ANDRE CAROFF

MADAME ATOMOS FRAPPE à la TÊTE

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

MADAME ATOMOS FRAPPE À LA TÊTE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint – Marcel – PARIS – XIII[e]

© 1965 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Peter Anton examina longuement le paysage qui s'offrait à ses yeux, déplaça son chevalet d'un mètre, jugea du résultat et s'installa sur son pliant avec un soupir de satisfaction.

Plus loin, à peu près au centre de la vaste clairière, Lisa Anton somnolait sur une chaise longue. Son fils, Bob, et sa fille, Bette, tous deux étudiants au collège de San José, potassaient, sans beaucoup d'enthousiasme, les matières devant faire l'objet des cours du lendemain.

Ce dimanche 13 septembre était particulièrement beau et, en contrebas, les eaux de la baie de San Francisco miroitaient sous le soleil. La famille Anton se trouvait là depuis le matin et venait de vider le panier de victuailles prévu pour le repas de midi.

Peter Anton était ingénieur, sa femme travaillait à la rédaction d'un journal de Santa Clara. Bob terminait sa deuxième année de médecine tandis que sa sœur, fiancée depuis plusieurs mois, commençait à ressentir pour les études une solide aversion.

Ceci dit afin d'indiquer que, chez les Anton, on vivait de manière très concrète, loin de toutes rêveries, qu'on était accoutumé à analyser, à mesurer et à raisonner très logiquement.

Certes, Peter se délassait en peignant, mais cet aspect artistique de son tempérament était détruit par la rigidité de ses coups de pinceau dans lesquels on retrouvait l'homme habitué à tirer des traits sans bavures.

Bien sûr, Bette Anton avait du vague à l'âme. Son fiancé se trouvait en voyage d'affaires pour deux semaines. Sortir avec les parents n'était pas drôle et donnait à la jeune fille l'impression d'être revenue très loin en

arrière, en même temps qu'une certaine amertume, mais ceci ne l'empêchait nullement de juger les faits et les choses avec lucidité.

Il était exactement quinze heures, lorsqu'elle ressentit une étrange sensation. L'air était tiède, le vent nul, le ciel bleu, le silence total. En somme, rien n'avait changé depuis la seconde précédente, et, cependant, Bette Anton fut persuadée que quelque chose venait de se produire.

Elle releva les yeux, vit le mont Hamilton qui se dressait non loin de la clairière, puis, son regard balaya les arbres et se posa enfin sur la toile que peignait son père.

Alors, la jeune fille eut un choc. Elle se dressa d'un bond, s'approcha du chevalet, examina avec stupeur les arbres rouges, le ciel noir, les troncs que le peintre amateur traduisait en jaune avec énormément de soin.

— Que fais-tu, papa ? souffla-t-elle.

Peter dévisagea sa fille d'un œil rond.

— Il me semble que cela se passe d'explications, dit-il en simulant le mécontentement. Je ne suis peut-être pas un génie, mais, jusqu'à cet instant, personne ne m'a demandé ce que représentaient mes barbouillages !

— Mais enfin, fit Bette, c'est une blague !

Peter éclata de rire.

— Et tu me manques de respect par-dessus le marché ! s'exclama-t-il avec bonhomie. Où vois-tu une blague se dissimuler dans ce merveilleux paysage, hein ?… Oh ! Oh ! Ma douce enfant, j'ai le sentiment que l'absence de ton amoureux te rend méchante !

Bette haussa les épaules, tourna les talons et revint sur ses pas. Lisa Anton ouvrit les yeux.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle mollement.

Puis, avant que sa fille ne puisse répondre, elle ajouta :

— Mon Dieu, ce qu'il fait chaud ! On pourrait croire que le soleil tape plus que tout à l'heure… Que fait ton père ?

— Il peint les arbres en rouge…

— Amusant, fit Lisa avec un manque total d'intérêt. Tu n'as pas trop chaud, Bette ?

— Non…

Brusquement, Bob, qui lisait à l'écart, jeta son livre dans l'herbe sans aucune précaution – ce qui était surprenant, car cet ouvrage valait fort cher – et déclara en enfilant son tricot :

— On dirait que ça se rafraîchit !… Tu ne trouves pas, Rembrandt ?

Peter lui jeta un coup d'œil torve.

— Tu manques de vitamines, fiston, dit-il ironiquement. Je suis sûr que la température s'est élevée de plusieurs degrés depuis midi… Regarde, je suis en sueur.

Bob s'approcha en terminant d'ajuster son pull.

— Tu fais de la tension, commença-t-il, c'est mauvais…

Puis, il vit l'étrange tableau, poussa un sifflement admiratif et reprit avec une évidente sincérité :

— Dis donc, p'pa ! Ça, c'est rudement bien !

Modeste, Peter baissa les yeux. Il était rouge de plaisir.

— J'ai jamais vu une toile aussi bonne, reprit Bob. Comment as-tu fait pour réussir ces teintes extraordinaires ?

— Je l'ignore, avoua Peter qui semblait surpris lui-même. Je crois que ça s'est fait tout seul… Néanmoins, je reconnais que c'est de loin ma meilleure toile !… Bon sang ! Quelle chaleur il fait dans cette clairière ! Tiens ! Tu as jeté ton livre, Bob ?

Le jeune homme eut un geste insouciant et dit :

— Il ne m'intéresse pas. En fait, je commence à être fatigué du collège. À mon âge c'est une perte de temps. Tu sais, p'pa, j'ai bien envie de laisser choir.

Jamais auparavant, Bob ne s'était exprimé de cette façon, mais son père ne parut pas s'étonner de ce brutal revirement. Il se tamponna le front, décolla sa chemise que la transpiration soudait à sa peau et dit :

— Je n'ai pas eu chaud comme ça depuis des années ! Mon pinceau est brûlant…

Il lâcha précipitamment le pinceau, regarda sa main et vit qu'elle portait des traces de brûlures.

— Ça alors ! fit-il.

— Puis, reprit Bob en s'étendant dans l'herbe, les malades me cassent les pieds. J'ai horreur de tous les gens qui se plaignent sans cesse pour un rien. Je ne serai pas un bon médecin. J'ai vraiment la conviction qu'il faut que je fasse autre chose.

— Je me demande comment ce manche de bois a pu me brûler, murmura Peter.

Bob ricana :

— Pour le moment, je n'ai pas envie de travailler.

— Ce n'est rien qu'un manche, répéta Peter.

Bob plaça son bras sous sa tête.

— Le travail, dit-il avec fermeté, c'est fatigant. En vérité, je ne connais rien de plus fatigant…

Peter secoua le front d'un air idiot.

— Non ! grinça-t-il. Se faire brûler par un manche !

Tandis que se poursuivait ce dialogue de sourds, Lisa Anton se dévêtait. Ses mains portaient également des traces de brûlures, là où les accoudoirs de la chaise longue avaient touché la peau, mais la femme, dont le regard était vide, n'y prêtait pas attention.

— J'ai chaud, disait-elle. Lorsque j'aurai enlevé toutes ces frusques, ça ira certainement mieux…

Normale, Lisa Anton aurait évité de prononcer le mot frusque. Lisa s'exprimait toujours avec distinction et jamais, jamais ne s'était mise nue au beau milieu d'une clairière. D'ailleurs, nul ne s'en formalisait. Peter considérait toujours ses mains, Bob se parlait à lui-même, et Bette se passait inlassablement un peigne dans les cheveux.

Chacun ignorait les autres et n'était préoccupé que par un seul et unique problème. Personne ne criait ni ne s'agitait.

Lorsque Lisa se fut entièrement déshabillée, elle trouva tout à coup que la température était froide et remit ses vêtements en marmonnant entre ses dents. Bette n'était jamais assez bien coiffée pour son goût, recommençait sans cesse en se mirant dans l'une des glaces de la voiture stoppée à proximité.

Ainsi, la famille Anton se livra pendant des heures à des occupations grotesques et, en fin d'après-midi, le très sensible ralentissement de leurs mouvements indiquait seul que leur état s'était considérablement aggravé.

Vers dix-neuf heures, Peter perdit connaissance. Quelques minutes plus tard, sa femme qui venait de se rhabiller s'évanouit à son tour. Naturellement, ni Bob ni sa sœur ne bronchèrent.

Un moment passa dans le calme, puis la jeune fille s'écroula d'un bloc et ne bougea plus.

Bob fut celui dont l'organisme résista le plus longtemps au mal, mais ceci tenait sans doute au fait qu'il était allongé depuis des heures et que ses muscles fatiguaient moins. Malgré tout, il perdit conscience aux environs de vingt heures, alors que la nuit s'étendait lentement sur la montagne.

Lorsque la lune se leva, ses rayons éclairèrent la clairière d'une lueur sinistre, et l'ombre du chevalet s'allongea sur le sol, barrée par la toile

inachevée qui lui donnait l'apparence d'une croix…

---oOo---

Ce fut un garde forestier nommé Seamus Holley qui découvrit les Anton le lendemain 14 septembre à neuf heures du matin.

Après avoir constaté qu'ils étaient en vie, il fonça vers le plus proche poste de secours et alerta directement la police de San José.

Les Anton furent transportés à l'hôpital et placés en salle de réanimation. La voiture, le matériel de plein air, ainsi que le chevalet furent mis sous séquestre. Comme les autorités n'avaient aucune raison de tenir la nouvelle secrète, les éditions spéciales fusèrent, mais se limitèrent néanmoins au cadre régional.

En fin de matinée, la famille Anton émergea du coma où elle était plongée depuis la veille. Les médecins remarquèrent aussitôt que leurs patients, absolument intacts sur le plan physique, présentaient d'inquiétants troubles mentaux pouvant fort bien s'apparenter à la psychasthénie. Cette brusque faiblesse mentale se caractérisait principalement par une psychose de gestes ou de paroles fréquemment répétés.

Peter s'étonnait d'avoir été brûlé par le manche de son pinceau qui, il le précisait, était en bois.

Bette, bien que démunie de peigne, se coiffait sans arrêt du bout de ses doigts recourbés.

Bob répétait qu'il allait interrompre ses études, que le travail le fatiguait, qu'il se trouvait bien comme ça et qu'il ne voulait plus rien faire.

Lisa prétendait qu'il faisait une chaleur étouffante et rejetait sa couverture. Peu après, elle estimait que la température avait baissé et disparaissait sous son drap en claquant des dents.

Les spécialistes insistèrent jusqu'au soir et produisirent enfin un rapport qui était presque une condamnation à mort :

La famille Anton avait, selon toute évidence, totalement perdu la raison. Aucun des malades n'était capable de répondre à une question, ni de s'intéresser à autre chose qu'à sa psychose. Il semblait que la vie spirituelle de ces êtres se fût bloquée brusquement, à la suite d'un choc émotionnel particulièrement violent et dont il était pour l'instant impossible d'expliquer l'origine. En conséquence, le conseil, formé des six médecins dont les noms suivent, ne peut que décider le transfert immédiat des malades en clinique psychiatrique…

Bien entendu, ce rapport fut instantanément communiqué au public par la presse, la radio et la télévision. L'accident, car il ne pouvait s'agir que de cela, déchaîna les passions, relégua au second plan la campagne électorale opposant les deux candidats à la présidence des États-Unis.

Lorsque se produit une catastrophe ferroviaire, qu'un avion s'abat, que des automobiles se télescopent, la justice ainsi que les inspecteurs des compagnies d'assurances, délèguent sur les lieux du drame une commission d'enquête.

Bizarrement, en ce qui concernait les Anton, personne ne jugea utile d'examiner la clairière où tout avait commencé, si bien que l'endroit demeura accessible aux promeneurs.

---oOo---

Le mardi 15, soit quarante-huit heures après que se fut produit l'événement qui précède, une cinquantaine de curieux occupaient la clairière. On était venu pour voir. Comme il n'y avait rien de bien passionnant à regarder, beaucoup remontèrent dans leur voiture et regagnèrent la ville. À quinze heures, deux familles ayant songé à transformer ce déplacement en pique-nique se retrouvèrent maîtresses du terrain qu'un véritable soleil d'été inondait. Tous étaient plus jeunes que Peter et Lisa Anton. L'aîné des enfants présents n'avait pas encore atteint sa dixième année, et le plus petit donnait à poings fermés dans son berceau portatif.

Il y avait là Eddy Timber, représentant en pharmacie, sa femme June et leurs trois filles – dont une dans le berceau – puis Samuel Turner, commerçant à Sacramento dans Stockton Boulevard, sa femme Eva et leurs deux fils dont l'aîné qui n'avait pas encore dix ans…

Cela faisait neuf humains en parfaite santé ! Et qui s'amusaient bien – sauf évidemment la petite Timber dans son berceau – lorsque le garde forestier Seamus Holley passa vers quinze heures trente.

Seamus circulait à pied. Il poursuivit son chemin, monta jusqu'à la cote 812, à deux miles du Lick Observatory, et y rencontra son collègue Dillon. Les deux gardes burent une tasse de café dans le poste de secours installé en cet endroit, fumèrent une cigarette en parlant de la pluie et du beau temps et se séparèrent.

Seamus fit un large crochet, se maintint un instant sur le flanc sud du mont Hamilton, puis poussé par une irrésistible prémonition, décida

d'achever sa journée en repassant par la clairière.

En approchant, le garde tendit l'oreille, ne perçut aucun bruit et en déduisit que le groupe entrevu deux heures auparavant avait quitté les lieux. Il continua cependant sa route, parce que le fait de revenir en arrière lui aurait, à ce point, fait perdre beaucoup de temps, atteignit enfin la clairière et ne put retenir un hurlement.

Huit corps jonchaient le sol et, dans le berceau, un petit être, qu'il ne pouvait voir, vagissait faiblement.

Seamus secoua un homme, vérifia qu'il vivait encore et fort de sa récente expérience, prit le bébé dans ses bras et fila vers le téléphone du poste de secours.

Pendant qu'il alertait la police, le bébé lui sourit. Seamus fut certain qu'il l'avait sauvé en intervenant et que l'enfant n'était nullement atteint par le terrible mal. Il en fut très content et cria dans son micro :

— Dépêchez-vous ! J'ai sur les bras un citoyen qui réclame son biberon !

Et, après réflexion, il ajouta pour lui seul :

— Un garçon ne fait pas pipi dès qu'on le touche… Je ne serais pas surpris que mon citoyen soit une citoyenne…

---oOo---

Le soir même, la faculté confirma le diagnostic éclair de Seamus Holley : La petite Shirley Timber, âgée de huit semaines, avait échappé aux terribles troubles mentaux qui venaient de se déclarer parmi les membres de sa famille et les Turner.

Tandis que ce nouveau groupe de malades était dirigé sur la clinique où l'on soignait les Anton, la presse, la radio et la télévision entrèrent en transes pour la seconde fois. On émit des suppositions extravagantes, toutes plus fantastiques les unes que les autres, mais n'expliquant rien et uniquement destinées à maintenir le public en haleine.

Dans son bureau de New York, un homme devina presque immédiatement qui était responsable de ces dramatiques événements. Il se nommait Smith Beffort, était agent du F.B.I. et luttait vainement depuis des mois contre la sinistre M^me^ Atomos.

Certes, la Japonaise avait été laissée pour morte trois mois auparavant au fond du lac Whitney, mais, et ceci malgré les dragages entrepris, on n'avait jamais retrouvé son corps. En conséquence et compte tenu de l'étrangeté et de la soudaineté du mal ayant frappé les douze victimes du mont Hamilton,

Beffort aurait donné sa tête à couper que Mme Atomos venait d'ébaucher une nouvelle agression contre la population des États-Unis !

Connaissant les méthodes de son ennemie, Beffort n'attendait plus qu'une confirmation. Elle vint à vingt-trois heures par l'intermédiaire du présentateur Doug Digington. L'homme avait du métier, du sang-froid. Il avait, au cours de sa carrière, annoncé de nombreuses catastrophes, mais, même après la mort du président Kennedy, son masque n'était pas aussi défait que ce soir-là.

Digington déplia la feuille dactylographiée et dit d'une voix altérée :

— Chers téléspectateurs, vous savez déjà que je suis ici afin de vous annoncer une très mauvaise nouvelle. Je vous prie d'excuser ma brutalité, mais il faut avant tout que les responsables de votre sécurité soient avisés du retour de Mme Atomos !

Digington s'interrompit un instant, et Beffort fut surpris de l'incroyable silence qui venait de s'abattre sur New York. Sans avoir besoin de bouger de son siège, il voyait les voitures stoppées, les conducteurs à l'écoute de leur poste radio, les autres figés devant le petit écran et imaginait sans peine que ce profond et insupportable silence devait régner sur l'ensemble du territoire.

Digington essuya la sueur qui perlait à son front et reprit d'une voix qui semblait venir de très loin :

— Voici en effet le texte du message que vient de recevoir la Maison-Blanche et que je suis chargé de vous communiquer :

« Le sous-marin du lac Whitney n'était qu'un attrape-nigaud, monsieur Beffort ! Comme vous le savez, je viens de déclencher ma première attaque sur les pentes du mont Hamilton, et vous pouvez juger de mon efficacité ! Désormais, je ne ferai plus de quartier, et les États-Unis succomberont bientôt à la démence ! Souvenez-vous d'Hiroshima et de Nagasaki ! Avec les compliments de Mme Atomos… »

Smith Beffort tourna le bouton du poste, enfila son veston et dégringola l'escalier.

Puisque tout recommençait(1), le F.B.I., représenté par lui, Beffort, auquel Mme Atomos s'adressait directement allait devoir engager une lutte à mort !

CHAPITRE II

L'avion spécial transportant Smith Beffort et le docteur Alan Soblen se posa doucement sur la piste du Metropolitan Oakland International Airport et s'immobilisa auprès des voitures de police.

Beffort descendit de l'appareil, s'assura que Soblen le suivait et se dirigea rapidement vers Max Ritter, responsable du bureau du F.B.I. de San Francisco.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Beffort demanda :

— À quoi rime ce déploiement de forces policières ?

Ritter eut un rire sans joie.

— Ordre du Singe, dit-il. Paraît que la mère Atomos veut votre peau.

— Ce n'est pas nouveau, grogna Beffort. Quoi de neuf ici ?

Ritter salua le docteur Soblen et dit d'un ton désabusé :

— Strictement rien. Les malades sont toujours en clinique, et les médecins ne peuvent les tirer de leur torpeur. Ce sont pratiquement des morts-vivants ! Il faut les nourrir, les laver, les soigner, comme s'il s'agissait de nourrissons…

Il s'interrompit, et Soblen en profita pour dire :

— J'ai suivi cette affaire depuis le début et je sais que les spécialistes ne peuvent expliquer l'origine du mal. Cependant, il me semble que l'on devrait maintenant savoir pourquoi beaucoup de malades sont brûlés aux mains. Avez-vous des précisions sur ce sujet ?

— Non, docteur, répliqua Ritter, personne ne sait rien. On ignore pourquoi douze de nos concitoyens ont perdu la raison et pourquoi la petite Shirley Timber est demeurée saine ! Tout ce que l'on sait, c'est que cela a eu lieu dans une clairière au cours des après-midi des 13 et 15 septembre !

Soblen fit mine de poser une autre question, mais Beffort l'interrompit sans ménagement :

— Plus tard, docteur ! Vous aurez tout le temps de vous rendre à la clinique et de voir cela sur place… Pour l'heure, il nous faut empêcher M^me^ Atomos de nuire !

Max Ritter approuva et entraîna ses compagnons vers sa voiture. Le véhicule démarra, quitta l'enceinte de l'aéroport et s'engagea sur la route fédérale 17 en direction de San Francisco. Au bout d'un moment, Beffort se retourna et dit en pointant son pouce sur les voitures de police qui suivaient :

— Cette escorte me gêne, Ritter.

— Le Singe…

— Il m'a donné carte blanche, coupa Beffort. Veuillez donner des ordres pour nous débarrasser de cette caravane.

Ritter saisit le micro de son poste émetteur-récepteur, eut une hésitation et dit :

— Croyez-vous que ce soit bien prudent ?

Beffort fut secoué par un rire silencieux.

— Écoutez, dit-il. Si M^me^ Atomos voulait me tuer, elle y parviendrait, même si j'étais protégé par une armée. Si elle se décidait à détruire les États-Unis, cela serait fait en moins, de vingt-quatre heures ! Seulement, sa haine exige une longue vengeance. Depuis la bombe de Nagasaki, qui explosa le 9 août 1945 à onze heures deux minutes, cette femme a dû patienter près de vingt ans, avant de réaliser ses projets. Pendant des années, elle a préparé la destruction de notre pays et l'extermination de ses habitants. Ses moyens financiers et techniques sont fantastiques ! Souvenez-vous des cadavres ambulants de Chinook, du triste cortège de New York, du rayon électromagnétique, des armes thermiques, du champignon Pooley de Dallas et des araignées géantes ! Non, Ritter, vous pouvez renvoyer vos flics sans regret. Croyez-moi, ils ne servent à rien et ne pourraient faire que de beaux morts tués en service !

Le ton que venait d'employer Beffort était sans réplique.

Max Ritter renvoya les voitures de police, et son propre véhicule, habilement piloté par un jeune G'man au menton volontaire, franchit les limites de la ville et s'enfonça au cœur de la cité.

Les bureaux du F.B.I. étaient situés dans Mission Street. Max Ritter avait retenu deux chambres à l'hôtel « Lindamar » qui se trouvait non loin du

bâtiment fédéral. Beffort et Soblen y déposèrent leurs valises, firent une rapide toilette, regagnèrent le hall de l'hôtel vingt minutes plus tard.

Sur la demande de Smith Beffort, Ritter produisit les rapports de police qu'il avait réunis, mais l'envoyé de New York n'y découvrit aucun fait nouveau.

— Eh bien, dit-il, je pense qu'il ne nous reste plus qu'à passer cette fameuse clairière au peigne fin !…

— Cela a déjà été fait, lâcha Ritter.

— Nous allons recommencer, déclara doucement Beffort. Quand il s'agit de M^me^ Atomos, il faut regarder sous les feuilles, écarter les brins d'herbe et sonder le sol… Cette femme est comme les taupes : c'est sous terre qu'elle construit ses refuges. Avez-vous pensé à cela, Ritter ?

Le directeur du bureau de San Francisco eut un rictus.

— Il ne faut rien exagérer ! dit-il. Les pentes du mont Hamilton sont continuellement sous la surveillance d'une équipe de gardes forestiers. Même cette Japonaise n'aurait pu y creuser un trou sans attirer l'attention !

Beffort et Soblen échangèrent un coup d'œil. Ils n'avaient pas oublié avec quel machiavélisme M^me^ Atomos s'était creusé un laboratoire sous le champ du vieux Col Pooley ! Mais l'incrédulité de Max Ritter était une réaction normale. Tous ceux qui n'avaient pas assisté aux horribles exploits de cette monstrueuse créature ne pouvaient y croire.

— Vous avez peut-être raison, Ritter, dit Beffort, mais je tiens à vérifier moi-même…

Son insistance confinait à l'obstination, et Max Ritter s'inclina sans plus discuter.

Un peu plus tard, la voiture de service stoppait sur la route poudreuse conduisant au Lick Observatory. Smith Beffort, Ritter et le docteur Soblen en descendirent, s'avancèrent vers le grand espace nu où douze personnes avaient perdu la raison.

Deux policiers montaient la garde entre la route et la clairière désormais interdite au public. Ils se tenaient à l'ombre des arbres, et l'on sentait que rien n'échappait à leur vigilance. Cela fit plaisir à Beffort qui avait la sensation que les autorités et la population de la région prenaient la chose un peu trop à la légère.

Plus loin, un groupe de journalistes piétinaient. Lorsqu'ils aperçurent Smith Beffort, ce fut une ruée générale.

— Arrêtez ! cria Max Ritter.

Mais son avertissement venait avec un temps de retard. Les flashes crépitèrent et, tandis que les photographes demeuraient à distance, les reporters avancèrent encore. Parmi eux, Beffort reconnut Dik Slatt, spécialiste des questions scientifiques au New York Herald Tribune, et ne put s'empêcher de sourire.

— Bon sang, Dik ! s'exclama-t-il, vous avez voyagé dans ma valise !

— Presque, répondit le journaliste. Le zinc du journal a décollé derrière le vôtre ! Qu'allez-vous faire, Smith ?

Beffort remarqua qu'il portait un magnétophone en bandoulière, qu'il venait d'en déclencher le mécanisme en tendant innocemment une boîte à cigare percée de trous dans laquelle devait se dissimuler un micro ultra-sensible.

— Slatt, dit-il, vous abusez ! Stoppez votre zinzin. Je n'ai rien à déclarer.

— Les auditeurs…

— Fichez-moi la paix pour le moment ! coupa Beffort. Vous savez aussi bien que moi que nous n'en sommes qu'aux préliminaires…

— Vous n'aidez pas la presse ! protesta un reporter.

Beffort pointa son index sur la clairière déserte et dit :

— Si vous désirez en savoir plus long, allez donc vous balader là-bas ! Ce soir, on vous emmènera à l'hôpital et, si vous n'êtes pas devenu cinglés entre-temps, vous pourrez raconter à vos lecteurs toutes vos sensations !

Un photographe ricana :

— Si vous y allez, Beffort, j'y vais !

Smith Beffort grimaça.

— Ne piétinez pas mes chaussures, garçons ! Si vous remuez un doigt de pied, je vous fais refouler !

Mécontents, les journalistes murmurèrent. Beffort tourna les talons et pénétra dans la clairière avec Ritter et le petit docteur Soblen. Les trois hommes marchèrent jusqu'au centre du champ. Là Soblen tira de sa poche un minuscule compteur Geiger et le promena lentement au ras du sol.

— Shhh ! fit Beffort, vous avez aussi pensé qu'il pouvait s'agir de cela ?

— Comme vous voyez, dit Soblen imperturbable. M^me^ Atomos utilise volontiers des ondes radioactives…

Max Ritter eut un léger sursaut.

— C'est une plaisanterie ? s'enquit-il d'une voix incertaine.

Soblen le dévisagea d'un œil froid.

— Avons-nous l'allure de plaisantins, monsieur Ritter ?

L'interpellé se souvint alors que le docteur Soblen avait activement participé aux enquêtes conduites par Beffort, qu'il avait fait partie de la commission du Congrès pour l'énergie atomique réunie en début d'année et, enfin, qu'il était une sommité dans ce domaine.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, assura-t-il, mais si une bombe avait éclaté ici, ça se saurait !

Soblen ne prit pas la peine de lui répondre il se pencha sur le cadran de son appareil, poussa un sifflement bref.

— Il y a quelque chose ? demanda Beffort.

— Oui, dit vivement Soblen. Cependant, ce n'est pas de la radioactivité !

Il se redressa, continua d'observer son compteur. Une ride de concentration barrait son front lorsque, après un temps de réflexion, il déclara :

— Je ne puis me prononcer, Beffort… Vous ne trouvez pas qu'il fait particulièrement chaud ici ?

— Nous sommes en plein soleil, fit remarquer Ritter.

Soblen se tapota le menton, ce qui était chez lui un signe de grande perplexité, et dit à mi-voix :

— Les Anton, les Timber et les Turner ont perdu la raison après avoir passé un après-midi dans cette clairière. Quelle heure est-il, monsieur Ritter ?

— Seize heures vingt-deux…

— Smith, reprit le petit docteur en sautant du coq-à-l'âne, pourriez-vous demander à Dik Slatt de venir vous interviewer ici avec son magnétophone ?

Beffort, qui connaissait Soblen, devina qu'il fallait faire vite. Il piqua un cent mètres, obligea le journaliste à prendre le pas de course et fut de retour en un temps record.

— Qu'est-ce que c'est que cette combine ? grogna Slatt en regardant autour de lui avec inquiétude.

Soblen trancha l'air de sa main.

— Mettez votre magnétophone en marche, ordonna-t-il.

Slatt s'exécuta.

— Bien, approuva Soblen. Maintenant, vous avez droit à une interview exclusive de Smith Beffort. Allez-y !

Slatt fixa Soblen avec méfiance.

— Dites donc, docteur, vous me faites marcher ?

— Absolument pas ! Je vous promets que vous tenez un article sensationnel…

Slatt pivota brusquement, tendit son micro vers Beffort.

— Dites : Je suis Smith Beffort, chargé par le F.B.I. de neutraliser M^me^ Atomos…

Beffort répéta mot à mot, et Slatt ouvrait la bouche, lorsque Soblen écarta le micro.

— Cela suffit, dit-il. Faites-nous entendre ce que vous venez d'enregistrer.

Slatt devint pourpre.

— Docteur, prévint-il, si vous me mettez en boîte, j'aime mieux vous dire tout de suite que…

— Faites ce qu'il dit ! cria Beffort.

Subjugué, Slatt enclencha la marche arrière, stoppa sur son repère, relança en avant…

— Alors ? s'impatienta Beffort, ça vient ?

Soblen regardait les pistes qui tournaient, sans qu'aucun son ne jaillisse du haut-parleur, et le sourire qui était demeuré sur ses lèvres s'effaçait lentement.

— Je ne comprends pas, murmura Dik Slatt. Nous venons de passer le métrage enregistré…

— Vous en êtes sûr ? fit Soblen.

— Tout à fait !

— Et vous avez chaud ?

Le journaliste regarda Soblen avec incompréhension, sentit la sueur qui perlait à son front et s'aperçut qu'il crevait effectivement de chaleur.

— C'est vrai, reconnut-il. Le soleil tape dur.

— Ce n'est pas le soleil, lâcha sinistrement le docteur. Quelle heure est-il, monsieur Ritter ?

— Seize heures vingt-deux !

— Comme tout à l'heure ! Votre montre est arrêtée. Le magnétophone de M. Slatt n'enregistre rien. Partons d'ici le plus vite possible ! Nous sommes soumis à un rayonnement d'une rare puissance, et nos vies sont en danger !

Les quatre hommes s'élancèrent, rejoignirent l'abri des arbres où attendaient policiers et journalistes.

— Quelle heure est-il ? s'enquit une nouvelle fois Soblen.

Un photographe le renseigna :

— Seize heures vingt-deux, docteur.

Puis il fronça les sourcils et ajouta :

— Pas possible ! Je suis arrivé à cette heure-là !

Les assistants consultèrent leur montre, et la stupeur fut générale, lorsqu'on réalisa que toutes les aiguilles indiquaient la même heure, à quelques minutes près, et que les mécanismes ne fonctionnaient plus.

— Bon Dieu ! jura un journaliste, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela signifie, répondit Soblen, que M^me^ Atomos attaque ! Son rayon s'étale et a, peut-être en ce moment, un champ d'influence que nous ne soupçonnons pas ! Nous devons fuir, messieurs !

— Vous rigolez ! lança une voix.

— Ta gueule, Ted ! fit quelqu'un, il faut ficher le camp !

Tous se ruèrent dans les voitures, mais aucun moteur ne gronda : sur tous les véhicules, il y avait une inexplicable panne d'allumage…

CHAPITRE III

Il ne se produisit pas de panique, car ceux qui assistaient à ce phénomène avaient, au cours des mois écoulés, suivi l'action néfaste de M^me^ Atomos et avaient encore présent en mémoire le fantastique embouteillage du Bronx(2).

Seuls, Max Ritter et ses hommes subirent un début d'affolement, mais le calme des journalistes agit sur eux de manière lénifiante, et ils restèrent sur place dans l'attente d'une décision qu'eux-mêmes étaient dans l'incapacité de prendre.

— Abandonnons les voitures ! intima Beffort.

— Comme vous y allez ! protesta le porte-parole du groupe de photographes. Nous avons tout notre matériel dans notre bagnole !

— Choisissez entre votre peau et vos appareils, jeta Beffort. Je ne peux vous obliger à quitter le secteur, quoique, dans le cas présent, la fuite soit vraiment la solution qui s'impose.

— Que ferons-nous si ce rayon de malheur s'étend à toute la région ?

— Il faudra évacuer, répondit Soblen. Derrière les verres de ses lunettes, son regard était glacial, et son ton dénué de toute passion démontrait que la témérité serait hors-la-loi en cette circonstance.

— Veuillez constater, reprit-il de sa voix précise de conférencier, qu'il fait de plus en plus chaud. Ceci démontre que les ondes auxquelles nous sommes exposés gagnent en puissance, en nocivité. Leur force de pénétration doit avoir triplé depuis que nous sommes ici. Avant peu, certains d'entre nous vont ressentir les premiers malaises, qui représentent peut-être les prémices d'une réaction en chaîne devant aboutir fatalement à la folie…

— O.K., docteur ! fit Ted en chargeant sa caméra sur son épaule, je mets les voiles ! Vous venez, les gars ?

Tout le monde le suivit sur la route poudreuse. Soblen et Beffort fermaient la marche. Le G'man stoppa avant le premier tournant, inspecta longuement la clairière et le mont Hamilton.

— Que faites-vous, Smith ? s'enquit Soblen.

— J'ai l'impression que quelqu'un nous observe, doc !

— M^me^ Atomos ?

— Pourquoi pas ? Cette diablesse de femme a dû préparer son terrain avec minutie. Je la vois très bien installée face à un écran de télévision lui retransmettant l'image de notre fuite !

Soblen essuya ses lunettes.

— Ça n'est pas impossible, admit-il. Elle nous connaît mieux que nous ne la connaissons ! En fait, nous ne l'avons jamais vue, n'est-ce pas ?

— Exact. Nous possédons sa photographie, mais elle date de dix ans. Nous savons qu'elle se nomme Kanoto Yoshimuta, qu'elle a cinquante ans et qu'elle est née à Nagasaki. Sa famille fut exterminée dans cette ville par la bombe atomique. Kanoto Yoshimuta décida de se venger et devint M^me^ Atomos. Nous avons ses empreintes digitales et nous savons que l'index de sa main droite a été amputé, mais tout ceci est peut-être faux !

Soblen le saisit par le bras.

— Venez, Smith. L'endroit est dangereux…

— Je sais, doc… Allons-y.

Ils se hâtèrent, rattrapèrent le groupe de journalistes et de policiers qui savaient déjà qu'ils ne pourraient s'arrêter que lorsque leurs montres repartiraient…

---oOo---

À New York, May Maxwell tournait en rond dans le bureau du Singe. La jeune femme avait beaucoup changé depuis que le *pooley* avait tué ses deux fils, que son mari s'était laissé prendre dans le rayon paralysant de M^me^ Atomos. Veuve d'un G'man, May Maxwell avait demandé et obtenu d'entrer au F.B.I.

Maintenant, elle ne songeait plus qu'à venger ses enfants et son époux. Sa haine pour la Japonaise était sans bornes. May était prête à perdre la vie. May était prête à tout.

— Ne tournez pas ainsi, soupira le Singe, Yosho Akamatsu ne va plus tarder…

Il regarda l'heure et ajouta :

— Si l'horaire a été respecté, son avion doit actuellement se poser sur l'aéroport de La Guardia. Il sera ici dans moins de vingt minutes… Avez-vous dormi ?

La jeune femme s'immobilisa auprès de la fenêtre.

— Non, dit-elle d'une voix basse et rauque. Depuis que M^me^ Atomos a expédié ce message, je ne peux trouver le repos.

Le Singe alluma sa pipe, souffla une bouffée de fumée en direction du plafond et dit pensivement :

— Je comprends ce que vous ressentez. Je suis passé par là après que ma femme eut succombé aux coups de la Japonaise. C'est pour cela que je suis en mesure de vous conseiller le calme. Ne dépensez pas vainement votre influx nerveux, May. À San Francisco, une tâche gigantesque vous attend…

— Quand partirons-nous ?

Le Singe agita sa pipe.

— Ne soyez pas si impatiente, que diable ! Si Yosho est en forme, vous partirez tous les deux avant que la nuit tombe… Smith Beffort et le docteur Soblen seront prévenus en temps utile de votre arrivée, mais, au cas où ils ne pourraient vous réceptionner, veuillez noter qu'ils sont descendus à l'hôtel « Lindamar »…

May inscrivit le nom de l'hôtel. Ses gestes étaient fébriles, mais elle venait d'être obligée de s'asseoir. C'était tout ce que désirait son chef qui éprouva la sensation d'avoir désamorcé une bombe.

— Votre arrivée au F.B.I. a quelque peu modifié l'ambiance de ce service, dit-il afin de retenir son attention. Je suppose que votre façon de vivre a été bouleversée ?

May eut un sourire forcé.

— Je n'avais plus de mode de vie déterminé, dit-elle. Mon travail donne un sens à mon existence. Puis, mon mari parlait si souvent du F.B.I., que j'ai le sentiment de faire désormais partie d'une grande famille… sans enfants.

Le Singe toussota. Quel que fût le sujet de la conversation, May en revenait toujours à ses enfants, à son mari, à sa famille, et il était impossible de l'intéresser à autre chose. Il est vrai que seulement trois mois s'étaient écoulés depuis la tragédie de Dallas…

Le grelottement du téléphone tira le Singe de son embarras. Il décrocha, écouta et dit :

— Parfait. Faites-le monter immédiatement.

Il reposa le combiné sur sa fourche, fit face à May.

— C'est Akamatsu. Il sera devant vous dans trente secondes !

Un temps coula, et on frappa doucement à la porte.

— Entrez ! lâcha le Singe.

Akamatsu, agent spécial de la Tokkoka(3) pénétra dans la pièce d'un pas décidé.

Il arrivait directement du Japon, mais cela n'influait nullement sur son comportement, et était aussi net et soigné qu'un homme sortant de son cabinet de toilette. Il mesurait un mètre soixante-quinze pour soixante-seize kilos, était carré d'épaules, mince de hanches, brun de poil, et son visage allongé aux pommettes saillantes possédait un incontestable charme viril.

On devinait en lui un tonus énergétique à haute fréquence, un moral en flèche, un enthousiasme débordant.

L'homme captivait au premier contact.

— Venez vous asseoir, fit jovialement le Singe, et posez cette valise ! Avez-vous fait un bon voyage ?

Akamatsu salua May Maxwell et dit :

— Excellent. J'ai quitté Tokyo avec un peu de retard, mais je n'ai eu connaissance de votre câble qu'au cours de la nuit passée… Ainsi, M^me^ Atomos est de retour !

Le Singe hocha la tête.

— Cette fois-ci, elle a choisi la Californie comme théâtre d'opérations. Beffort et le docteur Soblen sont déjà sur place. Savez-vous de quoi il retourne, Yosho ?

— Très vaguement, répondit le Japonais. J'ai entendu dire dans l'avion qu'une douzaine de personnes avaient perdu la raison, mais sans plus de précision…

— Ce qui revient à dire que vous en savez autant que nous ! Êtes-vous disposé à partir sur-le-champ pour San Francisco ?

Akamatsu ne cilla point.

— Quand vous voudrez, accepta-t-il.

May Maxwell se leva.

— Je vais chercher ma valise…

L'œil du Japonais se teinta de surprise. Le Singe sourit.

— Mme Maxwell fait maintenant partie de nos services. Elle vous accompagne sur la côte ouest…

Puis, sur un tout autre ton, il ajouta :

— Elle a travaillé dur, ces derniers temps. Vous pouvez lui faire entièrement confiance, car, si elle ne possède pas votre expérience, sa haine envers Mme Atomos est si puissante qu'il faudrait une montagne pour l'empêcher de mener à bien cette mission. En outre, elle utilise son 38 réglementaire à la perfection !

— Merci, dit May. Je vous demande cinq minutes…

Elle sortit, referma doucement la porte, et le bruit de ses pas se perdit dans la rumeur constante qui montait de la ville. Aussitôt le visage du Singe se tendit.

— Yosho, dit-il, je voudrais éviter que May soit pour vous un fardeau, mais je vais néanmoins vous demander de veiller sur elle autant que cela vous sera possible…

Akamatsu alluma une Shinsei, épia son vis-à-vis à travers la flamme de son allumette et demanda finalement :

— Que craignez-vous ?

— Sa témérité ! Depuis la mort des siens, elle ne songe qu'à se venger. Cela tourne à l'obsession, à la névrose ! Ainsi, May n'a pas un seul instant cru à la disparition de Mme Atomos. Pendant les trois mois écoulés, elle s'est préparée moralement et physiquement en prévision du retour de celle qui a brisé sa vie. Maintenant, May Maxwell ne ressemble en rien à la petite bourgeoise tranquille que vous avez connue à Dallas. Si je devais mieux me faire comprendre, je la comparerais à un boulet de canon prêt à partir !

Akamatsu secoua la cendre de sa cigarette dans le cendrier.

— Un boulet de canon, dit-il froidement, ne peut rien contre la science de Mme Atomos. Les événements passés ont prouvé que la ruse est notre meilleure arme. Si les États-Unis ne sont pas encore réduits en cendres, c'est uniquement parce que nous avons réussi, par deux fois, à détruire les installations de notre ennemie ! En fonçant tête baissée, May Maxwell ne peut que se faire tuer.

Le Singe pianota sur son bureau d'une main nerveuse et dit :

— En faisant abstraction de toute sentimentalité, je ne vous cache pas que la mort de May porterait un rude coup au prestige déjà chancelant du F.B.I. ! Tous les journaux des U.S.A. ont conté à des millions de lecteurs l'histoire de May Maxwell. Victime de sa propre imprudence, elle deviendrait une

héroïne nationale, et on citerait son indomptable courage, son esprit de sacrifice ! Mes gars et moi-même aurions l'air d'une bande de boy-scouts incapables de protéger une femme et, par conséquent, le pays ! Les Américains commencent à avoir peur, Yosho… Si notre inefficacité devenait par trop évidente, ce serait la panique ! Et c'est justement ce qu'il faut éviter puisque M^me^ Atomos cherche avant tout à terroriser la population ! Dans le chaos, elle parviendrait sans coup férir à nous exterminer… Oui, Yosho, en admettant May Maxwell dans mon équipe je me suis collé sur les reins une redoutable responsabilité !

Akamatsu se débarrassa de son mégot. Son visage était sans expression, et son ton dénué de passion, lorsqu'il dit :

— Il est trop tard pour regretter, monsieur. Vous pouvez compter sur moi. Je ferai de mon mieux pour protéger notre nouvelle collègue… À ce propos, ne trouvez-vous pas que son absence se prolonge anormalement ? Il me semble qu'une valise se boucle plus vite que cela. May n'avait demandé que cinq minutes…

Le Singe fronça les sourcils.

— C'est exact, admit-il d'un ton où perçait une ombre d'anxiété. May n'avait que l'avenue à traverser. J'ai mis à sa disposition le logement du service que Soblen occupe quand il est à New York. Ses fenêtres se trouvent exactement face à celles de ce bureau. Je vais jeter un coup d'œil…

Il fit glisser son fauteuil afin de se lever et, simultanément, la vitre vola en éclats, une balle siffla à son oreille et une série de détonations – Akamatsu en compta huit – déchiqueta le relatif silence.

Le Singe secoua les débris de verre accrochés à ses cheveux, se redressa précautionneusement, vit Akamatsu toujours assis dans son fauteuil, et le calme qu'il affichait le mit en fureur.

— C'est tout l'effet que ça vous fait ! rugit-il.

— Vous n'êtes pas blessé, n'est-ce pas ?

— Vous pourriez au moins essayer de savoir ce qui s'est passé !

Akamatsu se fendit d'un mince sourire.

— Quelqu'un vous a tiré dessus, dit-il. Il se tenait embusqué dans le logement dont vous parliez à l'instant. May s'est rendu compte que la porte avait été forcée. Elle s'est avancée lentement dans le vestibule, a vu le tireur à l'instant précis où il lâchait sa première balle et a vidé sur lui un plein barillet de son 38…

Interloqué, le Singe se pencha, observa les fenêtres du logement situé en face de son bureau. May Maxwell lui fit un large signe du bras et leva le pouce pour indiquer que tout allait bien. Elle s'en alla ensuite vers le fond de la pièce, et il la perdit de vue.

— Bon sang ! dit-il en pivotant, j'ai l'impression que vous avez raison, Yosho !

Le hululement d'une sirène retentit dans le lointain, puis la sonnerie du téléphone se déclencha. Le Singe décrocha sèchement.

— Allô ! aboya-t-il.

— Ici, May Maxwell. Vous n'êtes pas blessé ?

— Non, mais il s'en est fallu de peu… Que se passe-t-il ?

— En arrivant à l'étage, j'ai constaté que la porte béait. J'ai avancé, arme en main. Un type équipé d'une carabine avec silencieux vous couchait en joue. Il a eu le temps de tirer une fois avant que je l'abatte. Que dois-je faire ?

— Qui est ce tueur ? s'enquit le Singe.

— Un Japonais. Il se nomme Abe Sasako. Sa carte de séjour indique qu'il est né en 1924 à Hiroshima… Si vous voulez mon avis…

— Je le connais, interrompit le Singe, et je suis d'accord. M^me^ Atomos désirait m'expédier dans l'autre monde ! Revenez ici, May, et laissez le cadavre en place…

Il raccrocha, s'assit, alluma sa pipe.

— Si vous n'aviez pas bougé, remarqua Akamatsu, vous seriez mort. Le type ne vous a raté que de quelques centimètres. À cette distance c'est un beau coup de fusil.

— Permettez-moi de ne pas apprécier, grogna le Singe.

— Qui est-ce ?

— Un compatriote à vous. Né en 1924 à Hiroshima. Probablement un séide de la mère machin ! Si elle fait aussi dans le genre de la Murder Incorporated, nous ne sommes pas sortis de l'auberge !

Quand le Singe parlait de cette manière, ça signifiait que la moutarde commençait à lui monter au nez. Mais ses fonctions ne l'autorisaient pas à perdre son self control. Il pressa le bouton de son interphone, fut tout de suite en ligne et demanda, comme s'il reprenait une conversation interrompue :

— Alors, où en sommes-nous ?

— La police municipale a été refoulée. Nous avons récupéré le cadavre. May Maxwell est dans l'escalier. Nos agents fouillent l'immeuble, l'avenue est bloquée, et les passants de type asiatique sont interpellés. Les opérations habituelles suivent leur cours. Des ordres ?

— Non. Tout est parfait. Veillez simplement à ce que les journalistes soient tenus à l'écart.

— Bien, monsieur…

Le Singe coupa à l'instant où May faisait son entrée. La jeune femme portait une légère valise, et un imperméable pendait sur son bras. Elle était un peu pâle, se laissa choir sur un siège.

— Ça ne va pas ? ironisa le Singe.

— C'est la première fois que…

— C'était un tueur. Cependant, il ne méritait pas tout un barillet. En général, une balle suffit. Voici vos billets d'avion pour San Francisco. Deux chambres vous attendent au « Lindamar »…

Akamatsu et May se levèrent.

— Téléphonez-moi dès que vous aurez pris contact avec Smith Beffort, dit encore le Singe. Au revoir.

Les deux agents sortirent.

Le Singe regarda la trace de l'impact dans le mur, sentit la sueur perler à son front. Brusquement étreint par une peur rétrospective, il se demanda s'il ne vieillissait pas… ou si lui aussi n'allait pas craquer devant M^me^ Atomos ?

CHAPITRE IV

En raison du décalage des fuseaux horaires, l'avion en provenance de New York se posa avant minuit sur le S.F. International Airport situé face à Lomita Park.

Le « Jet », qui aurait dû normalement atterrir de l'autre côté de la baie sur ce même aéroport où Beffort et Soblen avaient été accueillis par Ritter, fut détourné au dernier moment pour raison de service, si bien qu'Akamatsu et May ne s'étonnèrent pas de ne trouver personne dans le hall d'arrivée.

Ils prirent un taxi et se firent conduire à l'hôtel « Lindamar ».

Là on leur confirma que Beffort et Soblen ne se trouvaient pas dans leur chambre, qu'on ne les avait pas revus depuis qu'ils s'étaient débarrassés de leur valise.

Les deux agents s'installèrent, revinrent prendre un verre au bar de l'hôtel.

— Je pense, dit Yosho, qu'ils ne vont pas tarder. Ne trouvez-vous pas que l'ambiance est trop calme ici, May ?

— Dans l'hôtel ?

— Partout. M^me^ Atomos a cependant lancé sa première attaque à quelques miles de cette ville… Habituellement, cela crée une certaine nervosité chez les habitants. Or, on dirait au contraire que la région est plongée dans la torpeur.

May fit la moue.

— Nous sommes en Californie, rappela-t-elle, et il est plus de minuit. Ceux qui veillent sont fatigués, et leurs activités se ralentissent. Je dois avouer que je suis moi-même très lasse. Le changement de climat, sans doute ?

Yosho ne répondit pas. Il observait le barman qui se mouvait avec une lenteur exaspérante. L'homme était encore jeune, mais accusait un épuisement trop visible pour être naturel.

À l'extrémité de la salle, le réceptionniste somnolait derrière son bureau. Le portier était debout, appuyé contre la cloison, et son regard morne fixait le vide.

Dans les profondeurs de l'hôtel, une conduite d'eau se mit à gargouiller. En l'entendant, Akamatsu réalisa brusquement à quel point la ville et le bâtiment étaient silencieux. Il toucha le bras de sa collègue. Celle-ci sursauta, tourna vers lui un œil empli de brume.

— Sortons d'ici, souffla le Japonais, j'ai l'impression qu'un événement important est en train de se dérouler.

May fit un effort pour parler.

— De quoi s'agit-il ?

Akamatsu regarda autour de lui avec incertitude.

— Je l'ignore, avoua-t-il. Depuis que nous avons descendu la passerelle de l'avion, rien ne se passe comme prévu…

— Beffort et Soblen ne devaient pas forcément se trouver sur le terrain, dit May. Puis, notre avion a été détourné…

— C'est juste, mais, depuis le temps que nous sommes là, ils auraient dû nous contacter téléphoniquement. Quelle heure est-il, May ? Ma montre est arrêtée.

La jeune femme baissa les yeux, vit que les deux aiguilles étaient immobilisées sur le chiffre douze.

— La mienne l'est aussi… Elle marque minuit !

— Curieux… Nos montres se sont arrêtées en même temps, au moment où nous entrions dans cet hôtel… Venez, il y a une pendule dans le hall.

Ils traversèrent le bar, constatèrent que la pendule s'était également bloquée à minuit, se rabattirent sur le réceptionniste et le portier. L'un n'avait pas de montre, mais celle de l'autre indiquait aussi le fatidique chiffre douze.

Akamatsu feignit de ne pas attacher à cette série de pannes une importance particulière et demanda au portier :

— Il n'y a jamais plus d'animation la nuit à San Francisco ?

L'homme bougea les pieds, se redressa. Il tombait de sommeil, devait se surveiller pour ne point fermer les yeux.

— Habituellement, répondit-il d'une voix qui semblait venir de très loin, les clients ne cessent pratiquement pas d'entrer et de sortir. Cette nuit, ils sont presque tous couchés. Cela arrive…

Soutenir une conversation l'ennuyait, et cela se voyait. Le Japonais n'insista pas, entraîna May sur le trottoir.

— Regardez, dit-il, et dites-moi si vous avez déjà vu ça !

La rue était parfaitement déserte, et aucun bruit de moteur n'était perceptible. Les façades des immeubles voisins étaient sombres. Seuls les halos blêmes des réverbères éclairaient la nuit de leur lueur diffuse. Deux taxis stationnaient à proximité. Il sembla au Japonais que l'un des chauffeurs était celui qui les avait amenés de l'aéroport.

— C'est vrai, dit May (avec un temps de retard), cette ville est étrange…

Elle s'exprimait difficilement, sans passion, sur un ton monocorde qui alerta instantanément Akamatsu. Il la regarda attentivement, lui trouva l'air malade… Tout de suite après, il se dit que ce n'était pas exactement cela. May n'était pas malade. Pas plus en tout cas que le barman, le portier ou le réceptionniste… Tous souffraient d'un mal bizarre, contagieux. Une espèce de léthargie, encore à l'état primaire, mais dont la progression était proprement foudroyante.

Sans montre, Akamatsu ne pouvait avoir de certitude. Cependant, il estimait qu'il ne devait pas être plus d'une heure trente du matin. Or, à minuit, il y avait dans les rues une certaine animation, et May Maxwell ainsi que le personnel du « Lindamar » se portaient parfaitement bien.

Puisque l'étrange mal les avait réduits à cet état comateux en un peu plus d'une heure, il était à prévoir que, si rien de nouveau ne se produisait entre-temps, la situation ne pourrait que s'aggraver.

Akamatsu retint May qui chancelait, se pencha sur elle.

— Je vais vous aidez à regagner votre chambre, dit-il. Il me semble que vous ne seriez pas capable de faire un pas sans être soutenue. Qu'avez-vous, May ?

La jeune femme s'accrocha à lui, le dévisagea avec hébétude.

— Je… suis terriblement fatiguée, Yosho… Ramenez-moi à l'hôtel sinon je vais m'endormir sur ce trottoir…

Akamatsu la conduisit vers le « Lindamar ». Dans le hall, le portier et le réceptionniste dormaient profondément. Ils étaient affalés dans des positions grotesques. On devinait qu'ils n'avaient eu ni le loisir ni l'idée

d'aller s'étendre sur un lit, que le sommeil les avait surpris sans qu'ils n'y eussent fait opposition.

Le spécial fit grimper l'ascenseur au troisième, aida May à s'allonger, quitta la chambre alors que la jeune femme dormait déjà et regagna le rez-de-chaussée. Là, il secoua durement le portier afin de vérifier son degré d'inconscience, mais n'obtint même pas un grognement.

Il le lâcha, pivota vers la porte et, d'un coup, toutes les lumières s'éteignirent. Surpris, Akamatsu tâtonna un instant dans le noir absolu, puis, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, distinguèrent la faible clarté lunaire que les vitres de l'entrée principale laissaient passer. Il franchit le seuil, se retrouva dans la nuit fraîche, vit que les lampadaires et les feux de position des deux taxis en stationnement ne fonctionnaient plus.

Ainsi, il n'était pas question d'une panne de secteur, comme il l'avait tout d'abord pensé, mais d'un arrêt total et brusque de toutes sources d'énergie électrique !

Cela était tout à fait dans la manière de M^me^ Atomos, et Akamatsu ne douta plus. Sa sinistre compatriote venait de lancer l'une de ses plus démoniaques campagnes de terrorisme !

Soudain, Akamatsu fut frappé par une idée qu'il s'étonna de ne pas avoir eue plus tôt : pourquoi était-il épargné par l'espèce d'épidémie à laquelle May Maxwell et le personnel du « Lindamar » avaient succombé ?

Interloqué, le Japonais chercha vainement une réponse plausible à cette question, puis décida de passer à l'action. Ce dernier mot était d'ailleurs exagéré. Seul dans une ville endormie, coupé de ses collègues, l'homme de la Tokkoka pouvait errer indéfiniment dans les rues vides sans jamais se trouver face à un adversaire.

Bien que conscient de ces vérités premières, Akamatsu marcha en direction des taxis. Ainsi qu'il s'y attendait, les chauffeurs endormis n'étaient plus en mesure de les piloter. Il repoussa le conducteur de la voiture de tête, se glissa sous le volant et actionna le démarreur. Rien ne se produisit. Akamatsu songea que le contraire eût été surprenant et abandonna le véhicule.

Sur le trottoir, il feuilleta son agenda à la lueur d'une allumette, trouva l'adresse du siège du F.B.I., mais comprit que, sans un plan de San Francisco, il n'aurait guère de chance de s'y rendre rapidement.

Étranger au pays, Akamatsu ne pouvait évidemment se douter que Mission Street était située à un bloc du « Lindamar ». Indécis, il allait

revenir sur les taxis dans l'espoir de découvrir un plan lorsqu'un groupe d'hommes déboucha brusquement d'une rue voisine.

Certains portaient de vieilles lanternes à pétrole dont les flammes chancelaient en faisant danser les ombres. Akamatsu dénombra dix hommes. Six civils et quatre policiers en uniforme.

— Vous, là-bas, ordonna l'un des représentants de l'ordre, venez par ici et laissez vos mains bien en vue !

Akamatsu avança sous la menace de plusieurs armes et dit :

— J'appartiens au F.B.I. Je suis envoyé par New York pour…

— Fermez-la ! interrompit grossièrement le policier. Fouillez-le, les gars…

Le Japonais fut délesté de son Colt Cobra dans un silence de mort. Puis, celui qui semblait être le chef examina ses papiers, l'ordre de mission, l'affectation temporaire au F.B.I. et rendit enfin le tout à Akamatsu.

— Content de voir un G'man sur ses deux jambes, dit-il. Vous êtes le premier que nous trouvons éveillé cette nuit !

Akamatsu empocha ses papiers, rengaina son Colt et dit :

— Comment expliquez-vous que la ville soit endormie et que vous tous et moi-même…

Les hommes éclatèrent de rire, et le policier répondit d'un ton satisfait :

— À San Francisco, seuls les gens de couleur tiennent le coup ! Tous les Blancs roupillent, mon vieux !

Akamatsu siffla entre ses dents. Jusqu'à cette seconde, il ne s'était pas rendu compte que les dix hommes étaient de race noire…

— Cette nuit, reprit le policier avec orgueil, personne ne dort dans le quartier noir, ni dans le quartier chinois ! C'est nous, gens de couleur, qui avons organisé des rondes pour protéger les Blancs… Le maire, le chef de la police et toutes les plus hautes personnalités civiles et militaires sont incapables de lever le petit doigt ! Si cela persiste, nous allons être obligés de prendre leurs places !

Quelques rires fusèrent, et Akamatsu se sentit soudainement mal à l'aise. Le comportement de ces hommes était encore correct, mais on devinait chez eux une sorte de joie sauvage. Pour la première fois dans l'histoire des U.S.A., une importante fraction des citoyens de couleur était supérieure à la population blanche…

Pour l'heure, ce n'était qu'une satisfaction d'amour-propre assez modérée. Une victoire de prestige. On s'en contenterait sans doute un

certain temps. Mais qu'arriverait-il si les choses empiraient ?

Akamatsu était de race jaune, ne répugnait pas à s'assimiler aux Noirs qu'il avait devant lui. Un homme reste un homme, bon ou mauvais, quelle que soit la couleur de sa peau, mais, en ce cas particulier, ceux-ci avaient été des opprimés et ne devraient pas se forcer pour devenir des révoltés !

Un rien met parfois le feu aux poudres et, en épargnant la population non blanche de ce coin de Californie, M^me^ Atomos venait d'allumer la mèche.

— Que disent vos médecins ? demanda le Japonais avec une feinte indifférence.

Le policier noir ne s'y trompa point. Cela sous-entendait que le remplacement des Blancs devrait s'étendre à tous les domaines sans exception.

— Je ne sais pas, répondit-il durement. Mon rôle consiste à maintenir l'ordre, à ouvrir le feu sur d'éventuels pillards. Une médecine simple, mais efficace, n'est-ce pas, G'man ?

Akamatsu pivota d'un quart de tour très naturellement. Aucun des assistants n'y prit garde, mais le spécial avait maintenant son Colt Cobra en main.

— O.K., fit-il d'un ton traînant. Puisque vous êtes en service, je vous réquisitionne…

Le front de l'homme se plissa. Yosho comprit son dilemme, sut qu'il était juste temps de reprendre les rênes qui flottaient au vent.

— Vous êtes Japonais… étranger, fit le Noir.

Akamatsu plongea subitement dans un paroxysme d'exaspération froide qui effaçait le nombre de ses opposants. Son Cobra jaillit d'un pli de veston, mordit douloureusement le ventre du Noir.

— J'appartiens au F.B.I. ! jeta-t-il mauvais. En cas de nécessité, j'ai le droit de réquisitionner toute personne susceptible de m'aider dans ma tâche. Si vous n'obéissez pas, et compte tenu des circonstances, je vous abats pour insoumission !

Un net flottement se produisit. Le policier biaisa :

— Qu'est-ce que vous obtiendrez de plus par cette réquisition ? Ce n'est pas ça qui va réveiller les Blancs !

Un murmure d'approbation parcourut le groupe.

— Vos médecins sont capables de s'occuper de cette question, répliqua Akamatsu. Notre but consiste à découvrir le repaire de M^me^ Atomos. C'est de cet endroit que partent les ondes qui paralysent actuellement la ville.

Un civil fit un pas.

— Vous pouvez réquisitionner les policiers, dit-il, mais pas nous ! M^me^ Atomos épargne notre race, et nous lui en sommes tous très reconnaissants. Ne croyez pas que nous allons risquer de nous faire tuer en la défiant !

Brusquement, et à cause de cette déclaration, les choses qui paraissaient s'arranger se gâtèrent.

— Il a raison, fit le policier. J'aime mieux démissionner que de m'attaquer à cette femme ! Tôt ou tard, elle détruira les États-Unis, mais elle se souvient que c'est un Blanc qui a lâché la bombe atomique sur sa ville !

— C'est vrai ! cria furieusement le civil, nous ne sommes pour rien dans cette histoire ! Nos femmes et nos gosses sont en bonne santé. Laissez donc les Blancs se débrouiller tout seuls !

Akamatsu crut qu'il pourrait encore les convaincre.

— Réfléchissez, dit-il calmement. Si vous ne faites rien, il y aura des milliers de morts à San Francisco !

— Pas par notre faute !

— Non-assistance à personne en danger ! Vous serez considérés comme des criminels !

Le groupe se resserra brusquement, et Akamatsu fut cerné et désarmé avant d'avoir pu esquisser un geste.

— Tu es Japonais, fit une voix. Tu devrais détester les Américains blancs et comprendre notre point de vue. Au lieu de cela, tu veux nous entraîner sur le mont Hamilton pour que nous soyons tués. Tu mérites une punition !

Akamatsu comprit que la violence allait être la conclusion de cette rencontre. Il porta un atemi au policier noir, bondit entre deux hommes, buta sur un pied traîtreusement placé en barrage et s'écroula.

La meute s'abattit sur lui. Un coup l'atteignit au bas-ventre, un autre derrière l'oreille. Il vit une nuée d'étincelles danser devant ses yeux et perdit connaissance…

---oOo---

Il revint à lui lentement, douloureusement. Son cerveau roulait dans un brouillard épais avec un bruit de billes. Son corps était lourd et malhabile, mais il se mit à genoux et traversa la rue en direction du « Lindamar ». Le trottoir lui parut un obstacle insurmontable. Il le franchit cependant, rampa

jusqu'au seuil de l'hôtel, continua sa pénible reptation dans le hall ténébreux, obliqua à tâtons vers le bar. Là il parvint à se dresser plongea sa tête brûlante dans le bac empli d'eau. Les ronflements ténus du barman affalé dans un coin trouaient le silence à la façon d'un ronronnement de dynamo.

Akamatsu renifla les bouteilles, trouva un flacon de whisky et en avala une longue gorgée. L'alcool descendit en lui comme un trait de feu, et les coupures de ses lèvres flambèrent. Il se laissa choir sur le plancher, posa le flacon à côté de lui et se mit à attendre.

Il savait qu'il ne récupérerait pas avant longtemps.

CHAPITRE V

Tout bien considéré, ils n'étaient qu'une poignée – sans compter Akamatsu – à savoir de quoi il retournait. Ceux-là cherchaient depuis des heures à échapper au maléfique rayon de M^me^ Atomos. Tout d'abord, ils avaient pris la route de San Francisco. À un certain moment, alors qu'ils pensaient atteindre sans difficulté les faubourgs de Santa Clara, le docteur Soblen avait constaté une nette augmentation des troubles dont lui-même et ses compagnons souffraient depuis qu'ils avaient quitté la clairière.

Après une vive discussion, une majorité avait décidé de marcher en direction de l'est, et le groupe était reparti à travers bois. À pied, les distances reprenaient toute leur valeur. Les photographes ployaient sous le poids de leurs appareils. Ils les abandonnèrent dans un creux de roche lorsque la nuit tomba et marquèrent l'endroit d'une croix sur la carte de la région.

— Ou allons-nous atterrir ? maugréa Dik Slatt.

— Cela importe peu, répliqua Soblen. Nous sortons doucement de la zone d'influence du rayon. C'est là le principal.

Le clair de lune était suffisant pour guider leurs pas, et ils passèrent au nord du mont Oso peu après minuit. Bien entendu ils ne connurent pas l'heure exacte de leur passage, puisque leur montre stoppée depuis seize heures vingt-deux venaient seulement de se remettre en marche, mais ils furent néanmoins certains d'être enfin sortis de la zone dangereuse.

À trois heures du matin, épuisés par cette longue randonnée, ils atteignirent Modesto, se trouvèrent brutalement plongés dans une ambiance survoltée. La population était dans les rues. Les postes de radio diffusaient régulièrement des communiqués et les journaux tiraient leur quatrième

édition spéciale. Beffort acheta un journal, et le gros titre le pétrifia par son invraisemblance : San Francisco ne répond plus !

Plus bas, on expliquait qu'en fait toute la région était devenue une terre morte, que les Blancs étaient tous atteints par le terrible fléau. M^me^ Atomos avait fait une déclaration dans laquelle elle annonçait que la Californie deviendrait un État réservé aux gens de couleur ! La diabolique femme neutraliserait ses ondes paralysantes pendant six heures. Au cours de cette période, les Blancs sortiraient de leur léthargie et devraient évacuer la zone interdite. Au bout de six heures, les diffuseurs d'ondes fonctionneraient de nouveau avec une telle intensité que chaque Blanc ayant décidé de rester serait frappé de démence.

Les autres races étaient invitées à venir peupler cet État qui deviendrait indépendant et où serait instaurée une République fédérale !

— C'est insensé ! s'emporta Max Ritter. Il faut absolument faire quelque chose !

— Faites, approuva Beffort avec calme.

Ritter eut un instant de flottement, puis, il fit signe à ses deux hommes et déclara :

— Nous allons essayer d'entrer en contact avec l'armée !

Beffort opina. Ritter et ses hommes s'éloignèrent au moment où un speaker excité disait :

— De source autorisée on apprend à la minute que des rebelles noirs viennent de s'emparer des points stratégiques de San Francisco. La base navale, ainsi que les aéroports civils et militaires sont sous leur contrôle ! On ne sait encore si les rebelles pactisent avec M^me^ Atomos, mais il est évident que leurs actes ont été inspirés par les folles déclarations de notre ennemie numéro un. Il est néanmoins important de signaler que des familles entières viennent de franchir la ligne marquant le territoire interdit aux Blancs, prouvant ainsi que la majorité de la population noire désapprouve l'action de ses frères de couleur. Un câble de dernière minute nous annonce que des unités blindées et aéronavales font route sur San Francisco…

Des applaudissements crépitèrent. Certains auditeurs jetèrent leurs chapeaux en l'air et hurlèrent si fort que la voix du commentateur devint inaudible. Quand le silence retomba, le haut-parleur était muet. Déçus, les habitants de Modesto se rabattirent sur les postes de radio et de T.V.

Dik Slatt jura grossièrement et dit :

— En fait d'informations sensationnelles, nous n'avons que du réchauffé !

— Je ne suis pas de votre avis ! rétorqua un journaliste, qui portait un veston déchiré par les ronces de la forêt. Nous sommes les seuls à savoir que le rayon de M^me^ Atomos agit sur les montres, coupe l'allumage des moteurs et provoque un sensible réchauffement de la température. Chaque fois que cela se produira, on saura, grâce à nous, que le danger se rapproche ! Je file téléphoner à mon journal…

Il s'éloigna coudes au corps, et ses collègues s'égaillèrent dans toutes les directions. Dik Slatt alluma tranquillement une cigarette et dit :

— Vous n'allez pas rester ici, n'est-ce pas, Smith ?

Beffort eut un sourire en coin.

— Vous êtes un vieux renard, Dik ! Vos copains font la course aux téléphones pour annoncer une information qui doit déjà être sous presse !

Slatt cligna de l'œil.

— Fichons le camp avant qu'ils réalisent qu'un journaliste noir de San Francisco a sûrement déjà pondu son papier… Il nous faut une voiture tout terrain, pas vrai ?

Smith Beffort hocha la tête.

— Une Jeep ferait l'affaire, dit-il.

Le docteur Soblen cligna des yeux.

— Je dois être légèrement endormi, dit-il avec regret, car je ne vous suis pas. Que préparez-vous, Smith ?

Beffort lui saisit amicalement le bras.

— Ne vous tracassez pas, doc. Si vous êtes fatigué, vous aurez tout le temps de piquer un somme dans la voiture que nous allons nous procurer.

— C'est un programme qui me convient, fit Soblen. Avec un gros sandwich et une bouteille de bière, je serais entièrement satisfait. Maintenant, allez-vous me dire ce que vous mijotez ?

— M^me^ Atomos va perdre six heures, répondit Beffort. En ce court laps de temps, il nous faudra découvrir son repaire et faire sauter ses émetteurs d'ondes paralysantes. Pendant que la population blanche évacuera la région, nous y pénétrerons.

Les yeux de Soblen pétillèrent.

— Nous retournerons à la clairière, bien entendu ?

— Bien entendu, doc.

— Et nous chercherons aux environs, fit Dik Slatt.

Smith Beffort pivota vers lui.

— Écoutez, Dik. Je veux bien vous emmener si vous me promettez de tenir votre langue Jusqu'à la fin de cette affaire. Notre expédition doit demeurer secrète. Les événements passés ont démontré que M^me^ Atomos a des antennes partout. Pour avoir une chance de réussite, notre équipe doit agir à la façon d'un commando !

— Ça va, ça va, Beffort ! J'ai dix kilos de trop, mais je ne suis pas encore gâteux… Nous disons donc : une Jeep, des explosifs et quoi encore ?

— De la chance, Dik, beaucoup de chance ! Et ça, c'est une chose que nous ne pouvons pas acheter…

---oOo---

Akamatsu fut incapable de dire par la suite s'il avait de nouveau perdu connaissance. La période qu'il passa derrière le bar du « Lindamar » s'inscrivit parmi les plus floues de son existence. Hormis les ronflements légers du barman, il ne garda souvenance que de l'odeur du whisky. La mémoire olfactive est très riche. Si riche que le Japonais ne put avaler une seule goutte de ce liquide sans éprouver des douleurs là où il avait été frappé.

Il était certain qu'aucun de ses os n'était brisé, mais son corps tout entier lui faisait mal. Lorsqu'il fut en mesure de se mouvoir, il le fit avec beaucoup de précautions. Il rampa sur le plancher surélevé du bar, se mit à genoux en sentant sous ses paumes le contact froid du carrelage. Dans le hall, il s'accroupit. Plus loin, il parvint à se redresser à moitié, mais ses reins étaient comme des charnières rouillées depuis longtemps et qui refusaient de tourner.

Sans savoir comment, il trouva une salle de bains, fit couler l'eau chaude, se déshabilla dans d'horribles souffrances et se laissa tomber dans la baignoire. La chaleur s'empara de lui, activa la circulation de son sang, éclaircit son cerveau. Les minces traits lumineux qui zébraient les ténèbres disparurent, et ses yeux ne virent plus que la nuit compacte.

Plus tard, Akamatsu se mit debout. Ses douleurs étaient encore vives, mais il pouvait faire jouer ses muscles. Il remit ses vêtements raidis par le sang séché, gagna le hall en titubant et se retrouva dans la rue. L'air frais lui fit du bien, et une grande exaltation monta en lui quand il distingua la ligne grise barrant l'horizon. Le jour se levait.

Akamatsu s'aperçut alors que ses agresseurs lui avaient volé son arme. En d'autres circonstances, cela n'aurait eu que très peu d'importance. Pour ce qu'il projetait, c'était catastrophique…

Il fit demi-tour, passa le seuil de l'hôtel, monta péniblement au troisième étage. Là il se dit que, sans lumière, il ne trouverait jamais la chambre où reposait May Maxwell. Il attendit que la clarté du jour soit suffisante, ouvrit la porte 316 et s'introduisit dans la pièce dont il tira les rideaux. May dormait d'un sommeil cataleptique, se trouvait exactement dans la même position où il l'avait laissée.

Akamatsu fouilla dans son sac et s'empara du 38 réglementaire de sa collègue. Ensuite, il déchira une feuille de son propre agenda et traça un bref message :

« Je suis sur les pentes du mont Hamilton. Je crois que c'est en cet endroit que M^me^ Atomos se terre. Prévenez New York. »

Il signa, déposa le papier sur la poitrine de May et quitta la chambre. Il ignorait si sa collègue aurait jamais la possibilité de lire ce mot, mais espérait que d'autres pourraient le faire.

Dans la rue que le jour naissant éclairait d'une lueur triste et blafarde, Akamatsu se mit à la recherche du second objet qui lui manquait pour mener à bien sa tâche. Il chercha patiemment de rue en rue, se demandant s'il n'avait pas imaginé la voix qu'il entendait encore : Tu es Japonais. Tu devrais détester les Américains blancs et comprendre notre point de vue. Au lieu de cela, tu veux nous entraîner sur le mont Hamilton pour que nous soyons tués…

Non ! C'était bien là les paroles qu'avait prononcées l'un de ses agresseurs. Après, tout s'était fondu dans la douleur, mais les mots restaient gravés dans son esprit. Pour parler du mont Hamilton avec autant de certitude, le type devait savoir à coup sûr que l'endroit était l'épicentre des ondes maléfiques.

Akamatsu découvrit l'objet de ses recherches derrière la grille d'une vieille maison. Sa selle était cabossée, l'une de ses roues voilée, et sa chaîne grinçait, mais Yosho n'avait jamais enfourché une bicyclette avec autant de plaisir.

Le mont Hamilton se voyait de loin. Akamatsu n'avait pas besoin de cartes pour pédaler dans la bonne direction.

Il traversa la ville morte, s'engagea dans Bayshore Boulevard, atteignit Brisbane. Le silence était prodigieux. La chaîne grinçait. La roue voilée

frottait contre un patin de frein. Le bruit naissait des efforts de Yosho, mais, dans ce calme de fin du monde, l'homme se sentait minuscule et se demandait si le calvaire qu'il s'imposait ne serait pas stérile.

Peu avant San Mateo, un groupe de Noirs parut. Les canons des fusils étincelaient sous le soleil. Akamatsu fila dans le premier chemin. Des bâtiments en planches lui cachèrent un moment les hommes armés, puis, il y eut une trouée, et il les aperçut de nouveau. Ils n'étaient pas loin. À peine à deux cents mètres.

Un coup de fusil claqua. La balle ronfla très haut. Trop haut pour ne pas être un coup de semonce. Akamatsu appuya sur les pédales. Le chemin tournait doucement, devait rejoindre la route 101 au-delà du groupe menaçant…

— Revenez par ici ou nous tirons !

La voix métallique sortait de toute évidence d'un mégaphone, mais son ton n'en était pas pour autant plus amical. Yosho jura doucement, se courba sur le guidon de sa machine, accéléra encore. Il pensait que, de loin, on devait le prendre pour un Blanc…

Une volée de balles miaula autour de lui tandis que simultanément les détonations déchiraient le silence, puis une suite d'habitations s'interposa entre lui et les fusils. Le fugitif pressa l'allure, déboucha sur la 101 au sprint. Quelques coups de feu claquèrent dans son dos et, cette fois, il n'entendit même pas les sinistres stridulations des projectiles. À Santa Clara, Akamatsu brisa la vitrine d'un magasin. Pendant vingt minutes, il se gava de victuailles, absorba deux bouteilles de bière avec tranquillité, sans songer un instant qu'il n'était plus qu'un pillard sur lequel on pouvait tirer à vue.

Lorsqu'il remonta sur son vélo, le soleil était déjà haut dans le ciel. Le temps était superbe. Une brise odorante venait de la mer. Il était difficile de ne pas oublier que, derrière chaque façade, reposaient des humains en instance de mort…

À la sortie de la ville, une rumeur bizarre stoppa le Japonais. Cela sourdait de partout, était inquiétant et rassurant tout à la fois. Akamatsu mit pied à terre, regarda alentour sans pouvoir se défendre d'une certaine appréhension.

Il entendit un bruit de toux, puis les volets d'une fenêtre voisine s'ouvrirent, pivotèrent, giflèrent le mur bruyamment, et la tête hirsute d'une

jeune fille apparut. Elle était au premier étage, vit Akamatsu aussitôt, mais son œil vide n'exprima aucun sentiment.

Elle était de race blanche. Akamatsu en fut stupéfait.

— Vous ne dormez plus ? demanda-t-il bêtement.

— Il me semble que cela se voit, non ? répondit la jeune fille. Par contre, vous feriez mieux d'aller vous coucher ! Vous êtes passé sous un camion ?

Une porte claqua quelque part, et une voix d'homme lança :

— Avec qui parles-tu, Helen ?

La jeune fille se tourna vers l'intérieur.

— C'est rien, p'pa ! Dehors, il y a un type qui est mal en point…

D'autres volets s'ouvrirent, des têtes curieuses se montrèrent, mais personne ne s'occupait plus d'Akamatsu. On trouvait bizarre de ne pas avoir d'électricité, pas d'heure…

Akamatsu regarda sa montre. Elle venait de se remettre en route, marquait midi et trois minutes…

---oOo---

Au « Lindamar », May Maxwell s'éveilla en sursaut. Elle avait la sensation d'émerger d'un cauchemar, et, cependant, sa nuit avait été sans rêves. Elle posa un pied sur le sol, et le message du Japonais voltigea mollement sous la commode. May le ramassa, le déchiffra, fronça les sourcils. Elle ne s'expliquait pas la raison qui avait poussé son collègue à l'abandonner, alors qu'il venait d'obtenir un renseignement au sujet du repaire de M^me^ Atomos ! Pourquoi ne l'avait-il pas réveillée ?

May se leva, sentit un léger vertige. Alors, elle se souvint de sa profonde fatigue de la veille, s'étonna de s'être allongée sans prendre la peine de se dévêtir. Son cerveau tourna un moment à vide, et les souvenirs affluèrent : les montres bloquées à minuit ; le personnel de l'hôtel dormant debout ; l'absence prolongée de Smith Beffort et du docteur Soblen ; les rues désertes…

Avertissez New York, recommandait Akamatsu.

May se rafraîchit le visage, se coiffa, saisit son sac qu'elle trouva trop léger et constata immédiatement la disparition de son arme. Plus que toute autre chose, cela l'alerta. Elle gagna le couloir, se trouva aussitôt mêlée à un groupe de clients venant comme elle de s'éveiller et qui ne comprenait pas comment ils avaient pu tant dormir. May se fraya un chemin vers l'escalier et dégringola jusqu'à la cabine téléphonique. Là, elle se heurta à un vieux

monsieur au visage tragique qui venait de reposer le combiné sur son support.

— Ne courez pas, dit-il. Le téléphone ne fonctionne pas !

— Il faut en trouver un autre.

Le vieux monsieur secoua la tête.

— C'est inutile. Il n'y a pas d'électricité.

Il était si désespéré que May ne put le supporter. Elle le planta là, courut jusqu'à la porte et plongea dans le soleil.

Faute de pouvoir avertir le Singe, il ne lui restait plus qu'à rejoindre Akamatsu…

CHAPITRE VI

Le jeudi 17, à midi juste, M^me^ Atomos arrêta ses émetteurs d'ondes paralysantes ainsi que le rayon qui empêchait les montres et les pendules de fonctionner. Ceci fut accompli avec précision, si bien que chaque cadran, bien qu'ayant douze heures de retard, indiqua automatiquement l'heure exacte.

À midi trente, l'électricité fut rétablie dans tout le secteur. Les autorités utilisèrent la radio, la T.V., des tracts imprimés en prévision de cet instant, et, pendant quinze minutes, on répéta à la population qu'elle serait évacuée par mer, par air, par route et par fer, entre seize et dix-huit heures.

À la suite de quoi, M^me^ Atomos coupa le courant. Elle avait fait savoir qu'elle le rétablirait uniquement pendant la période prévue pour l'évacuation, que si une action quelconque était tentée contre elle au cours de ces deux heures de trêve, elle déclencherait des ondes mortelles qui anéantiraient en un clin d'œil évacués et sauveteurs.

Les forces armées restèrent sur leurs positions afin d'éviter une hécatombe, et les civils du secteur menacé se préparèrent à fuir. Des bagarres sanglantes éclatèrent entre rebelles noirs et soldats des bases militaires. On se battit férocement à Port Cronkhite, à Fort Barry, à Fort Baker. Un destroyer ouvrit le feu sur l'ancienne prison fédérale d'Alcatraz occupée par des rebelles. Une lutte terrible opposa civils blancs et noirs sur les quais d'embarquement de Hunters Point et dans tous les endroits désignés comme points de rassemblements.

À quatorze heures, il y avait déjà des centaines de morts abandonnés là où ils étaient tombés. Des blessés se traînaient lamentablement sur les trottoirs et les chaussées, mais la foule qui fuyait ne leur accordait pas un

regard. Chacun savait que les cent vingt minutes accordées par M^me^ Atomos pour l'évacuation seraient insuffisantes, que ceux qui resteraient n'auraient aucune chance de sauver leur peau !

Les moins paniqués partirent à pied. Ils disposaient ainsi d'un temps appréciable pour sortir du secteur maudit, quitte à n'emporter qu'une légère valise. May Maxwell se trouvait parmi eux. Elle ne portait que son sac à main, mais son imperméable dissimulait un pistolet mitrailleur retiré de la main crispée d'un combattant mort.

---oOo---

La Jeep transportant Smith Beffort, le docteur Soblen et Dik Slatt, sans compter un paquet de cartouches de dynamite et diverses armes légères roula à toute allure pendant le quart d'heure où M^me^ Atomos établit le courant. Ensuite, la voiture subit une panne d'allumage et refusa de repartir.

— Il est douze heures quarante-cinq, dit Beffort. Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin…

Dik Slatt grimaça.

— Voilà encore une sacrée trotte à pied en perspective ! Nous venons tout juste de dépasser le mont Oso !

Le docteur Soblen essuya ses lunettes et dit :

— Ne regrettez rien, monsieur Slatt. Pour approcher du mont Hamilton avec quelques chances de succès, nous devions, de toute façon, abandonner notre véhicule. Smith, croyez-vous qu'il soit vraiment nécessaire d'emporter sur notre dos tout cet attirail ?

Beffort retint un sourire. Il savait que Soblen détestait les armes à feu, les explosifs et qu'il préférait de beaucoup se servir de sa matière grise.

— Vous n'aurez à porter qu'un automatique, doc. Je me charge de la mitraillette et de la dynamite. Dik, vous prendrez le fusil et l'autre sulfateuse…

— Tout ceci fait un peu cinéma, grogna le journaliste, mais je déplore tout de même de ne pas pouvoir l'enregistrer ! Pour une fois que je me trouve en pleine bagarre…

Beffort lui dédia un coup d'œil oblique.

— Ne vous montez pas le col ! Nous pouvons parfaitement errer dans cette satanée forêt sans réussir à repérer le laboratoire de M^me^ Atomos. Dans ce cas, il n'y aura pas de bagarre. À dix-huit heures, elle mettra en route ses émetteurs. Si nous sommes encore dans le coin, nous prendrons dans la

viande une bonne décharge d'ondes paralysantes, et nos cadavres pourriront sous les arbres… Alors, aucun de nous ne pourra plus dire que c'est du cinéma. Maintenant, allons-y. Chaque seconde compte.

Ils s'éloignèrent de la Jeep, abandonnèrent la mauvaise route et empruntèrent un étroit sentier qui serpentait à flanc de coteau. Les oiseaux et les bêtes sauvages s'étaient enfuis vers d'autres lieux. Un lourd silence planait sur la forêt. Le soleil était chaud, l'air immobile, sec, gênant pour les poumons.

Au ras du sol, il n'y avait pas un souffle de vent. La vallée glissait entre les collines. Au-dessus de celles-ci, des courants d'air chaud balayaient la poussière qui tourbillonnait un instant avant de descendre dans la vallée. Elle y stagnait en permanence, scintillait dans le soleil, craquait sous la dent.

— Parlez-moi de la Californie ! ironisa Dik Slatt.

Il suait abondamment et avait mal aux pieds. À ses côtés, le frêle docteur Soblen trottinait allègrement. Smith Beffort ouvrait la route d'un pas régulier, souple. Slatt en fut écœuré.

— Vous n'avez pas un coup à boire ? fit-il.

Soblen le dévisagea.

— Résistez, monsieur Slatt, ou sucez un caillou.

Le journaliste avait l'air malheureux.

— On aurait dû emporter un bidon de flotte…

— Pourquoi ? Vous avez dit que c'était inutile, et nous étions de votre avis. Il fallait éviter de nous charger… Vous vous souvenez ?

Slatt grogna, avala sa salive comme on avale un morceau de coton. Il avait la sensation de se mouvoir en plein désert.

— C'est cette garce de poussière ! jura-t-il.

Personne ne lui répondit. Il changea sa mitraillette d'épaule, desserra sa cravate, s'épongea la figure et le coude, son mouchoir déjà trempé. Pendant qu'il effectuait ces gestes, Beffort et Soblen avaient pris de l'avance. Il fut obligé de fournir un effort pour les rattraper, et cela augmenta sa mauvaise humeur. Il comprenait que les heures qui suivraient atteindraient forcément un paroxysme d'intensité dramatique, que, pendant cette période où allait se jouer un magistral coup de dés, la vie d'un homme ne compterait pas.

Ainsi, il pouvait par exemple se briser une jambe en sautant un fossé. Si cela arrivait, il savait qu'il ne devrait attendre aucune aide de ses compagnons. Ils avaient une tâche à remplir, ne pouvaient s'arrêter aux

détails. D'avoir acquis cette certitude le plongea dans un abîme de réflexion.

Donc, la politesse, la bonne éducation, les égards naturels qu'un homme doit avoir pour ses semblables et le respect de la vie humaine ne tiennent jamais qu'à un fil ? Un pas en deçà ou au-delà d'une frontière imprécise parce qu'invisible, qui est une muraille en temps normal, mais que l'on franchit, sans en avoir conscience, dès que l'orage gronde ! Une guerre, une tornade, un incendie ou n'importe quel accident provoquant l'émotion ramènent l'homme au temps des cavernes, le réduisent à l'état de bête…

— Voilà le mont Hamilton ! dit Smith Beffort.

La vallée venait de s'élargir, et les pentes du mont Hamilton se dressaient effectivement à peu de distance.

— Encore un mile, estima Soblen, et nous y sommes !

— Pas trop tôt, articula Slatt, je crève de soif…

Il eut un regard anxieux vers Beffort et ajouta :

— Bien entendu, Smith, nous passons par la source ?

Beffort opina.

— Nous ne pouvons vous laisser vous dessécher, Dik. Nous effectuerons le détour… Comment vous sentez-vous ?

Slatt comprit que son jugement procédant de l'influence des événements sur le comportement des hommes était faux. Certains types d'individus sont continuellement aptes à s'occuper des autres avant de songer à eux-mêmes.

— Ça va, dit-il avec humilité.

Puis, pour briser la pointe d'émotion qui l'étreignait, il dit encore en regardant le ciel :

— Quelle heure peut-il être ? Deux heures et demie, trois heures…

Soblen acquiesça :

— Environ… Mais je crois qu'il vaut mieux ne pas s'en préoccuper. Si nous parvenons à détruire les installations de M^me^ Atomos tout ira bien, quelle que soit l'heure. Sinon, nous y perdrons la vie, et Dieu seul sait ce qu'il adviendra des États-Unis !

Il sourit.

— Pas très réjouissant, n'est-ce pas, monsieur Slatt ?

Le journaliste s'efforça de lui rendre son sourire.

— En vérité, convint-il, je n'avais, jusqu'à présent, pas considéré les choses sous un angle aussi effrayant. Je pense que la plupart de nos concitoyens ne prennent pas M^me^ Atomos au sérieux. Sans quoi, ils auraient

tous quitté le pays. Je regrette de ne pas avoir expédié ma femme et mes gosses au Mexique ou en Europe…

Soblen ne répondit pas. La pente était plus abrupte, et, en tête, Smith Beffort menait un train d'enfer. La végétation devenait plus dense, et des rocs gris trouaient la verdure, comme des récifs affleurant la surface d'une mer sans vagues. À mesure que les hommes montaient, l'horizon s'élargissait. On voyait l'océan, la baie de San Francisco et la plupart des agglomérations disséminées dans le quadrilatère menacé. Avec la distance, les maisons ressemblaient à des jouets, les habitants à des fourmis, et plus rien n'avait de valeur dans l'échelle humaine.

On comprenait que M^me^ Atomos puisse provoquer la mort de cette multitude anonyme. Elle était dans la position du pilote qui lâche ses chapelets de bombes sur une cité sans un frémissement, ayant oublié que, parmi ses victimes, il y aurait des femmes et des enfants innocents.

Si tu ne veux pas voir, ne regarde pas…

— Désormais, souffla Beffort, parlons à voix basse.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda Dik Slatt.

Un coin de la bouche du G'man se releva en un rictus désagréable.

— Vous ne connaissez pas la Japonaise, dit-il sur le même ton. Elle peut avoir camouflé des micros dans les arbres aux abords de son refuge, des caméras de télé à déclenchement automatique… Nous ne sommes pas à une partie de campagne, Dik !

Le journaliste secoua le front.

— Si vous croyez que je ne m'en suis pas aperçu ! La source est encore loin ?

Beffort eut un geste négatif.

— Je ne connais pas plus que vous cette région, Dik, mais il me semble que nous devrions bientôt y arriver. Je me souviens qu'elle prenait naissance au pied d'un immense séquoia.

Soblen, qui s'était juché sur une petite éminence, descendit de son perchoir et murmura :

— Le séquoia est à peu de distance droit devant…

— Enfin ! laissa échapper Slatt en s'élançant.

Le nerveux petit docteur le retint fermement par un bras.

— Doucement ! Il y a quelqu'un près de la source !

Smith Beffort l'interrogea du regard.

— C'est un homme, souffla Soblen. Il n'est pas très visible mais je l'ai vu nettement malgré mes mauvais yeux.

Beffort bondit sur le talus, mit ses mains en visière. Il repéra immédiatement le séquoia. Au pied de l'arbre énorme, la végétation poussait dru. Entre les troncs des sycomores et des chênes verts, entre les touffes de cétéracs entourant la source, le G'man distingua la forme imprécise d'un homme. Il était à genoux, buvait l'eau fraîche qui jaillissait du roc, et son visage était caché par ses cheveux d'un noir de jais. Derrière lui, un objet curieusement recourbé jetait des lueurs métalliques sous un rai de soleil. Beffort essaya de déterminer ce qu'était cet objet, n'y parvint pas, et cela le rendit anxieux.

La présence de l'homme sur les pentes du mont Hamilton en un tel moment n'était pas naturelle. Personne ne pouvait ignorer les menaces de M^me^ Atomos ni le danger qu'il y avait à rester sur place…

— Alors ? demanda Dik Slatt.

Beffort tourna les yeux vers lui, écarta les mains en signe d'ignorance. Lorsqu'il regarda de nouveau vers la source, l'homme ainsi que l'objet recourbé avaient disparu. Son départ s'était effectué sans bruit, avec une soudaineté extraordinaire en raison de sa position accroupie.

Sans le témoignage de Soblen, Beffort aurait pu croire que cet homme n'était qu'un produit de son imagination.

— Alors ? insista le journaliste.

Troublé, Beffort descendit du talus, expliqua ce qui s'était passé. Soblen l'écouta attentivement et dit :

— Si ce personnage n'était pas venu là pour se désaltérer, je jurerais qu'il travaille pour M^me^ Atomos !

Dik Slatt haussa les épaules.

— Parce que ceux qui œuvrent pour la Japonaise n'ont jamais soif ? C'est ridicule !

Soblen le toisa avec commisération.

— Il ne s'agit pas de besoins physiques, monsieur Slatt, mais d'organisation. Les repaires-laboratoires de M^me^ Atomos comportent toutes les installations nécessaires. Les gens qui y vivent ont ce qu'il faut. En outre, la discipline qu'exige leur maîtresse ne souffre aucune entorse. Se promener en forêt, s'arrêter pour se désaltérer, alors que les heures qui passent sont exceptionnelles, n'est pas le fait d'un séide de cette femme démoniaque !

— Bien raisonné, doc ! jeta une voix.

Ils pivotèrent, se trouvèrent face à Akamatsu qui sortait des broussailles. Il portait son vélo sur son épaule, et Beffort reconnut la forme recourbée du guidon qui l'avait si fortement intrigué. Soblen et Beffort n'avaient pas revu le Japonais depuis près de trois mois. De le retrouver là les laissèrent muets de stupéfaction.

Akamatsu sourit, mais des rides de concentration demeurèrent entre ses yeux, et son visage maculé de sang séché restait comme figé.

— Ne me regardez pas ainsi, dit-il. Notre rencontre est bénéfique, mais purement accidentelle. J'arrive de San Francisco où j'ai laissé May Maxwell endormie dans sa chambre du « Lindamar »… Hum, ikasa déska(4), Smith.

Beffort laissa s'échapper l'air qui gonflait ses poumons.

— Apparemment mieux que vous, Yosho ! dit-il. Bon sang ! Que vous est-il arrivé ?

— Je me suis fait corriger par une dizaine de Noirs, répondit l'homme de la Tokkoka. San Francisco est devenu un véritable coupe-gorge. Cependant, grâce à cette correction j'ai acquis la quasi-certitude que le mont Hamilton dissimulait bien les émetteurs de M^me^ Atomos…

Il conta brièvement ses mésaventures, sans omettre de signaler l'attentat manqué contre le Singe, termina par sa station à la source :

— Je vous ai reconnu aussitôt, Smith, mais j'ai pensé que la réciproque n'était pas possible. Craignant un coup de fusil, j'ai préféré m'approcher pour me faire reconnaître. Maintenant, qu'allons-nous faire ? Avez-vous plus de renseignements que je n'en ai ?

— Non, répondit, Beffort. Vis-à-vis de vous, nous sommes même en état d'infériorité. Votre race vous met à l'abri du fameux rayon paralysant. Si nous n'avons pas obtenu un résultat avant dix-huit heures, vous nous regarderez dormir !

— Ce n'est pas sûr, Smith. Dans l'avion qui m'amenait de New York, j'ai examiné le dossier de l'affaire. Un fait que j'avais complètement oublié m'est revenu en mémoire récemment.

— De quoi voulez-vous parler ? s'enquit Soblen.

Le Japonais s'assit. Il paraissait très las.

— Rappelez-vous que trois familles ont été touchées par le rayon. Ceci se passait dans une clairière située sur ces pentes. Or, seule la petite Shirley Timber a été épargnée. Pourquoi ?

Il se produisit un silence, et Dik Slatt dit :

— Elle est de race blanche, n'est-ce pas ?

Le docteur Soblen était perplexe.

— En effet, convint-il, le fait mérite d'être élucidé.

— Shirley Timber était allongée dans un berceau portatif, reprit Akamatsu. Depuis que je pense à cela, je me demande si ce berceau ne l'a pas protégée des radiations ?

Soblen s'empourpra.

— Yosho, dit-il avec émotion, je crois que vous venez de faire une découverte de toute première importance ! Il faut que j'examine ce berceau d'urgence ! Comment puis-je gagner rapidement la clinique où cette fillette est en observation ?

Akamatsu désigna sa bicyclette.

— C'est le seul moyen, docteur…

CHAPITRE VII

À seize heures, l'électricité revint comme par enchantement. Les moteurs se remirent à tourner, le téléphone à fonctionner, et sur les écrans de télévision le monde assista à l'un des plus formidables mouvements de foule de l'histoire des États-Unis.

Tout se serait bien passé si le plan d'évacuation établi par les autorités compétentes avait été suivi à la lettre. Malheureusement, comme toujours en pareil cas, les routes par lesquelles devaient arriver les camions et les cars chargés de transporter des milliers de personnes furent bloquées par ceux ayant décidé de fuir à pied. Il s'ensuivit de fantastiques embouteillages.

Ensuite, les piétons prirent les véhicules d'assaut et les obligèrent sous la menace à faire demi-tour. Les colonnes descendantes se heurtèrent aux colonnes montantes et la route 101 ainsi que la 101 BYP furent submergées sous des files de voitures et de transports divers immobilisés pare-chocs contre pare-chocs.

C'était navrant car, plus à l'ouest, des routes prévues pour l'évacuation – comme la 280, la 5, et la 1 – restèrent relativement inemployées.

Malgré tout, certains conducteurs firent preuve d'initiative et empruntèrent ces voies. Il y eut, entre autres, un grand car rouge et bleu qui prit une déviation vers Balboa Park, coupa par Alemany Boulevard et s'engagea sur la 1 à la hauteur de Thornton Beach. Ce car appartenait à la compagnie Baxter & Strong, spécialisée dans le ramassage des écoliers. Pour l'heure, il évacuait une cinquantaine d'enfants âgés de huit à dix ans et accompagnés de leur monitrice d'éducation physique. Elle se nommait

Veronica Mac Connell, avait vingt-trois ans. Ses parents habitaient Monterey, et elle espérait les rejoindre, après avoir mis les enfants en sûreté.

Veronica était assise au fond du car, et son anxiété ne faisait que croître. Elle ignorait en quel lieu le chauffeur devait les conduire et, pour comble de malchance, ne connaissait pas ce dernier. C'était un petit homme jaune – chinois ou Japonais – peu communicatif. Il pilotait habilement, restait muet, ne tournait jamais la tête, même quand les gosses jouaient avec les poignées de portières. Veronica savait bien que les portières étaient verrouillées, que le car appartenait à la compagnie Baxter & Strong, qu'il s'était présenté régulièrement devant l'école à l'heure prévue et qu'aucun danger ne devrait planer sur son groupe, mais ne pouvait se défendre d'être inquiète.

À un moment donné, elle n'y tint plus et traversa le car. Le moteur était bruyant, et elle dut élever la voix pour se faire entendre :

— Où allons-nous exactement ?

Le conducteur montra la route.

— Tout droit.

— Mais encore ? Insista la monitrice.

Les yeux bridés de l'homme jetèrent une brève lueur.

— Théoriquement, dit-il, nous devrions rejoindre le point de rassemblement C…

Veronica se cramponna à un siège, car le lourd véhicule prenait un virage à toute allure. Elle évita la chute, mais plusieurs enfants tombèrent et se mirent à pleurer.

— Vous n'allez pas un peu vite ? dit-elle avec colère.

— Bouclez-la ! répondit grossièrement le petit homme jaune.

Veronica serra les dents, revint consoler les enfants. L'un s'était ouvert le genou, et son sang coulait. La monitrice lui fit un pansement après avoir badigeonné la plaie de soluchrome et referma sa trousse d'urgence. Ce faisant, elle se disait qu'elle avait eu tort de se mettre en colère contre le chauffeur. Après tout, c'était lui qui avait la responsabilité de conduire les enfants à bon port. Il devait être très énervé…

Jusqu'alors, il s'était débrouillé pour trouver une route assez peu encombrée, mais devait avoir ses problèmes. Piloter un pareil engin ne devait pas être facile. Gagner du temps en allant plus vite lorsque la route était libre était naturel. Puis il fallait rejoindre le point C…

Veronica se dit qu'elle s'était conduite maladroitement. Au lieu de faire cette ridicule observation, elle aurait mieux fait de se renseigner sur ce

mystérieux point de rassemblement portant un nom de code assez incongru. Mal à l'aise, elle regarda un instant défiler le paysage. La route longeait la mer, et la circulation s'intensifiait sensiblement. Il était seize heures vingt-cinq. Les minutes filaient avec une rapidité effrayante.

Soudain, le car obliqua en direction du talus et stoppa sur une piste de dégagement qu'un rideau d'arbres séparait de la route. Veronica se dressa d'un élan.

— Que faites-vous ? cria-t-elle.

Le Jaune se retourna, montra ses dents cariées.

— Je crois que j'ai crevé à l'arrière, dit-il. Puisque vous êtes à côté de la porte, voulez-vous jeter un coup d'œil ?

Ce disant, il manœuvrait un levier situé sur le tableau de bord, et la porte, qui se trouvait à droite de la monitrice, s'ouvrit dans un grand bruit d'air comprimé.

Veronica n'hésita qu'une fraction de seconde et sauta sur le sol. Elle vérifia la roue la plus proche qu'elle trouva intacte, contourna le véhicule, se pencha…

À cet instant, le car effectua un démarrage foudroyant. Stupéfaite, Veronica entendit le claquement de la porte qui se refermait, vit à travers les glaces les enfants qui lui faisaient de grands signes désespérés. Cela lui fouetta le sang. Elle piqua un sprint qui la porta à un mètre de l'échelle métallique menant à la galerie, puis le car atteignit la route, augmenta son allure. Veronica fit un suprême effort, accrocha l'échelle d'un doigt. La prise était mauvaise, impossible à maintenir…

La monitrice sentit qu'elle perdait l'équilibre. En pleine course, elle roula sur la chaussée tandis que le car s'éloignait, se retrouva dans le fossé, sanglante, à demi assommé, environnée d'un nuage de poussière issu de sa chute.

Hébétée, elle fixait encore le car qui disparaissait dans le lointain, lorsque la voiture s'arrêta à sa hauteur. C'était une vieille De Soto grise, immatriculée dans l'Ohio. Une femme en descendit, se pencha sur elle et demanda rudement :

— Êtes-vous blessée ?

Veronica secoua la tête.

— Je ne crois pas…

— Vous êtes tombée de cet autocar ?

Machinalement, Veronica épousseta de la main sa jupe maculée, tâta sa joue d'où le sang coulait. Elle avait le plus grand mal à reprendre ses esprits. La femme s'en aperçut, lui étreignit le bras avec fureur.

— Répondez ! intima-t-elle.

Instantanément, la monitrice se souvint.

Elle se redressa, porta sa main à sa bouche et s'écria :

— Mon Dieu ! Les enfants !

— Je les ai vus lorsque ce car m'a doublé, dit la femme. Qui est le chauffeur ?

— Je ne l'avais jamais rencontré, dit Veronica. Il a prétendu qu'un de ses pneus était crevé et m'a demandé de descendre pour vérifier…

— Puis, termina la femme, il a démarré ! C'était un Asiatique, n'est-ce pas ?

— Oui. Pourquoi a-t-il fait cela ? Mordante, la femme la poussa vers la De Soto.

— Montez, nous allons essayer de les rattraper.

Subjuguée, Veronica s'installa sur le siège. La femme contourna la voiture, claqua la portière et démarra en trombe. Veronica sentit un objet dur contre elle. Elle l'écarta, vit qu'il s'agissait d'un pistolet mitrailleur, poussa un cri.

— Ne craignez rien, dit la femme. J'ai volé ce pistolet ainsi que cette voiture, mais j'appartiens au F.B.I…

Elle sourit et ajouta :

— Je me nomme May Maxwell…

---oOo---

Le petit docteur Soblen n'avait rien d'un champion cycliste, mais la façon dont il descendit la pente ouest du mont Hamilton lui aurait sans doute valu une médaille d'or aux Jeux Olympiques !

À quinze heures cinquante, il pénétra dans San José. Il n'y voyait que d'un œil, car, au cours de sa descente, une guêpe s'était écrasée contre un verre de ses lunettes. En louchant, il se glissa jusqu'au poste de police. L'agitation était indescriptible. On attendait le signal du départ. Des gens étaient déjà installés dans des camions, dans des voitures particulières. Tout était prêt. Il ne manquait que l'électricité…

Soblen essuya ses lunettes, agrippa un policier.

— Savez-vous où ont été transportés…

Hargneux, le flic le balaya d'un revers de bras sans lui permettre de finir sa phrase.

— Fichez le camp ! gronda-t-il. Montez sur votre vélo et fichez le camp !

Comme il s'éloignait, Soblen lui fit un croche-pied, et le flic s'étala de tout son long en travers de la porte.

— Écoutez-moi, fit Soblen.

Le flic se releva, balança ses poings énormes. Soblen le pétrifia en lui collant sous le nez son insigne du F.B.I. et dit :

— Décontractez-vous et faites fonctionner vos méninges. Dans quelle clinique a-t-on transporté la petite Shirley Timber ?

La mâchoire du flic tomba.

— Shirley Timber ?

Il n'y était visiblement pas. Soblen lui planta son doigt dans l'estomac.

— Rappelez-vous, dit-il. Cela c'est passé dans la clairière. Tous les journaux en ont parlé. Ne me dites pas que vous êtes le seul à ne pas être au courant !

Un éclair de lucidité traversa l'œil du policier. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais, à la même seconde, l'électricité revint. Une énorme clameur monta de la rue, et des grondements de moteurs, des hurlements d'avertisseurs, vinrent s'ajouter au vacarme. Une section de policiers jaillit de l'intérieur du poste, repoussa Soblen et son interlocuteur sur le trottoir. Dans la cohue, Soblen perdit ses lunettes. Il se mit à quatre pattes, les retrouva en bon état, mais autour de lui la foule tourbillonnait, et le flic avait disparu.

Soblen lutta pour rejoindre l'endroit où était appuyée sa bicyclette et fut étonné que personne ne l'eût empruntée pour quitter la ville. Un moment, il contempla la rue en folie, se dit qu'il ne parviendrait jamais à interroger l'un de ces frénétiques.

Pourtant, il fallait absolument qu'il sache dans quelle clinique se trouvait Shirley Timber. D'ailleurs, ce n'était pas tellement elle que son berceau que Soblen voulait examiner. Brusquement, il se souvint qu'il possédait un inégalable moyen de persuasion. Il extirpa de sa poche l'automatique que Beffort lui avait remis et s'embusqua sous un porche. Il choisit attentivement sa victime. C'était un homme fluet, au nez de fouine. Il crevait littéralement de peur, fuyait à toutes jambes vers la gare.

Quand Soblen dirigea son arme sur lui, il freina si violemment que ses talons de caoutchouc gémirent sur le ciment.

— Entrez là ! ordonna le docteur.

L'homme blêmit, émit comme un sanglot.

— Que voulez-vous, gémit-il, je n'ai pas d'argent…

— Entrez là ! répéta Soblen.

L'homme regarda le pistolet avec horreur, et ses yeux dévièrent vers la foule. Personne ne s'occupait de ce qui se passait. Il était persuadé que cet inquiétant personnage à lunettes pouvait le tuer sans éveiller l'attention.

Soblen le poussa sèchement dans le couloir et dit :

— Je n'ai qu'une question à vous poser, et vous pourrez continuer votre entraînement. Savez-vous qui est Shirley Timber ?

Les dents de l'homme cessèrent de claquer.

— Évidemment ! s'exclama-t-il. C'est mon beau-frère qui l'a trouvée dans la clairière !

La providence plaçait face à Soblen un parent de Seamus Holley, le garde forestier !

— Parfait, soupira le docteur. Dans ce cas vous savez sans doute où est cette petite fille ?

— Oui, répondit l'homme qui se rassurait. Ses grands-parents sont venus la chercher. Ils en ont la garde en attendant que…

Soblen le coupa d'un mouvement brusque de son arme.

— Peu importe ! Je cherche le berceau dans lequel elle se trouvait…

Il s'aperçut que l'automatique terrorisait son interlocuteur, le glissa dans sa poche et reprit plus doucement :

— Je sais que vous me prenez pour un fou, mais ce berceau a pour moi une importance vitale. C'est sans doute grâce à lui que la petite Shirley n'est pas devenue folle. Si je le retrouve, les États-Unis disposeront d'un moyen de défense contre le rayon de M^me^ Atomos. Pouvez-vous me dire où on l'a déposé ?

L'homme avait recouvré tout son sang-froid.

— Écoutez, dit-il, lorsque mon beau-frère a trouvé cette petite fille, il l'a immédiatement prise dans ses bras. Le berceau est resté dans la clairière, et je suppose que la police l'a emporté en fourrière avec les voitures et tout le matériel des Timber et des Turner…

Soblen plissa le front.

— C'est effectivement plausible, admit-il. Où est la fourrière ?

L'homme pointa le doigt en direction de la rue et dit :

— Derrière le poste de police qui…

Soblen le planta là, courut jusqu'au poste, le traversa et fit irruption dans une grande cour close par un mur hérissé de tessons de bouteilles. Un sergent remplissait le réservoir d'une puissante moto. En entendant des pas, il se retourna, dévisagea Soblen sans aménité et lâcha :

— Qu'est-ce que vous voulez ? J'espère que vous ne venez pas récupérer votre bagnole, parce que dans ce cas…

Il s'interrompit en voyant l'insigne du F.B.I., et Soblen dit :

— Je désire juste voir un berceau.

Le sergent hocha la tête.

— Celui de la famille Timber ?

— Exactement, fit Soblen en soupirant de soulagement. Pouvez-vous me le montrer ?

Le sergent essuya ses mains à l'aide d'un chiffon, reboucha soigneusement le réservoir de sa moto et dit :

— Je vous préviens que vous ne pourrez pas l'emporter. Je boucle la boîte dans cinq minutes, et rien ne sortira d'ici tant que l'ordre ne sera pas rétabli.

Soblen dompta son impatience.

— Je veux seulement voir de quelle matière il est fait.

— Bien, fit le sergent. Suivez-moi.

Il conduisit le docteur jusqu'à une remise encombrée d'objets de toutes sortes et garnie d'étagères montant jusqu'au plafond. Là il feuilleta un livre d'entrées et de sorties, posa son index sur un numéro.

— 1345, lut-il. Un berceau en matière plastique… Voilà, c'est celui-ci qui vous intéresse. Il ne reste plus qu'à le retrouver dans tout ce bric-à-brac !

Il le découvrit plus vite qu'il ne l'avait laissé entendre, le posa sur une longue table.

Soblen réclama plus de lumière, vit au premier regard que l'objet était en fibre de verre moulée et en resta pantois.

— Vous êtes certain que c'est bien celui de Shirley Timber ? s'enquit-il avec méfiance.

Le sergent secoua l'étiquette attachée au berceau.

— Vérifiez vous-même ! dit-il Ici ce n'est peut-être pas un musée, mais il y a de l'ordre.

Soblen vérifia. Aucun doute n'était permis…

Il remercia le sergent, se retrouva dans la rue très troublé, mais décidé à pousser l'expérience jusqu'au bout. Si la fibre de verre avait protégé Shirley

Timber des terribles radiations, il n'y avait pas de raison pour que son efficacité soit inopérante en d'autres circonstances…

Lorsque Soblen sortit des limites de San José, il emportait sur son dos quatre plaques de polyester de deux mètres de hauteur sur soixante centimètres de largeur.

Sur sa bicyclette et dans les coups de vent, c'était presque de la haute voltige…

CHAPITRE VIII

Smith Beffort, Akamatsu et Dik Slatt éprouvaient la sensation de rechercher un grain de gros sel dans un sac de sucre en poudre. Ils avaient vainement inspecté la clairière, une partie de la pente comprise entre la source et le sommet, se trouvaient maintenant à un jet de pierre du dernier poste de secours.

Les trois hommes étaient en sueur, et leur lassitude commençait à prendre le pas sur leur obstination, ils évoluaient dans un océan de verdure barré de troncs immenses, de fourrés épais, de masses granitiques infranchissables. Chaque portion du terrain était différente de la précédente, lorsqu'on la traversait, mais se fondait instantanément dans une désolante uniformité.

— Nous tournons en rond, murmura Dik Slatt.

— Non, le rassura Beffort sur le même ton. Regardez, nous apercevons le Lick Observatory.

Akamatsu, qui marchait devant, pénétra dans le poste de secours. C'était celui où Seamus Holley et son collègue Dillon marquaient une pause entre deux rondes. Il était remarquablement situé, et, de ses fenêtres, on découvrait une vaste étendue. Le garde forestier Dillon l'avait équipé d'un lit de camp, d'un réchaud alimenté par une bouteille de gaz comprimé et d'un réservoir d'eau potable. Dans un garde-manger, formé par des rondins et un fin grillage, il y avait une dizaine de boîtes de conserve.

Akamatsu but une large rasade d'eau, décrocha le téléphone qui ne comportait pas de cadran, mais qui était relié directement au commissariat de San José et vérifia la tonalité.

— Il fonctionne ? s'enquit Beffort en s'encadrant dans la porte.

— Hai, fit Akamatsu l'œil rivé à un livre grand ouvert et retrouvant dans l'émotion sa langue maternelle, oh, e dai, Smith(5) !

Beffort se pencha sur la page que lui indiquait le Japonais. Le livre était un gros registre sur lequel la main de Dillon avait, d'une écriture trapue, signalée jour après jour les événements anodins ou importants survenus pendant les heures de service.

La page débutait au dimanche 13 septembre. Journée calme soulignée d'une ligne vierge. Le 14, c'était la découverte de la famille Anton. Le 15, celle des Timber et des Turner…

— Qu'est-ce qui vous excite ? demanda Beffort. Nous savons déjà tout cela.

Akamatsu montra une note, la dernière.

— J'ai failli ne pas la voir, dit-il. Elle n'est précédée d'aucune date, semble être la suite du texte relatant l'accident du mardi 15… Voyez vous-même.

Hier soir, l'équipe assurant le ravitaillement du Lick Observatory n'est pas descendue comme elle le fait chaque semaine. Ce matin, croyant l'avoir manquée, j'ai surveillé la pente. Je n'ai vu personne, c'est bizarre. Seamus, ne m'attends pas. Je rentrerai directement après être passé là-haut.

Beffort plissa le front. La note se terminait trop sèchement à son gré, et rien n'indiquait à quel moment elle avait été écrite.

— Probablement le 16, dit Akamatsu semblant répondre à la question que se posait Beffort. Mais pourquoi ce Seamus n'a-t-il pas signalé son passage ?

Beffort regarda vers l'observatoire. Un nerf sautait sur sa joue, et ses mâchoires étaient crispées.

— L'auteur de ces lignes est sûrement monté voir ce qu'était devenue l'équipe de ravitaillement, reprit Akamatsu. Si j'ai bien compris, les gens de l'observatoire n'ont pas donné signe de vie depuis plus de huit jours ?

À cet instant, Dik Slatt, qui s'était arrêté pour satisfaire à un besoin naturel, entra. Son chapeau était de travers, ses vêtements poussiéreux. Avec sa mitraillette et son fusil, il ressemblait à un guérillero. La première chose qu'il vit fut le réservoir d'eau.

— Bon sang ! s'exclama-t-il, ici c'est organisé !

— Parlez plus bas, Dik, siffla Beffort. Je crois que nous ne sommes plus très éloignés de toucher au but.

Les traits du journaliste se tendirent.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Il se pourrait que M^me^ Atomos ait établi son quartier général dans le Lick Observatory, le renseigna Akamatsu. Environ deux miles nous en séparent… Mais, je vous signale qu'il est dix-sept heures quinze !

Smith Beffort examina la mauvaise route qui menait à l'observatoire. Elle était très sinueuse et couvrait beaucoup de terrain pour conserver une pente raisonnable. D'un poste d'observation situé sur le sommet, un guetteur pouvait de toute évidence surveiller chacun de ses méandres.

— Il nous reste quarante-cinq minutes pour agir, dit le G'man. Nous ne pouvons pas emprunter la route. En passant par les sentiers, nous réduisons la distance, mais augmentons les difficultés. Le tout est de savoir si nous arriverons là-haut avant que M^me^ Atomos ne relance ses émetteurs…

Dik Slatt avala un verre d'eau, regarda le laboratoire d'un œil torve et dit :

— Vos déductions sont parfaites, Smith, mais j'ai l'impression que nous n'avons pas le choix. Nous n'avons plus le temps de sortir de la zone menacée et, si nous restons ici, nous sommes cuits. L'unique solution consiste à grimper au sommet le plus vite possible…

Beffort opina.

— Puisque c'est la seule solution, dit-il, et que nous en sommes tous bien persuadés, allons-y. Plus un mot sans nécessité absolue, et faites tous les deux le maximum pour rester dans mon sillage. Dik, vous marcherez derrière moi. Yosho, vous surveillerez nos arrières. En sortant d'ici, nous plongerons directement dans la forêt. Vous y êtes ?

Akamatsu et le journaliste acquiescèrent, et Beffort franchit le seuil. Suivi de ses amis, il gagna immédiatement l'abri des arbres, progressa vers l'est et obliqua dans le premier sentier qui se présenta. Silencieusement, les trois hommes attaquèrent l'escalade de la pente. Le sol était bon, tassé par les milliers de promeneurs qui fréquentaient habituellement ces lieux, et ils avancèrent avec facilité pendant les quinze premières minutes.

Ensuite, le sentier vira sèchement dans une autre direction, et ils durent l'abandonner. À travers bois, leur marche se ralentit considérablement. Néanmoins, ils atteignirent le sommet au terme d'une nouvelle période de quinze minutes, aperçurent, à travers les branches, la masse ronde et claire de l'observatoire qui se dressait à moins de cent mètres.

Le bâtiment paraissait désert, et le silence qui l'entourait était prodigieux. Sa coupole centrale étincelait sous le soleil, émettait une réverbération qui

blessait les yeux. La route aboutissait là, sur une plate-forme cimentée où stationnaient une camionnette et trois voitures de tourisme.

Une clôture grillagée ceinturait le bâtiment et ses dépendances. La plate-forme était bordée de massifs fleuris, de deux rangées de sapins sous lesquels l'ombre devait être fraîche. Plus loin, il y avait une pelouse, d'autres massifs, un bassin rond dont le jet d'eau ne fonctionnait pas. Enfin, venait la façade percée d'une douzaine de fenêtres hermétiquement closes et de trois portes dont une principale à laquelle on accédait par un escalier à double révolution.

L'ensemble était assez imposant, presque solennel. Le lourd silence qui pesait sur la montagne créait une tension proprement insupportable.

Les trois hommes étaient en sueur, sentaient l'odeur aigre qui montait de leurs corps. Les herbes hautes les piquaient, et l'acier des armes chauffait dans leurs mains moites.

— Il est moins douze, murmura Akamatsu. Beffort baissa la tête, rampa vers lui.

— Nous sommes dans les temps, mais, désormais, il faudra faire très vite… Dik ?

Le journaliste était allongé dans l'herbe, quelques mètres en avant. Seul le sommet de son chapeau était visible. Il ne répondit pas à l'appel de Beffort, demeura complètement inerte.

— Dik ? répéta le G'man un ton plus haut.

— Il n'entend pas, souffla le Japonais. Rapprochons-nous…

Ils commençaient à ramper lorsque quelque chose vibra dans l'air immobile. Cela n'aurait pas attiré l'attention d'une personne non avertie, mais Akamatsu et Beffort qui avaient déjà entendu ce son en furent pétrifiés. Ils parurent s'enfoncer dans le sol tandis que la vibration s'amplifiait, se transformait doucement en bourdonnement. On eût dit qu'une grosse mouche zonzonnait au-dessus des arbres avant de se poser sur une charogne.

Quelques secondes coulèrent, puis le point d'émission du bourdonnement sembla se cristalliser au-dessus de Dik Slatt. Celui-ci s'anima alors. Il se releva en deux temps, avec la mortelle lenteur d'un automate mal réglé, se mit en mouvement tandis que son chapeau glissait de son crâne et tombait telle une feuille arrachée auprès des armes abandonnées.

Horriblement statique, le journaliste s'éloigna de son pas mécanique, et le bourdonnement s'en alla avec lui.

Beffort et Akamatsu échangèrent un regard, se comprirent sans un mot : Slatt venait d'être atomisé après avoir pénétré dans la zone défendue par les atomes domestiqués de M^me^ Atomos. Foudroyé sur place, le journaliste n'était plus qu'un cadavre que le fantastique rayon guidait vers l'observatoire.

Beffort consulta sa montre, vit qu'il était dix-sept heures cinquante !

Lorsqu'il releva les yeux, Slatt prenait pied sur la plate-forme, et la coupole centrale s'ouvrait lentement, à la manière d'une moule qui bâille. Bientôt, un appareil allongé fut pointé à travers l'ouverture, s'abaissa en direction de San Francisco comme un canon que l'on braque sur une lointaine cible.

Beffort comprit que tout était perdu. Devant, c'était l'infranchissable barrage des atomes. Derrière, il y avait la forêt que les ondes paralysantes inonderaient dans une poignée de secondes… Des ondes qui ne s'attaquaient qu'aux hommes de race blanche.

Le G'man pivota sur un coude, rencontra l'œil sombre de son collègue Japonais et dit simplement :

— J'espère que vous parviendrez à vaincre M^me^ Atomos, Yosho ! Je vous dis adieu au cas où je n'en sortirais pas…

— Qu'allez-vous faire, Smith ?

Beffort ne répondit pas. Il glissa des cartouches explosives dans ses poches, arma sa mitraillette, se leva d'un bond.

— Bon Dieu ! dit d'une voix rauque Akamatsu, vous êtes fou !

— Dans dix minutes, répliqua Beffort, je serai endormi, paralysé ou dément, même si je me cache dans un trou de souris ! Il me reste la faculté de choisir ma mort. Adieu, Yosho…

— Smith !

Beffort sourit et se rua en direction de l'observatoire…

---oOo---

La vieille De Soto n'était plus assez rapide pour rejoindre le car rouge et bleu de la compagnie Baxter & Strong aussi vite que May Maxwell le désirait, mais la distance diminuait cependant entre les deux véhicules.

Après le choc que lui avait causé le démarrage du car, Veronica Mac Connell s'était calmée au contact de May qui faisait preuve d'un sang-froid étonnant.

À dix-sept heures l'autocar pénétra dans Pescadero et disparut aux yeux des passagers de la De Soto. May Maxwell doubla une file de voitures lourdement chargées, traversa la petite ville en faisant hurler son avertisseur et retrouva enfin la 1, droite et plate sur plusieurs miles.

Le regard portait loin, mais le toit rouge du car ne se détachait plus sur le flot grisâtre des véhicules fuyant vers les divers points de rassemblements. May glissa aussitôt la De Soto dans une ruelle, et demanda :

— Vous êtes du pays. Dites-moi si ce car a pu obliquer vers l'est ?

La monitrice se mordit les lèvres jusqu'au sang. Maintenant que le car n'était plus en vue, elle devait lutter contre l'affolement. C'était la première fois qu'elle se trouvait dans une telle situation, la première fois qu'elle n'était plus en mesure de veiller sur les enfants dont elle avait la garde.

— Répondez-moi, dit May. Je comprends ce que vous ressentez, mais nous perdons un temps précieux.

Veronica secoua ses mèches brunes.

— Je ne sais pas, dit-elle d'une voix sans timbre. Je n'en sais pas plus que vous…

May lui saisit durement le bras.

— Vous devez en savoir plus que moi ! dit-elle cinglante. Puisque l'autocar n'a pas continué tout droit, il n'a pu virer que vers l'est ou l'ouest. Connaissez-vous une route partant de cette ville et conduisant au mont Hamilton ?

— Non. Enfin, pas directement.

— Est-ce possible ?

— Évidemment ! Mais il faut effectuer de nombreux détours et, aujourd'hui, je crois que cela serait difficile. Toutes les voies de communications sont encombrées. Pour arriver au mont Hamilton, il faudrait des heures !

May comprit qu'elle ne pourrait pas rejoindre Akamatsu avant dix-huit heures, que sa mission, telle qu'elle l'avait prévue, était fortement compromise. En outre, à aucun moment elle n'avait été en mesure de téléphoner à New York, ainsi qu'Akamatsu le désirait, et son action était jusqu'alors absolument négative.

Restait le conducteur asiatique de l'autocar.

May était intimement persuadée que l'homme travaillait pour M^me^ Atomos, qu'elle tenait en lui un maillon de la chaîne terroriste tendue par la démoniaque Japonaise autour des États-Unis.

Bien entendu, pas une seule preuve ne venait étayer cette quasi-certitude, hormis l'enlèvement des enfants, mais May Maxwell savait que son intuition la trompait rarement. Cette espèce de sixième sens lui était venu après la mort dramatique des siens. C'était comme une voix intérieure qui lui dictait sa conduite avant que son cerveau n'ait le loisir d'analyser la situation. May éprouvait ainsi la sensation étrange d'être télécommandée par une puissance inconnue à laquelle elle devait se fier aveuglément.

En ce cas précis, elle sentit que l'autocar n'avait pas pris la direction du mont Hamilton.

— Guidez-moi jusqu'à la plage, dit-elle avant d'y avoir pensé.

Veronica écarquilla les yeux et dit :

— Vous croyez réellement que le car s'y trouve ?

— Il ne peut être que là, répondit May.

— Comment pouvez-vous en être sûre ! protesta la jeune monitrice qui essayait de rester dans une pure logique. Après la plage, il y a la mer ! Par ailleurs, le car est trop lourd pour poursuivre sa route sur le sable ! Pourquoi aurait-il choisi cette direction plutôt qu'une autre ?

May la dévisagea froidement.

— À votre avis, demanda-t-elle, pourquoi ce petit homme jaune que vous n'avez jamais vu a-t-il enlevé les enfants ?

Veronica cacha son visage dans ses mains.

— Je l'ignore, dit-elle avec émotion. Il a peut-être voulu se débarrasser de moi parce que je l'agaçais ?

— Non ! lâcha May sans douceur. Tout était combiné à l'avance. Le car est arrivé à l'heure convenue devant l'école. Puis, le chauffeur a trouvé un prétexte pour vous faire descendre et vous a laissée au bord de la route. Seulement, ce n'était pas parce que vous l'agaciez, mais bien pour que vous ne puissiez plus tard révéler en quel lieu étaient cachés les enfants !

Tandis que la monitrice restait muette de surprise, elle relança son moteur et dit :

— Montrez-moi le chemin de la plage…

Veronica la guida machinalement à travers la ville. Elle ne comprenait pas ce qui se passait, pensait que le petit chauffeur jaune était devenu subitement fou, que May Maxwell avait trop d'imagination…

La De Soto déboucha brusquement sur un terre-plein dominant la mer. La plage déserte s'étendait à perte de vue. Quelques bateaux se balançaient

mollement dans un petit port de plaisance. Un yacht blanc était ancré à un quart de mille, et deux navires de guerre croisaient au large.

L'endroit avait été abandonné par les habitants, et l'autocar transportant les enfants était invisible.

— Vous voyez ! triompha Veronica Mac Connell.

May descendit, montra une double trace qui longeait le terre-plein et disparaissait vers la plage.

— Ceci, dit-elle, indique le passage d'un poids lourd. Suivons-les…

Les deux femmes marchèrent sur le terre-plein, sur le sable et s'immobilisèrent lorsque l'eau toucha leurs pieds. Les traces s'arrêtaient là. Apparemment, le car avait continué tout droit en direction du large…

CHAPITRE IX

Le docteur Soblen ne mit pas longtemps pour comprendre qu'il ne parviendrait pas à rejoindre le groupe de Smith Beffort avant dix-huit heures.

Les plaques de polyester offraient une grande résistance au vent, la route montait, la bicyclette craquait dans les chaos, et les verres des lunettes s'embuaient au point de devenir opaques.

Suant et soufflant, Soblen mit pied à terre. Il n'était pas encore à la clairière, mais ses forces avaient fondu comme un sucre dans un verre d'eau. Ses mollets maigres étaient durs comme des bielles de locomotive, tremblants comme des épis agités par la brise.

Soblen utilisait plus souvent son cerveau que ses muscles. Pour la première fois, il le regretta.

Assis sur le talus, il essaya de trouver un moyen rapide pour prévenir ses compagnons. Il cogita un instant avec désespoir, se reprochant d'avoir négligé de téléphoner au Singe. Même de New York, ce dernier aurait pu influer sur le cours des événements. Au lieu de ça, Soblen détenait seul le secret de la matière qui protégeait des radiations de M^{me} Atomos et ne savait comment sauver Smith Beffort, Akamatsu et Dik Slatt !

D'ailleurs, en admettant même qu'il eût à la minute découvert une façon magique de se transporter en n'importe quel point de la montagne, Soblen n'était pas assuré de rencontrer ses amis.

C'était un problème insoluble, mais le docteur était un chercheur qui ne s'avouait pas facilement vaincu. Il oublia où il se trouvait, se concentra sur cette énigme avec autant de détachement que s'il se fût penché sur un microscope installé dans son laboratoire de New York.

Les penseurs commettent souvent ce genre de bévues, à savoir qu'ils oublient volontiers le concret et se noient dans l'abstrait avec une espèce de frénésie morbide. Ainsi, Alan Soblen oublia complètement qu'il était assis au bord d'une route de montagne et laissa si bien couler le temps que, lorsqu'il émergea de ses pensées, il était trop tard pour sortir de la zone dangereuse.

Un autre se serait enfui à toute allure, aurait tenté de s'emparer d'une voiture, quitte à user de la violence pour parvenir à ses fins. Soblen, lui, réalisa qu'il allait avoir l'occasion de vérifier l'efficacité des plaques de polyester. Il déplaça de grosses pierres, installa un abri antiradiation au beau milieu de la route étroite et le consolida si parfaitement que l'ensemble eut finalement l'allure d'une barricade.

Ceci fait, Soblen s'installa et attendit.

Sans le savoir, il venait de condamner M^me^ Atomos !

Quinze minutes avant l'heure fatale, les neuf dixièmes de la population du secteur interdit aux Blancs se trouvaient hors de danger. L'évacuation ne s'était pas déroulée suivant les plans établis, on déplorait quelques centaines de morts, des viols, des vols et des meurtres, mais les autorités considéraient que le bilan des opérations était satisfaisant…

À San Francisco, à Richmond, à Berkeley, et dans toutes les localités abandonnées par les Blancs, les gens de couleur redevinrent maîtres du terrain. Il s'agissait d'hommes sans foi ni loi, qui se groupèrent en bandes armées et pillèrent systématiquement les magasins et les habitations désertes, même lorsqu'il s'avérait que leurs semblables en étaient propriétaires.

Ceux-ci, honnêtes commerçants ou ouvriers laborieux, avaient fui avec les Blancs, comptant plus sur le progrès social que sur M^me^ Atomos pour réaliser l'égalité entre les races. Furieux de cette trahison, les pillards saccagèrent et brûlèrent leurs biens. Un incendie monstre se déclara ensuite, gomma un quartier, s'attaqua à un autre… Alors, les révoltés furent obligés de se transformer en pompiers sous peine de ne plus être les maîtres que d'un tas de décombres et de cendres. C'était lamentable.

Plus au sud, terriblement isolées dans une région vidée de tout être humain, May Maxwell et Veronica Mac Connell étaient plantées sur la plage où finissaient les traces du car piloté par un séide de M^me^ Atomos.

— Cette disparition fulgurante est invraisemblable ! fit la monitrice d'une voix éteinte.

— Invraisemblable peut-être, rectifia May Maxwell, mais sûrement pas fulgurante ! Il s'est écoulé près de vingt minutes entre le moment où nous avons perdu l'autocar et celui où nous avons repéré ses traces. Ce laps de temps est largement suffisant pour que les enfants aient été transportés ailleurs.

— Et cette double empreinte de pneus ?

— Un indice que le petit homme jaune n'a pas eu le loisir d'effacer ! Sans quoi nous chercherions encore l'autocar sur d'autres routes. Désormais, nous savons qu'il est immergé sous quelques mètres d'eau…

— Si les enfants étaient dedans ! interrompit Veronica avec épouvante.

May plissa les lèvres.

— Ils n'y sont pas, dit-elle fermement.

— Vous parlez comme si vous étiez toujours certaine ! s'emporta la jeune fille. Je ne serai pas en paix tant que je n'aurai pas une confirmation !

— Vous êtes monitrice d'éducation physique, dit May. Déshabillez-vous et plongez ! Pour vous, c'est un exercice très facile, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, admit Veronica sur un ton de défi.

May détourna les yeux. Elle se servait de la jeune fille comme d'une chèvre attachée à son piquet, mais c'était indispensable.

— Eh bien ! Allez-y, dit-elle. Pendant ce temps je vais essayer de me procurer une paire de jumelles.

Cette déclaration était si inattendue que la monitrice en fut une nouvelle fois déconcertée.

— Que voulez-vous en faire et où allez-vous les prendre ?

May eut un geste désinvolte.

— Je briserai une vitrine. Je n'en suis plus à compter mes larcins ! Quant à l'utilisation de cet objet, permettez-moi de vous en réserver la surprise. Je prends la voiture…

Veronica observa les alentours avec appréhension.

— Serez-vous absente longtemps ?

— Non, assura May. Auriez-vous peur de rester seule ?

La jeune fille se redressa, fit sauter ses souliers, dégrafa sa jupe.

— Le sort des enfants me préoccupe trop pour que j'aie le loisir de songer à moi-même, dit-elle.

May l'admira en son for intérieur. Elle devinait qu'elle n'était pas rassurée, mais lui était reconnaissante de ne pas faire allusion à l'heure qui passait. Dans un quart d'heure, le délai accordé pour l'évacuation prendrait

fin, et M^me^ Atomos remettrait en marche ses émetteurs. C'était une chose à laquelle Veronica ne pouvait pas ne pas penser !

May tourna les talons et dit sans se retourner :

— Soyez prudente…

— Je le serai.

May regagna le terre-plein, en s'efforçant de ne pas céder à l'envie qu'elle avait de ne pas perdre le yacht blanc de vue, et s'installa au volant de la De Soto. Elle lança le moteur et, quand elle démarra, Veronica était déjà en culotte et soutien-gorge. May vit qu'elle était admirablement proportionnée, jugea qu'elle serait apte à se tirer du mauvais coup qui ne pouvait manquer de se produire.

En passant en seconde, May manœuvra son rétroviseur. Dans l'étroit miroir, le yacht blanc se découpait nettement. Il était rigoureusement immobile, car deux ancres l'empêchaient de dériver, et ceci rendait encore plus inexplicable l'origine des mouvements d'écume qui troublaient l'eau calme devant sa proue.

May serra les mâchoires, accéléra, vira dans la rue conduisant au centre de la ville et stoppa sur le trottoir, après s'être assuré que la voiture n'était plus visible du yacht.

Là, elle laissa s'écouler trente secondes, coupa le contact, s'empara du pistolet mitrailleur et mit pied à terre.

Aussitôt, un lointain grondement de moteur frappa ses oreilles et elle se demanda si elle n'arriverait pas trop tard. Elle parcourut la rue au pas de course, déboucha sur le terre-plein et se dissimula derrière le muret qui le bordait. Tout en progressant avec rapidité, elle ne cessait de surveiller le canot rouge qui arrivait à une allure foudroyante.

Il s'était évidemment tenu à l'abri du yacht, où les enfants avaient probablement été transportés après l'immersion de l'autocar, et c'était les remous soulevés par son hélice que May avait aperçus. Intriguée, elle s'était décidée à provoquer un incident à l'insu de Veronica. Tablant sur le fait que les kidnappeurs devaient redouter la découverte du car, May avait poussé la monitrice à se mettre à l'eau. Ou le yacht était abandonné, et il ne se passerait rien, ou il était bien la propriété de M^me^ Atomos, et son capitaine allait intervenir durement afin d'interdire toute ingérence dans ses affaires.

Le départ de May, susceptible d'aller quérir un quelconque secours, avait précipité les choses. Le canot était occupé par deux hommes et fonçait tout

droit sur le point où Veronica venait de plonger. Apparemment, les hommes du canot étaient là pour tuer.

May fila sur la rampe descendant à la plage en demeurant derrière le muret, s'allongea dans le sable à l'endroit où l'ombre du terre-plein s'étendait et plaça le canon de son arme sur son avant-bras gauche.

Veronica trouva le car dès sa première plongée. Il était sous trois mètres d'eau, à vingt brasses du rivage, avait pu parvenir là grâce à un lit de galets sur lequel ses roues avaient continué de tourner. Le lourd véhicule aurait pu aller beaucoup plus loin si une barrière rocheuse ne l'avait stoppé.

Veronica vit au premier examen qu'il était complètement vide. Soulagée, elle donna un coup de pied, remonta d'un jet à la surface. Elle aspira l'air avec avidité, entendit un formidable grondement de moteur, vit une étrave tranchante qui fondait sur elle dans un gigantesque jaillissement d'écume scintillant dans le soleil.

Elle fut terrorisée, et ses réflexes jouèrent avec une promptitude stupéfiante. Elle culbuta, battit bras et jambes et disparut sous les flots.

May entendit le juron que poussa l'un des hommes, comprit que Veronica n'avait pas été touchée. Elle ajusta le pilote, ouvrit le feu avant que le canot amorce le virage destiné à le dévier de l'axe du rivage. Les détonations éclatèrent à l'instant où le corps du pilote tressautait sous l'impact des courtes rafales, et son compagnon poussa un hurlement. May tira de nouveau. L'homme cessa de hurler, bascula par-dessus bord tandis que le canot s'échouait sur la plage, moteur calé. Veronica émergea. Elle était à bout de souffle, s'attendait à recevoir des excuses de la part des propriétaires du bateau. En fait, elle n'avait rien compris, parce que non habituée à évoluer dans un monde où le meurtre était monnaie courante. À peine à la surface, elle aperçut deux cadavres flottant sur l'eau teintée de sang et faillit s'évanouir.

— Veronica ! cria May Maxwell, revenez vite !

La jeune fille lutta contre le malaise qui la paralysait, libéra sa panique en un crawl puissant qui l'amena sur la grève en un temps record.

— Par ici ! ordonna May qui s'était cachée derrière le canot. Dépêchez-vous !

Dégoulinante, Veronica hésita.

— Mes vêtements ?

— Je les ai ramassés. Mais, venez vous abriter ! Vous faites une cible !

Une détonation lui coupa la parole, et le projectile passa en stridulant. Le coup avait été tiré du yacht heureusement trop éloigné pour toucher avec précision dès la première balle, mais il était évident que ce n'était qu'un prélude.

Veronica se jeta aux côtés de May, les yeux ronds de frayeur.

Un autre coup de feu claqua. Cette fois, le tir mieux ajusté sonna sur la coque du bateau. Veronica rentra la tête dans les épaules…

— Ne craignez rien, dit May. Le bloc du moteur nous protège. Tâchez de vous habiller sans vous montrer. Il faut que nous quittions cet endroit.

Elle parlait brièvement, gardait un œil sur les bâtiments de guerre qui paraissaient se rapprocher, espérait vaguement qu'ils entendraient ou verraient qu'un drame se jouait sur la plage de Pescadero Point. À première vue, c'était un espoir insensé en raison de la distance, mais il se pouvait que la vigie ait justement les yeux braqués dans cette direction…

May se mordit les lèvres. Son idée était délirante. Du large, le yacht devait avoir les dimensions d'une tête d'épingle !

— C'est vous qui avez tué ces deux hommes ? s'enquit la monitrice en boutonnant son corsage d'une main tremblante.

— C'est moi. J'espère que vous avez saisi qu'ils se préparaient à vous tuer ?

— Je viens seulement de le comprendre. Les enfants sont à bord de ce yacht, n'est-il pas vrai ?

— C'est à peu près certain, répondit May d'une voix absente.

Elle venait brusquement de se souvenir que tous les enfants kidnappés étaient de race blanche ! Donc, à dix-huit heures, ils seraient soumis aux ondes de M^me^ Atomos et succomberaient…

À quoi bon garder cinquante otages auxquels la mort enlèverait toute valeur d'échange ?

— Il est dix-sept heures cinquante-six ! fit Veronica avec angoisse. Qu'allons-nous faire ? Plus que quatre minutes !

— Croyez-vous qu'en unissant nos forces nous parviendrons à remettre ce canot à flot ? demanda May.

La légère embarcation avait creusé dans le sable un profond sillon. Le poids de son moteur se trouvait précisément à l'avant et la tâche représentait une énorme difficulté. Veronica secoua la tête.

— En quatre minutes, dit-elle avec découragement, c'est impossible ! Puis, à quoi bon ?

— Écoutez, Veronica. Je crois que le yacht est amarré dans une zone située hors des limites d'influence du rayon de M^me^ Atomos, sinon le petit chauffeur jaune ne se serait pas donné tout ce mal pour conduire les enfants jusqu'ici ! Il faut donc que nous trouvions un moyen pour gagner le large. Regardez. Il s'agit à peine d'un quart de mille…

La monitrice pointa l'index sur le port.

— Là-bas, les bateaux ne manquent pas. Seulement, en quittant notre abri, nous nous exposerons au tir des gens du yacht !

— Il faut choisir, fit durement May. Personnellement j'aime mieux mourir d'une balle que d'agoniser lentement, rongée par des ondes inconnues, ou de finir mes jours dans une clinique psychiatrique ! Décidez-vous, Veronica. Il ne reste plus que trois minutes trente !

La monitrice déglutit péniblement. Peu de temps auparavant, elle était jeune et ne pensait nullement qu'elle devrait mourir un jour. Maintenant, et presque sans transition, elle se trouvait très vieille et avait juste le droit de choisir sa mort.

— Alors ? insista May.

Veronica planta ses yeux dans ceux de May et dit :

— Vous avez raison, il vaut mieux être tuée sur le coup. Je vous suis…

— Non, ne me suivez pas. Vous courez certainement plus vite que moi. Foncez droit devant vous sans vous retourner. Vous êtes prête ?

— Je le crois…

— En avant ! cria May.

Veronica jaillit littéralement de derrière le canot, gagna aussitôt le bord de mer où le sable humide et plus consistant facilitait la course et fila vers le port sans se retourner.

Soudain, le yacht ouvrit le feu, et May reconnut le staccato rauque d'une mitrailleuse. Elle s'efforçait de courir aussi vite que Veronica, mais celle-ci était plus jeune, plus entraînée, et la peur lui donnait des ailes.

May entendit le sifflement des balles, vit le sable se soulever autour d'elle. Elle sut instantanément qu'on l'avait choisie pour cible et qu'elle n'avait que très peu de chances d'en réchapper. Elle continua néanmoins, pensa à son mari et à ses deux fils tués par M^me^ Atomos, ressentit une joie étrange à l'idée qu'elle irait bientôt les rejoindre…

Ce fut peut-être pour cela que la mort la frôla cent fois sans la toucher et qu'elle se retrouva en vie à l'abri de la digue du petit port où l'attendait Veronica.

CHAPITRE X

Smith Beffort s'était rué vers l'observatoire avec la détermination brutale et désespérée d'un homme qui se jette dans le vide.

Il ne pouvait savoir que les atomes domestiqués de M^me^ Atomos étaient concentrés sur le cadavre de Dik Slatt, occupant chaque cellule de ce corps inerte afin de le faire se mouvoir. Il ne savait pas non plus que la sinistre Japonaise n'avait pu, en une semaine, réaliser une installation aussi parfaite que les précédentes. M^me^ Atomos était trop sûre de sa puissance, de son intelligence, de la supériorité des moyens techniques mis en œuvre. Pour une fois, les alentours immédiats de son repaire n'étaient pas truffés de caméras, de micros, de guetteurs armés de l'épouvantable fusil désintégrateur.

Un cerveau électronique dirigeait seul les atomes devant assurer la défense de M^me^ Atomos et de ses deux acolytes. Cet appareil enregistra donc l'apparition d'un corps étranger dans sa ligne de forces, mobilisa automatiquement ses invisibles soldats, vainquit sans peine et groupa toutes ses énergies pour ramener le prisonnier.

Dans le bureau du directeur de l'observatoire, M^me^ Atomos suivait par radio les différentes phases de l'évacuation. Son poste émetteur-récepteur captait les derniers bulletins d'informations et lui avait permis de poser ses conditions aux États-Unis. Six minutes avant l'heure fixée, M^me^ Atomos savait qu'elle venait de remporter l'une de ses plus brillantes victoires et qu'elle régnerait bientôt sur la Californie.

Les Américains de couleur se rangeraient sous sa bannière, et les tueurs blancs, responsables des massacres d'Hiroshima et de Nagasaki, seraient exterminés jusqu'au dernier !

Une joie sauvage gonfla le cœur de Kanoto Yoshimuta. Il lui avait fallu patienter pendant vingt ans, mais, maintenant, elle était M^me^ Atomos, et les U.S.A. se traînaient à ses pieds.

Plus tard, elle s'attaquerait aux nations possédant la bombe atomique, et cette arme inhumaine disparaîtrait de la surface du globe.

L'interphone posé sur le bureau ronronna. M^me^ Atomos bascula la manette, et la voix de Fujimoto nasilla dans le haut-parleur :

— Madame, Okabe vient d'ouvrir la coupole.

— C'est bien, fit la Japonaise. Vous brancherez l'émetteur à dix-huit heures précises. Le capitaine Osuma a-t-il donné le résultat de son opération ?

— Pas encore, madame, répondit respectueusement Fujimoto, mais son message doit nous être adressé après dix-huit heures…

— Vous m'avertirez immédiatement. Où vous trouvez-vous en ce moment ?

— Dans la coupole centrale, madame.

M^me^ Atomos claqua la langue avec mécontentement.

— Redescendez au poste de surveillance, Fujimoto ! Je n'aime pas être protégée uniquement par des machines !

— Veuillez me pardonner, madame. Il fallait être deux pour ouvrir la coupole. Je descends tout de suite…

Ce fut à cause de ce concours de circonstances que Smith Beffort parvint à pénétrer dans l'enceinte de l'observatoire.

Akamatsu qui s'attendait à le voir tomber foudroyé, fut interloqué quand le G'man se glissa entre les arbres bordant la plate-forme. Plus loin, Dik Slatt progressait toujours de son terrible pas d'automate. Sous peu, il arriverait au bâtiment, pousserait la porte et, parce que mort, pénétrerait dans l'inviolable refuge.

Akamatsu bondit à son tour. Au passage il ramassa la mitraillette du journaliste, fila comme un trait sur les traces de Beffort. Ce dernier avait beaucoup d'avance, mais l'homme de la Tokkoka était rapide comme un guépard et regagnait du terrain à chaque foulée. Cependant Beffort, après un instant de flottement, se reprenait. Son élan initial, qui n'avait somme toute été qu'une espèce de fuite en avant, se transforma en progression de commando.

Sans chercher à découvrir pourquoi les atomes ne le stoppaient pas, il s'efforça de rester le plus longtemps possible sous le couvert des arbres et

parvint sans encombre à la pelouse. Là, il marqua un arrêt. À vingt mètres, le corps sans vie de Slatt montait doucement les marches menant à la porte principale. Le silence était toujours aussi profond, le ciel bleu, et la brise sentait la résine. Beffort pensa que la nature reste indifférente aux drames humains et se demanda immédiatement comment il allait pouvoir traverser la pelouse sans se faire repérer par un éventuel guetteur ?

Sans Akamatsu, cette hésitation aurait pu être fatale. Le Japonais, qui avait mieux su analyser la situation pendant le court laps de temps où il avait joué le rôle du spectateur, arrivait en scène avec un plan tout tracé.

En entendant ses pas, Beffort pivota avec une vivacité qui dénotait une grande tension nerveuse, se relâcha instantanément en apercevant son collègue. Akamatsu eut l'impression que le G'man sortait d'un cauchemar épuisant, se rapprocha et dit :

— Continuons, Smith ! Nous passerons maintenant ou jamais.

— La pelouse est dangereuse, Yosho.

— Toute la région l'est et le sera encore plus dans…

Il consulta sa montre et reprit :

— Moins de quatre minutes ! Il faut frapper maintenant, Smith ! Attaquons aux explosifs. Passez-moi deux cartouches de dynamite. Je vais entrer derrière Dik Slatt. Occupez-vous de la coupole… Bon Dieu ! Secouez-vous Beffort ! Nous jouons notre dernière carte !

Il rafla la dynamite, poussa Beffort en direction de la coupole et fonça vers l'escalier. Son mordant galvanisa littéralement le G'man qui traversa la pelouse, longea la façade et se précipita sur le côté du bâtiment. Il savait qu'il n'avait que peu de chances de faire mouche en lançant ses explosifs du sol. Obligation lui était donc faite de grimper sur la terrasse.

Il trouva ce qu'il cherchait derrière le bloc principal de l'observatoire. C'était une échelle métallique scellée au mur en prévision de réparations extérieures.

Beffort plaça sa mitraillette en bandoulière, escalada souplement les échelons et prit pied sur l'étroite corniche qui cernait la coupole. Il perçut un murmure de conversation, se baissa afin d'éviter d'être vu et saisit les deux cartouches. Chacune possédait assez de puissance pour pulvériser hommes et matériels dans un rayon de cinq mètres, mais il fallait en allumer la mèche courte, viser juste et se replier rapidement.

C'était grotesque de s'attaquer à M^me^ Atomos avec des armes aussi démodées, mais Beffort n'avait pas le choix. Il lança son briquet, enflamma

les mèches, jeta la dynamite dans l'ouverture béante et sauta du premier étage…

À la même seconde, Fujimoto terminait sa brève conversation avec M^me^ Atomos, et Akamatsu découvrait le cerveau électronique émetteur d'atomes vers lequel Dik Slatt se dirigeait.

Le Japonais réalisa alors qu'il était à deux doigts de la mort. Quand Slatt aurait atteint l'émetteur, les atomes le quitteraient et retourneraient frapper tous les corps étrangers se trouvant en zone interdite. Akamatsu exécuta les gestes accomplis par Beffort une seconde auparavant. Il mit le feu aux mèches, jeta les cartouches et plongea à travers une fenêtre située sur le côté opposé à celui où Beffort opérait…

Les quatre explosions se produisirent presque simultanément.

Le cerveau électronique éclata et les atomes libérés se désintégrèrent. Une explosion atomique miniature détruisit l'aile sud de l'observatoire, qui s'écroula avec fracas.

Côté nord, la dynamite projetée par Beffort tua Okabe et Fujimoto et démantela l'émetteur d'ondes paralysantes.

Dans son bureau, M^me^ Atomos fut durement secouée par les déflagrations. Elle vit avec terreur que le plafond se fendillait, bondit dans un couloir et ouvrit l'une des fenêtres donnant sur la plate-forme où stationnaient les véhicules. La terrible femme recouvra instantanément son sang-froid. Elle regarda le champignon atomique qui noircissait le ciel, les débris qui volaient dans les airs, comprit qu'un incident imprévisible venait de la priver de ses armes favorites et que le danger radioactif la menaçait.

Elle sauta à terre, courut, jusqu'à la voiture du directeur, mit le contact et démarra sauvagement. Dans le rétroviseur, elle eut le temps de voir que la coupole était effondrée, que deux hommes qui n'étaient ni Okabe ni Fujimoto se rejoignaient et embarquaient à bord d'un des véhicules, puis, elle négocia le premier virage et se concentra sur la conduite de sa voiture.

Pour la première fois, M^me^ Atomos se trouvait débusquée et traquée par ses adversaires !

Pour la première fois, elle sentait la peur l'envahir, et c'était une sensation qui la bouleversait.

Son cerveau fonctionnait au ralenti, et elle n'avait plus qu'une idée : rejoindre au plus vite le yacht du capitaine Osuma ancré devant Pescadero Point… Elle était seule, sans défense.

Sans défense ?

Les États-Unis sacrifieraient-ils cinquante enfants pour avoir la peau de M^me^ Atomos ? D'ailleurs, cette peau, personne ne la tenait encore ! La route filait sous les roues de la Chevrolet et la voiture des poursuivants ne se reflétait pas dans le miroir mat du rétroviseur !

M^me^ Atomos augmenta son allure, passa devant la clairière où trois familles avaient perdu la raison, prit les tournants à une vitesse folle et se trouva soudain dans une courte ligne droite barrée par un amas de rocs hérissés de plaques étranges qui brillaient sous le soleil !

La chose était si inattendue que M^me^ Atomos n'eut point le réflexe de freiner en temps utile. Son pied droit écrasa la pédale trop tard, mais avec une violence extrême. La Chevrolet fut déséquilibrée, ses pneus hurlèrent, et la voiture partit en dérapage, heurta un arbre qui la remit en ligne et enfonça la barricade dans un épouvantable fracas de tôles déchiquetées.

Le petit docteur Soblen, l'œil rivé à la grande aiguille de sa montre, entendit tout cela, et ce n'était pas du tout ce à quoi il s'était préparé. Il sauta comme un ressort sur le talus, vit la voiture écrasée contre les rocs et une femme jaune assommée derrière le volant.

Puis, avant qu'il n'ait pu bouger, une autre voiture déboucha du tournant, stoppa sèchement, et Akamatsu ainsi que Beffort en descendirent. Les deux spéciaux se ruèrent sur la Chevrolet, se penchèrent sur la femme évanouie, se redressèrent et regardèrent le docteur.

Un silence passa, et Beffort dit avec respect :

— Bravo, doc ! J'ignore comment vous avez fait, mais grâce à vous nous venons enfin de capturer M^me^ Atomos !

Jambes fauchées, Soblen s'assit sur le talus.

Un correspondant noir du Texas Chronicle téléphona à son journal à dix-huit heures dix. Cela n'était pas une action d'éclat, mais eut cependant un retentissement énorme sur toute l'étendue des U.S.A., car Tom Keston – c'était le nom du correspondant – parlait de San Francisco !

Flegmatiquement, Tom annonça que tout ce qui fonctionnait à l'électricité était en parfait état de marche – la preuve puisqu'il téléphonait – et que les quelques malades blancs intransportables, soignés par des médecins noirs, n'avaient pas perdu connaissance !

Ceci démontrait que M^me^ Atomos avait été incapable de mettre ses menaces à exécution. Tom le dit et ajouta que, selon lui, la diabolique Japonaise avait dû s'asseoir à côté de sa chaise au moment de brancher ses

émetteurs. Il souhaitait qu'elle se fût fracturé la colonne vertébrale, hi ! hi ! hi !

C'était une déclaration inutile, naïve et imbécile, mais Tom savait que certains Américains blancs n'aiment pas les Noirs trop intelligents et il obtint un succès considérable.

Des Blancs héroïques franchirent les premiers la frontière dangereuse, tandis que des dizaines de caméras les cadraient et que les commentateurs, à court de superlatifs, les comparaient aux fameux « Pionniers de la conquête de l'Ouest »…

Les hommes firent trente pas en secteur ennemi, survécurent, se retournèrent et agitèrent leurs chapeaux. La foule poussa un formidable cri de victoire et investit derechef le territoire libéré.

L'enthousiasme était indescriptible, et les évacués se préparèrent à regagner leur maison. Les encombrements recommencèrent, mais, cette fois, il n'y eut pas de bagarres sauf entre la police et les rebelles noirs. Ceux ci n'admettant pas que tout fût terminé étaient encore persuadés que M^me^ Atomos tiendrait ses promesses. Contre toute logique ils firent front à la police et à l'armée et furent exterminés sur Bakers Beach.

Les autorités compétentes reprirent les rênes et, très vite, tout rentra dans l'ordre. Max Ritter regagna le siège du F.B.I. de San Francisco, pénétra dans son bureau et faillit périr d'une crise cardiaque. Tranquillement installée dans son fauteuil, M^me^ Atomos le dévisageait froidement !

Ritter n'avait jamais vu la Japonaise, sauf en photographie, mais fut immédiatement certain que c'était elle. La présence attentive de Smith Beffort, du docteur Alan Soblen et de Yosho Akamatsu confirmait cette opinion.

— Entrez, Ritter, fit sombrement Beffort, et fermez cette porte. Nul ne doit savoir qu'elle est ici !

Ritter sentit confusément que quelque chose n'allait pas. Il repoussa la porte, donna un tour de clef et regarda M^me^ Atomos.

Elle avait l'apparence d'une femme tranquille, douce, en qui l'on pouvait avoir entièrement confiance. On l'imaginait facilement tricotant paisiblement au coin du feu ou surveillant la cuisson d'une tarte préparée amoureusement pour des petits-enfants.

— Regardez-la bien, fit Beffort, car, si ce qu'elle dit est vrai, nous devrons la relâcher !

Ritter sursauta.

— Vous plaisantez !

— Non. Elle prétend que cinquante enfants seront égorgés, si elle n'a pas regagné un certain endroit avant minuit !

— N'importe qui peut dire cela ! s'emporta Ritter. Comment pouvez-vous la croire ?

Beffort alluma une cigarette, se leva et dit :

— Nous vous attendions justement pour que vous fassiez effectuer des recherches. Les enfants sont les élèves d'une école de la ville. Ils étaient conduits par une monitrice nommée Veronica Mac Connell. Un autocar de la compagnie Baxter & Strong devait les évacuer. M^me^ Atomos affirme qu'un de ses hommes pilotait l'autocar et que les gosses sont aux mains de ses complices.

Ritter était pourpre de rage. Il s'avança vers la Japonaise et cracha :

— Vous connaissez le nom de la monitrice, celui de la compagnie propriétaire de l'autocar. Vous allez sûrement pouvoir nous indiquer le nom de l'école, n'est-ce pas ?

M^me^ Atomos demeura impassible. Ce fut le docteur Soblen qui répondit à sa place après avoir consulté un carnet de notes posé sur le bureau de Max Ritter :

— Il s'agirait de l'école mixte située dans Monterey Boulevard. Vous connaissez ?

Max Ritter serra les dents. C'était dans cette école qu'il avait usé ses premiers fonds de culottes. Il souffla fortement et dit :

— Je vais lancer mes gars sur la piste des gosses ! Cette criminelle ne sortira pas d'ici tant que je serai vivant !

Smith Beffort lui agrippa l'épaule.

— Pas d'imprudences, Ritter ! Personne ne doit savoir que nous détenons M^me^ Atomos. Si la population l'apprenait, ce bureau serait pris d'assaut. Pensez aux enfants ! Je sais que la pilule est amère, mais, si cela doit se produire, il vaut mieux que nous soyons seuls à l'avaler… Pour l'heure, il faut avant tout savoir si ces enfants ont réellement disparu. Ensuite, nous avertirons le Singe. C'est lui qui décidera.

Ritter était père de famille. Il courba les épaules, comme écrasé par un trop lourd fardeau, et dit d'une voix détimbrée :

— C'est bon, Beffort, c'est bon. J'espère obtenir ces renseignements avant que la nuit tombe, mais je n'en jurerais pas. La ville est en plein chaos. Je vais avoir du mal pour trouver le directeur de l'école. Il me faut la

liste des élèves, les noms de ceux qui ont pris ce car et connaître sa destination. Je devrais interroger les parents, d'éventuels témoins… Bon sang ! C'est une tâche énorme !

— Vous avez suffisamment d'hommes pour mener cette enquête à bien, dit sèchement Beffort. N'oubliez pas que nous devons être fixés avant minuit !

M^me^ Atomos leva les yeux.

— Avant vingt-deux heures, rectifia-t-elle doucement. À minuit, je devrais être arrivée à bon port, monsieur Beffort…

Elle changea un peu de position et reprit :

— Il me faudra une voiture. J'espère que vous aurez l'amabilité de m'en prêter une ?

Beffort s'assit lourdement, écrasa sa cigarette d'un coup de talon.

— Quand libérerez-vous les enfants ? demanda-t-il.

— Demain matin à l'aube naissante. À condition que rien ne soit tenté contre moi entre-temps…

Le ton était ironique. Beffort savait que la Japonaise détenait tous les atouts, qu'aucune action ne pourrait être entreprise contre elle tant que les otages n'auraient pas été récupérés.

— Il y a de cela six mois, dit-il en s'efforçant au calme, vous aviez promis à mon ami Sam Forbes de lui rendre sa fiancée. Or Maguy Fairbank était déjà morte à l'instant où vous promettiez de la libérer ! Quelle confiance pouvons-nous avoir en votre parole ?

M^me^ Atomos baissa les yeux pour cacher la férocité de son regard. Elle savait bien que les cinquante petits Américains seraient tués dès qu'elle mettrait le pied sur le bateau du capitaine Osuma !

— La mort de Maguy Fairbank fut accidentelle, mentit-elle. En ce qui concerne les enfants, je vous jure que je veillerai personnellement à ce qu'il n'en soit pas de même…

Écœuré, Max Ritter sortit en claquant la porte.

S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait sur-le-champ pendu M^me^ Atomos haut et court…

CHAPITRE XI

Le capitaine Osuma scruta aux jumelles les abords du petit port. Il affichait un calme olympien, mais bouillonnait intérieurement. Son mitrailleur était aux fers, moins à l'aise que les cinquante enfants entassés dans la cale comme du bétail, attendant d'être puni par M^me^ Atomos pour sa maladresse.

Osuma déplorait de ne pas disposer d'armes plus modernes, mais, malgré ses timides demandes, M^me^ Atomos s'était toujours refusée à le doter des redoutables fusils désintégrateurs.

Le yacht blanc était le suprême refuge de la Japonaise. Il devait pouvoir affronter n'importe quelle inspection. En cas d'alerte, les mitrailleuses pouvaient être instantanément basculées par-dessus bord, ce qui n'aurait pas été le cas pour une installation plus perfectionnée. En outre, M^me^ Atomos disposait d'une cachette introuvable, à moins de mettre le yacht en cale sèche et de le démanteler.

Le capitaine Osuma était parfaitement en règle, parfaitement tranquille, avant que les enfants soient amenés à son bord, que les deux navires de guerre croisent au large et que les Américaines tuent deux de ses hommes et échappent au tir meurtrier de la mitrailleuse.

Maintenant, il inspectait le port de plaisance et, lentement, sa rage s'éteignait pour faire place à l'anxiété. Osuma tenta de lutter contre ce sentiment débilitant, mais le radio vint brusquement anéantir ces louables efforts. Il jaillit sur le pont comme un diable de sa boîte, bondit vers l'endroit où se tenait Osuma et jeta :

— Capitaine ! M^me^ Atomos ne répond pas !

Osuma lui dédia un coup d'œil féroce.

— Tu t'es trompé de longueur d'onde, imbécile !

— Non, capitaine. J'ai recommencé quatre fois en respectant un intervalle de trente secondes entre chaque émission…

— Ton poste est en panne !

— J'ai vérifié. Il fonctionne.

L'homme était sûr de lui, connaissait son métier sur le bout des doigts. Osuma sentit un frisson désagréable lui courir le long du dos.

— Recommence, dit-il. Tu as peut-être appelé trop tôt.

— C'est impossible, répondit l'homme d'un ton fébrile. À dix-sept heures, Fujimoto m'a contacté de l'observatoire et nous avons réglé nos montres. En une heure…

— Recommence ! hurla Osuma. L'observatoire doit répondre !

Le radio tourna les talons et s'éloigna la nuque raide.

Osuma affecta de ne pas voir les regards inquiets des hommes d'équipage et reprit ses jumelles. C'était comme un masque qu'il utilisait pour dissimuler sa panique naissante. Jamais une chose pareille ne s'était produite. Les plans établis par M^me^ Atomos étaient toujours sans faille.

— Capitaine, fit une voix, les enfants pleurent. Ils ont faim et soif. Que faut-il faire ?

— Fais-les taire ! aboya Osuma. Mon bateau n'est pas une crèche !

Comme le mécanicien ne bougeait pas, il ajouta, mauvais :

— Fais une distribution d'eau et de pain, et fouette ceux qui font la forte tête. Je veux de la discipline à mon bord !

Il était furieux, mal à l'aise, se demandait ce que M^me^ Atomos voulait faire de ces enfants. Il allait reprendre ses jumelles, mais interrompit son geste en voyant le radio réapparaître sur le pont. Il était livide, et Osuma sentit un grand froid l'envahir.

— Alors ? demanda-t-il.

— L'observatoire ne répond toujours pas, articula l'homme avec lenteur, mais j'ai capté une émission émanant de la base de l'U.S. Navy Receiving Station, située en baie de San Francisco…

— Au fait ! coupa Osuma.

Le radio regarda ses camarades par-dessus l'épaule d'Osuma et lâcha d'une traite :

— À dix-huit heures, rien ne s'est produit dans le secteur évacué, et la population vient d'être invitée à rentrer chez elle. L'armée de terre, l'aviation et la marine envoient des forces considérables sur San Francisco.

Avant la nuit, il faut que tous les citoyens de race jaune, Américains ou non, se présentent spontanément dans des centres pour vérifications d'identités. Lorsque la nuit sera tombée, la zone comprise entre San José, Pescadero, Richmond, Berkeley et le mont Hamilton entrera en état de siège. Elle est désormais désignée sous le nom de « zone Atomos », et nul ne pourra la quitter sans autorisation spéciale.

Il avala sa salive, passa une langue rugueuse sur ses lèvres sèches et dit encore en désignant le large :

— Cela est valable aussi pour les navigants. La marine a reçu l'ordre de couler tous les bateaux qui tenteraient de lever l'ancre !

Osuma ne broncha point, mais sa bouche se tordit sur une insulte muette. Sans se déplacer, il pouvait voir que les deux navires de guerre s'étaient rapprochés. Le yacht était pris dans un piège aux mâchoires d'acier dont il ne pourrait s'échapper même à la faveur de l'obscurité. L'avertissement empêchant les bâtiments de lever l'ancre leur interdisait également de mettre en route leurs moteurs. Tous contrevenants seraient repérés et coulés sans sommation.

Il y avait menace, mais pas dans l'immédiat.

Osuma reprit ses jumelles, les braqua sur le port et dit assez haut pour être entendu de tous :

— Si nous ne bougeons pas, nous ne craignons rien. Il s'écoulera beaucoup de temps avant que l'on vienne nous visiter, à moins que quelqu'un nous dénonce ! Or, les deux femmes qui ont tué Sato et Obayashi n'y manqueront pas ! Elles représentent le véritable danger, car elles savent que l'autocar est au fond de l'eau et que nous avons les enfants. Il faut donc les neutraliser très rapidement… Yamaguchi ?

Le second abandonna la mitrailleuse et vint aux ordres.

— Faites mettre à l'eau le grand canot, dit Osuma.

— Combien d'hommes, capitaine ?

— Nous y allons tous, sauf le mécanicien, qui surveillera les enfants, et le radio qui restera à l'écoute. Pressons !

Yamaguchi groupa les cinq matelots, et le canot descendit de ses bossoirs. C'était une embarcation solide, pas très maniable et plutôt lente, mais qui suffisait amplement à transporter hommes et matériels.

Osuma plaça le mécanicien à la mitrailleuse, avec mission de couper la route de la ville aux deux femmes jusqu'au moment où le canot aborderait, et rejoignit ses hommes.

Lorsque l'embarcation déborda, le soleil était déjà bien bas sur l'horizon, et une brume légère commençait à estomper les pentes des collines voisines. Il était exactement dix-huit heures quinze.

---oOo---

May Maxwell et Veronica Mac Connell, ignorant évidemment l'échec et l'arrestation de M^me^ Atomos, avaient fébrilement travaillé pour se préserver des terribles radiations. Après avoir gagné l'abri de la digue, elles s'étaient mises en quête d'un bateau suffisamment rapide pour échapper au tir de la mitrailleuse du yacht, puisque la mer semblait être l'unique voie de salut.

Veronica découvrit l'oiseau rare entre deux grands voiliers. C'était un dinghy O.M.C. 17 à coque hydroplanante en trois points. Il était équipé d'un moteur Johnson de cent cinquante chevaux et possédait un réservoir d'une contenance de quatre-vingt-dix litres.

— Voilà ce qu'il nous faut ! déclara la monitrice en sautant à bord.

May Maxwell la suivit, examina le tableau de bord muni d'un compte-tours et demanda.

— Vous saurez piloter cet engin, Veronica ?

La jeune fille sourit. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

— N'ayez crainte, dit-elle. Ce dinghy est fabriqué par la Outboard Marine C^ie^ où mon père était ingénieur. Asseyez-vous et cramponnez-vous dans les virages…

Il fallait en arriver là pour qu'elle constate que la clé de contact ne se trouvait pas en place. En toute autre circonstance, c'est une chose à laquelle elle aurait pensé avant de faire son choix, mais l'urgence de l'instant l'avait en quelque sorte plongée dans un état d'excitation proche de l'ivresse.

— Démarrez, demanda calmement May Maxwell. Ma montre marque dix-huit heures douze. Si elle n'avance pas, je me demande pourquoi nous sommes toujours en vie !

La monitrice ôta le couvercle préservant le moteur, tâtonna un moment avant de trouver les fils à raccorder, effectua cette opération à l'aide d'une pince trouvée dans la boîte à outils. Aussitôt le moteur ronronna. Veronica bondit au volant, et le moteur s'arrêta inexplicablement. Elle cria de dépit, retourna vers l'arrière, mais May Maxwell la happa au passage, le visage grave.

— Écoutez, souffla-t-elle, n'entendez-vous rien ?

Veronica tendit l'oreille, perçut le battement caractéristique d'un diesel lancé à plein régime.

— On dirait le moteur d'un bateau de pêche, dit-elle.

Elle écouta encore, et ajouta :

— Il est assez loin, mais vient vers le port…

— Ce n'est pas le yacht ?

— Non. Je suis certaine qu'il s'agit d'une petite embarcation.

May se mordit les lèvres.

— Ce ne peut être que les gens du yacht. Essayez de mettre en marche ce bolide. Je vais voir de quoi il retourne…

Elle regagna la terre ferme, escalada vivement les degrés de pierre menant au sommet de la digue. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui se passait. Elle compta sept hommes dans le grand canot, vit briller l'acier des armes sous les rayons pourpres du soleil couchant et redescendit.

Veronica était parvenue à relancer le moteur qui tournait silencieusement et elle attendait avec impatience. May regagna sa place dans le dinghy.

— Nous allons avoir affaire à forte partie, dit-elle. Actuellement, nous sommes coincées dans ce port. La route de la plage nous est interdite. Le canot n'est plus qu'à cent mètres, et, à cette distance, nous serions abattues dès la première salve ! Cet engin est-il réellement très rapide, Veronica ?

— Il y a sûrement mieux dans le genre hors-bord de compétition, mais la coque de ce dinghy n'accepte jamais de s'incliner de plus de dix degrés, et je crois que nous pouvons tenter notre chance.

May ferma les yeux.

— Dans ce cas, dit-elle, allons-y.

Elle regarda Veronica et reprit :

— Nous allons nous cacher derrière ce voilier, là-bas à l'entrée du port. Lorsque le canot passera la pointe de la jetée il faudra que ce dinghy parte comme la foudre afin que la digue soit entre nous et les fusils !… D'ailleurs, Veronica, vous déciderez du moment propice. À partir de cette seconde, je vous abandonne la direction des opérations.

La jeune fille acquiesça du menton, accéléra doucement, et l'O.M.C. 17 avança en fendant l'eau calme de ses trois étraves. Le bruit de son moteur était imperceptible, et Veronica n'ignorait pas que, même en pleine accélération, il se limitait à un léger sifflement.

Elle manœuvra avec précision, aidée par la grande souplesse des six cylindres en V du Johnson, fit glisser le dinghy entre le voilier au mouillage

et le minuscule bassin d'échouage.

Pendant que s'effectuait ce furtif déplacement, les battements secs du diesel s'étaient rapprochés, et la clarté du jour déjà évanescente se zébrait d'écharpes de brume. La nuit tomberait vite. Sans doute dans moins de dix minutes…

Le capitaine Osuma montrait un front barré de rides soucieuses. Beaucoup de choses se liguaient pour l'abattre. Les navires de guerre, les deux femmes, la population de Pescadero Point, les enfants qui pleuraient dans la cale… Puis, M^me^ Atomos qui le laissait sans nouvelles, sans ordres ! Son dernier message datait du matin, prévenait de l'arrivée des enfants, se terminait brutalement :

« Vous resterez ancré à la même place, ceci quoiqu'il puisse se produire, tant que je ne donnerais pas personnellement le signal du départ. »

Osuma grogna, leva les yeux. Le canot franchissait la passe, virait lourdement en longeant la digue. Le capitaine vit quelques voiliers, un court appontement auquel s'accrochaient une douzaine de barques, une grève en demi-lune. Plus loin, il y avait une baraque préfabriquée portant une grosse pancarte sur laquelle on lisait : société des régates de Pescadero Point… Un autre bâtiment plus solide – peut-être bien celui de l'Inscription maritime – montrait sa façade blême trouée par deux fenêtres et une porte, qui lui donnait l'apparence d'un visage maladif ouvrant les yeux et la bouche afin de mieux voir, de mieux respirer.

Après c'était la plage nue, avec sa mauvaise route, puis la plate-forme. Pour regagner la ville, il fallait obligatoirement suivre ce chemin.

— Stoppez le moteur, ordonna Osuma, et abordez…

Il était sûr que les femmes se cachaient dans le port. Il ne pouvait en être autrement.

Le grand canot glissa sur son erre, aborda non loin des voiliers, et tous les hommes se tournèrent vers le quai.

À cinquante mètres de là, Veronica mit brusquement les gaz. Le dinghy déjaugea instantanément, se cabra sous la violence de l'accélération, puis reprit rapidement sa position et se mit à filer en ne reposant plus que sur ses deux coques avant latérales et l'arrière plat.

Osuma eut l'œil tiré par la gerbe d'écume. Il entrevit un bolide rouge à ventre blanc qui se déplaçait sans bruit à une allure foudroyante, posa la main sur la crosse de son arme en hurlant :

— Tirez !

Les marins pivotèrent, regardèrent sans comprendre. En travers de la passe, il n'y avait plus qu'un large sillage d'où partaient des petites vagues rageuses qui montaient à l'assaut du quai et de la grève.

À bord du yacht, le radio était devant son poste, et le mécanicien descendait vers la cale. Il était resté derrière la mitrailleuse en attendant que le canot pénétrât dans le port et venait de suivre à la lettre les ordres de son capitaine.

Le dinghy franchit la pointe du môle à toute allure sans qu'aucun coup de feu n'eût été tiré.

CHAPITRE XII

Le silence de son moteur, sa vitesse et la pénombre provoquée par le crépuscule et la brume furent, pour le dinghy, des éléments de réussite bien inconsistants comparés à l'inexplicable carence d'imagination qui frappa le capitaine Osuma.

Pas un instant le Japonais ne songea à lâcher une rafale pour alerter le mécanicien et le radio. Il ne pensa pas non plus que les fuyardes pouvaient avoir la témérité de s'attaquer au yacht. Il fut seulement persuadé qu'il ne les rattraperait jamais et donna à son pilote l'ordre de faire demi-tour.

Le grand canot vira avec une lenteur désolante. Il n'avait pas encore atteint l'extrémité de la digue, lorsque le dinghy aborda le yacht.

Ceci se fit avec une discrétion irréprochable, au bas de l'échelle de proue et du côté du large. Veronica amarra le dinghy après avoir coupé le moteur en séparant les deux fils et rejoignit May Maxwell sur le pont du yacht.

May tenait fermement son pistolet mitrailleur. Elle exploitait à fond son avantage, sentait que la providence lui donnait sur un plateau la possibilité de sauver les enfants, et sa détermination n'était égalée que par celle qui animait Veronica Mac Connell.

— Combien sont-ils encore sur ce bateau ?

— Sept dans le canot, deux que vous avez tués… Un bâtiment comme celui-là peut facilement avoir un équipage d'une vingtaine d'hommes ! Moins neuf, ça fait tout de même beaucoup !

May désigna la mitrailleuse abandonnée dont le canon luisant était toujours braqué sur le rivage et dit :

— Avec cette arme, nous pourrons faire mieux que nous défendre. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il y avait autant d'hommes à bord. Tout est

trop tranquille…

Soudain, et comme pour démentir ses paroles, un pas fit trembler l'escalier métallique visible au sommet de l'écoutille proche de Veronica. May fit un signe d'avertissement, et les deux femmes se dissimulèrent derrière le capot coulissant.

Le radio prit pied sur le pont sans aucune méfiance. La pénombre était maintenant épaisse, et les teuf-teuf réguliers du diesel du grand canot crevaient la brume en produisant chaque fois un son d'œuf écrasé. L'homme jeta sa cigarette, tourna sur ses talons, et se trouva face aux deux femmes.

— Levez les mains, intima May, et ne criez pas !

Le radio ne fit rien de tout cela. Il plongea, boula en dégageant un automatique de sa ceinture et tira au jugé. May le tua d'une balle dans le crâne, entendit des appels arrivant du canot et sut qu'il fallait faire très vite. Elle confia son arme à la monitrice, bondit à la mitrailleuse et expédia une longue rafale dans la direction d'où venait le bruit. Il y eut un hurlement, un silence, puis les teuf-teuf du diesel s'éloignèrent.

May attendit un instant, craignant une ruse, mais le grand canot avait apparemment renoncé à affronter une nouvelle mitraillade.

En fait, deux marins avaient été tués dans l'affaire. Le capitaine Osuma était blessé au bras. Une série de projectiles avaient touché le canot sous sa ligne de flottaison, et la lourde embarcation s'emplissait d'eau. Les marins, qui ne comprenaient pas ce qui se passait, menaçaient de se mutiner… Yamaguchi, le second, venait de prendre le commandement et d'ordonner de faire route vers le port. C'était la voix de la raison…

À fond de cale, dans le yacht, les enfants apeurés se taisaient, et le mécanicien décida de monter sur le pont voir sur qui l'on tirait. Il se nommait Koji Masuda, avait été enrôlé par Osuma sans savoir exactement qui il servirait. Après coup, et sachant que la mort sanctionnerait une éventuelle désertion, Masuda n'avait pu que s'incliner. Mais, dans le club Atomos, il était considéré comme un tiède, un mou, juste bon à entretenir les moteurs.

May Maxwell n'eut aucune peine à le décider.

Pendant que les enfants étaient regroupés sur le pont par leur monitrice brisée par l'émotion, Masuda leva l'ancre, mit les moteurs en marche, et dirigea le yacht vers le large.

Par une suprême malchance, lui seul était absent lorsque le radio avait annoncé à Osuma que la marine coulerait tous les bâtiments qui prendraient la mer sans autorisation…

---oOo---

Max Ritter et ses G'men firent du très bon travail dans les heures qui suivirent et acquirent la certitude que M^me^ Atomos ne mentait pas. Le car de la compagnie Baxter & Strong n'était jamais arrivé à Watsonville, qui était sa destination officielle, et nul n'avait revu les enfants ni leur monitrice.

Ritter reprit la route de son bureau peu avant vingt et une heures trente. Dans Mission Street, il fut stoppé par un groupe de badauds groupés autour d'un transistor, entendit vaguement qu'un bateau avait été coulé, mais n'y prêta pas attention. L'évacuation était responsable de beaucoup de morts, et Ritter s'attendait à ce qu'il y en eût d'autres, pendant la période d'état de siège.

Il grimpa l'étage, se fit reconnaître. Smith Beffort lui ouvrit et referma aussitôt.

— Vous avez les renseignements ? s'enquit-il.

Ritter s'assit, alluma une cigarette, et dit :

— Tout ce qu'elle prétend est vrai. Cinquante gosses, élèves de l'école indiquée, manquent à l'appel…

Smith Beffort retint une grimace. Le Singe, prévenu, avait fait attendre très longtemps sa réponse, mais s'était finalement déclaré pour la libération de la Japonaise.

D'autre part, Yosho Akamatsu, qui s'était rendu à l'hôtel « Lindamar », avait été incapable de retrouver la piste de May Maxwell.

Tout allait de travers, et M^me^ Atomos triomphait.

Beffort lui fit face.

— Quand voulez-vous partir ? demanda-t-il simplement.

M^me^ Atomos n'hésita point.

— Sur-le-champ, dit-elle.

Beffort déposa un papier devant elle et dit d'une voix rauque :

— Voici votre permis de circuler. Avec cela vous ne pourrez avoir d'ennuis. Si cela se produisait et qu'on vous arrête, faites immédiatement téléphoner au numéro inscrit ci-dessous. Max Ritter ici présent répondra de vous…

M^me^ Atomos se leva. Un sourire sardonique plissait ses lèvres minces.

— Ce laissez-passer est évidemment valable plusieurs heures, n'est-ce pas, monsieur Beffort ?

— Jusqu'à minuit, aboya Smith Beffort. Au-delà, je ne réponds plus de rien ! Venez, la voiture vous attend…

C'était une Buick noire, parfaitement anonyme, mais qui était en fait un véritable émetteur ambulant. Grâce aux bip-bip ininterrompus qu'elle produirait, la Buick ne pourrait échapper à la voiture dans laquelle prendraient place Beffort, Soblen et Akamatsu. M^me^ Atomos l'examina un instant et dit :

— Monsieur Beffort n'oubliez pas que je dois arriver seule à mon rendez-vous. Si, comme je le crois, vous tentiez de me suivre les enfants en supporteraient les conséquences.

Beffort resta de marbre. L'émetteur caché dans la Buick était assez puissant pour autoriser une filature à distance.

— Vous avez ma parole, dit-il avec franchise, qu'aucun véhicule ne restera dans votre sillage.

M^me^ Atomos eut, une fois de plus, son désagréable sourire, et Beffort fit un formidable effort pour ne point la frapper. Cette femme vieillissante, qui trouvait le moyen de sourire alors que tant d'innocents étaient morts par sa faute, lui mettait au cœur des désirs de meurtre.

M^me^ Atomos se glissa sous le volant, mit le contact et dit avant de claquer la portière :

— Adieu, monsieur Beffort. J'espère vous revoir bientôt dans d'autres circonstances…

Beffort ne répondit pas, et la Buick démarra, tourna dans la rue suivante et ses feux arrière disparurent. Dix secondes coulèrent et Akamatsu freina sa Chevrolet devant ses collègues. Soblen et Beffort s'y engouffrèrent, entendirent aussitôt les bip-bip crispants que distillait le récepteur spécial fixé sous le tableau de bord.

— Tout va bien, fit Akamatsu. Elle n'est pas à plus de trois cents mètres.

Beffort ôta son chapeau, se tamponna le front.

— Partez, Yosho, dit-il nerveusement.

Le Japonais émit un rire grinçant.

— Elle ne peut pas s'éclipser, Smith. Nous pouvons sans risques lui laisser prendre un mile d'avance !

— J'admire votre sang-froid, Yosho, mais je ne le partage pas. Cette femme a plus d'un tour dans son sac. Elle se doute que nous allons prendre

sa piste. J'ai peur qu'elle…

La voix de Max Ritter éclata soudain dans la voiture par l'intermédiaire du poste standard et lui coupa la parole :

— Beffort, m'entendez-vous ?… J'ai une nouvelle très grave à vous communiquer !… M^me^ Atomos ne doit pas être libérée !… Beffort ! Beffort !

Akamatsu démarra en trombe tandis que le G'man décrochait le micro.

— Je vous entends, Ritter. Que se passe-t-il ?

— Répondez d'abord à ma question, exigea Ritter avec une émotion qui faisait trembler sa voix. M^me^ Atomos est-elle toujours avec vous ?

— Non, répliqua Beffort. Maintenant allez-vous parler ?

Ritter se mit à hurler des ordres. Il s'adressait de toute évidence à ses G'men, parlait loin du micro, si bien que le haut-parleur installé dans la Chevrolet ne diffusait qu'un brouhaha confus. Par-dessus tout cela, les bip-bip émis par la Buick demeuraient aussi perceptibles qu'auparavant, prouvant ainsi qu'Akamatsu suivait la piste dans les meilleures conditions.

Enfin, le vacarme s'éteignit graduellement, et Ritter dit :

— Excusez-moi, Beffort. Il fallait que je lance mes gars après la Japonaise…

— Vous êtes fou ! s'écria le G'man.

— Un instant ! articula Ritter d'un ton rageur. Apprenez que les cinquante enfants se trouvaient sur un yacht en compagnie de leur monitrice, de May Maxwell et d'un Japonais nommé Koji Masuda…

— Bon Dieu ! Vous les avez retrouvés ?

La voix de Ritter baissa d'un ton.

— Pas moi, Beffort… En bref, voici les faits tels qu'ils m'ont été rapportés par la Navy : à dix-huit heures quarante, dans la nuit et une brume épaisse, un croiseur détecte un navire faisant route sur San Francisco. Malgré les ordres l'autorisant à ouvrir le feu sans sommation, le croiseur tente d'entrer en communication avec ce bâtiment. Ce dernier ne répondant pas aux appels radio, le croiseur tire un coup de semonce. Au lieu de ralentir, le bateau inconnu change de cap et fonce droit vers le large, il apparaît alors clairement qu'il veut franchir la limite des eaux territoriales. Le croiseur donne du canon et touche sa cible plusieurs fois, puisque les appareils de contrôle indiquent que le navire vient de mettre en panne et qu'il reste immobile. Dans la brume, on met une chaloupe à la mer. Le lieutenant de vaisseau qui la commande aperçoit un spectacle horrible. Le

bâtiment est un yacht et il est en flammes. Il donne sérieusement de la bande. La surface de l'eau est jonchée de cadavres d'enfants déchiquetés…

La voix de Ritter s'enroua, se tut. Un tragique silence s'installa dans la Chevrolet, seulement troublé par les bip-bip lancés par la Buick de M^me^ Atomos. Beffort et Soblen semblaient changés en statues de marbre. Akamatsu, qui avait déjà considérablement ralenti l'allure, stoppa la voiture le long du trottoir.

— Finalement, reprit Ritter d'un ton mal assuré, le drame se solde par le bilan suivant : trente gosses tués ou disparus, six blessés grièvement. May Maxwell est morte, ainsi que Koji Masuda qui était au service de M^me^ Atomos. Veronica Mac Connell est à l'hôpital avec les autres enfants. Elle est choquée, et on ne sait si elle recouvrera la raison…

Il y eut un nouveau silence, puis Max Ritter lâcha d'une voix vibrante de haine :

— J'ai donné l'ordre de tirer à vue sur la Buick. La police a son signalement ainsi que l'armée. Si tout le monde fait son boulot, M^me^ Atomos ne pourra même pas sortir de San Francisco ! J'espère que vous ne l'avez pas perdue ?

Beffort se secoua.

— Nous entendons toujours son signal. Ne vous frappez pas, Ritter, nous l'aurons ! Restez à l'écoute. Je vous appellerai dès que j'aurai du nouveau.

— Entendu, Beffort. Essayez de la prendre vivante !

Akamatsu redémarra sans un mot, et Beffort reposa le micro sur son support. La Chevrolet roula un moment et les bip-bip devinrent plus nets, augmentèrent d'intensité, remplirent toute la voiture de leur sonorité aiguë.

— Attention, dit le docteur Soblen. Nous approchons !

Attentif, Akamatsu prit lentement le tournant de la dix-neuvième avenue et de Alemany Boulevard, fit cent mètres au pas tandis que les bip-bip faisaient vibrer le haut-parleur, puis, la Buick apparut brusquement. Elle était garée entre deux autres véhicules stationnant devant un cottage et, naturellement, était vide de tout occupant…

Beffort sauta à terre, ouvrit la portière de la voiture et découvrit un billet plié sur le volant. Il alluma le plafonnier, et lut :

Monsieur Beffort, vous avez eu tort de me prêter une voiture équipée d'un poste de radio. Par le bulletin d'informations, je viens d'apprendre que mes otages n'ont plus aucune valeur d'échange. Je remercie la Navy de m'aider dans ma tâche de destruction, mais je regrette la perte de mon

bateau. Demain, et uniquement pour vous prouver que ma puissance est intacte, je coulerai le croiseur qui vient de détruire mon yacht. Ne tentez pas de me rattraper, monsieur Beffort. Vous perdriez le peu de temps qui vous reste à vivre ! Hiroshima, Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !

Smith Beffort descendit de la Buick, sauta dans la Chevrolet en hurlant :

— Filez, Yosho ! Filez !

La Chevrolet bondit, fit vingt mètres, et une fantastique explosion retentit. Les débris de la Buick tuèrent trois piétons, pulvérisèrent toutes les vitres dans un rayon de cent mètres, et dix voitures en stationnement se mirent à flamber comme des torches.

Akamatsu siffla entre ses dents. La Chevrolet avait été projetée contre une autre voiture par le souffle de la déflagration. Sa calandre et ses ailes étaient enfoncées, ses vitres en miettes. Soblen saignait du front. Beffort portait une large balafre sur la joue droite. Tous étaient hébétés.

— Comment avez-vous deviné que la Buick allait sauter ? demanda Soblen de son ton curieux.

Beffort lui tendit le billet.

— Lorsque cette femme envoie ses compliments, il est rare que la personne qui les reçoit survive ! Je ne savais pas que la voiture était piégée, doc, mais je fus instantanément persuadé que le coin était malsain… Vous avez lu ?

— Impossible, Smith. J'ai perdu mes lunettes.

Beffort lut le billet à haute voix, fut obligé de s'interrompre quand les voitures de police et les pompiers arrivèrent sur les lieux en faisant hurler leurs sirènes. Les morts furent emmenés, le sinistre circonscrit et éteint, puis, le boulevard retomba dans ce silence profond que seules les catastrophes provoquent.

— Croyez-vous que nous avons une chance de capturer M^me^ Atomos ? s'enquit Soblen.

— Non, répondit sans hésiter Akamatsu. Le fait qu'elle ait pu piéger cette voiture en si peu de temps prouve qu'elle disposait déjà de complicités sur place ! Cette femme est réellement diabolique ! Demain, si nous ne pouvons l'empêcher, elle coulera le croiseur ! Comment s'y prendra-t-elle, Smith ?

Le G'man haussa les épaules avec découragement.

— Je l'ignore, Yosho, mais elle réussira probablement. Venez, cette voiture est hors d'état…

Ils allaient descendre lorsque le haut-parleur grésilla, siffla, avant de laisser passer la voix de Max Ritter :

— Beffort ?

Le G'man bondit sur le micro.

— J'écoute ?

— Un groupe suspect vient d'être arrêté à Pescadero Point. Il s'agit de cinq Japonais qui ne se sont pas présentés au centre de vérification d'identité. L'un d'entre eux est blessé au bras. Ils refusent de parler. On ignore d'où ils sortent. Cela vous intéresse-il ?

— Oui. Où puis-je les trouver ?

— Au commissariat de Pescadero. Un de mes gars se mettra à votre disposition, il s'appelle Packer…

Beffort remercia, coupa. Il jugeait inutile de raconter à Ritter ce qui venait de se passer. La ville était cernée par la police et l'armée. Rien de plus ne pouvait être fait pour appréhender la Japonaise…

— Si j'ai bien compris, fit Akamatsu, nous allons directement à Pescadero ?

Beffort se gratta le crâne.

— Oui, mais il nous faut une voiture.

Le docteur Soblen, qui venait de retrouver ses lunettes, tendit le cou.

— Pourquoi ne pas en voler une ? Je trouve ce système bien pratique.

— Vous plaisantez, doc ?

— Pas le moins du monde ! En retournant au bureau du F.B.I., nous perdrions du temps. Il me semble que la gravité des instants que nous vivons autorise certaines… réquisitions. Combien y aura-t-il de morts, si le croiseur coule demain, Smith ?

— Beaucoup, doc.

— Et vous pensez que ce groupe de Japonais a un rapport avec M^me^ Atomos, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Mais il faut voir. Néanmoins, je préfère la réquisition au vol. Il y a là assez de voitures de police… Hep ! Vous là-bas ?

Le conducteur était un jeune flic. Il se prêta de bonne grâce à la réquisition, appuya si bien sur le champignon que Smith Beffort et ses compagnons arrivèrent à Pescadero en moins de trente minutes.

CHAPITRE XIII

Osuma, Yamaguchi et les trois matelots avaient été arrêtés un peu avant vingt heures. Sans la blessure au bras du capitaine, les cinq hommes auraient sans doute été libérés. On cherchait M^me^ Atomos et l'on examinait davantage le cas des femmes en situation illégale que celui des hommes.

Seulement, Osuma commit une faute. Il refusa d'expliquer où, comment et par qui il avait été blessé, supposant à tort qu'on ne pourrait manquer d'établir sa complicité avec M^me^ Atomos, s'il révélait l'existence du yacht. Comme Yamaguchi et les trois matelots calquèrent leur attitude sur la sienne, la police de Pescadero se trouva détentrice de cinq Japonais apparemment tombés du ciel…

Rien n'est plus mauvais que de se trouver dans ce cas en période de troubles. La police municipale prévint le F.B.I. et, dans l'attente d'une décision de cet organisme, soigna le bras d'Osuma et garda les autres au frais. Le G'man Packer, expédié sur place par Ritter, réalisa très vite que ces hommes jaunes étaient des marins. Partant de cela, il chercha leur bateau, n'en découvrit point, trouva que c'était très curieux…

— Vous avez raison, approuva Beffort, c'est curieux. Où est ce capitaine Osuma ?

Il était dans une chambre sans poussière, allongé entre des draps propres, le bras serré dans un pansement immaculé. Il souffrait doucement – pas trop – rêvait tout éveillé que son yacht pénétrait dans le port de Nagasaki…

— Capitaine Osuma ?

Osuma fit semblant de ne pas comprendre l'anglais. Depuis le début, c'est-à-dire depuis son arrestation, il affectait d'être vraiment très idiot.

— Ne faites pas l'imbécile, dit Akamatsu en Japonais. Votre yacht a été coulé, et cinq gosses sont en route pour cet hôpital. Ils vont évidemment vous reconnaître… En outre, nous avons le témoignage de Koji Masuda. Cela vous dit quelque chose ?

C'était un ballon d'essai.

Osuma devint verdâtre. Akamatsu sourit.

— Je vois que cela vous dit quelque chose, ironisa-t-il.

Il tira une chaise, s'assit, montra son insigne.

— Comme vous le voyez, capitaine, j'appartiens à la Tokkoka. Nous sommes donc entre nous. Si vous voulez m'en croire, videz rapidement votre sac. Les Américains ne sont pas patients. Vous risquez la peine de mort. Ici, c'est la chaise…

Osuma cligna des yeux, et son teint vira au gris cendré, mais il n'ouvrit point la bouche. Il avait peur des Américains, mais il craignait encore plus M^me^ Atomos.

Akamatsu leva les sourcils, quitta son siège.

— Vous ne parlez pas ? Aucune importance. L'un de vos hommes dira tout ce que je veux savoir avant d'être obligé de se confier aux Américains…

Il pivota, marcha vers la porte et ajouta :

— Je regrette pour vous, capitaine. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous faire bénéficier de la clémence du tribunal qui vous jugera !

Osuma fut touché par ces mots. Ce policier était un compatriote, respectait son amour-propre d'officier en lui laissant le choix de sa décision.

— Attendez ! dit-il. Que voulez-vous savoir ?

Akamatsu fit un clin d'œil à Beffort, revint sur ses pas. Il avait le masque grave du chirurgien qui s'apprête à effectuer une opération délicate, mais indispensable.

— Vous parlez et comprenez l'anglais, n'est-ce pas, capitaine Osuma ?

— Oui.

— À partir de cet instant, veuillez vous exprimer dans cette langue. Voici la première question : à part votre yacht, M^me^ Atomos dispose-t-elle d'un autre moyen pour quitter le territoire des États-Unis ?

Osuma secoua la tête.

— M^me^ Atomos ne désire pas quitter les États-Unis, répondit-il lentement. Son but…

— Nous connaissons son but, coupa Beffort. Répondez simplement à la question que nous vous avons posée.

Le visage d'Osuma se ferma. Akamatsu serra les dents. Smith Beffort était trop brutal, risquait de tout gâcher par son impatience.

— Répondez, capitaine, dit doucement le spécial Japonais.

— Je ne puis répondre avec exactitude. M^me^ Atomos est fabuleusement riche. Elle possède des avions, d'autres bateaux, et probablement un sous-marin…

Akamatsu et Beffort échangèrent un rapide coup d'œil. La Japonaise avait déjà employé un submersible lors de l'épisode du lac Whitney. Elle pouvait de nouveau l'utiliser pour fuir hors de la « zone Atomos » ou pour torpiller un croiseur…

— Vous dites probablement, en parlant du sous-marin, fit remarquer Akamatsu. N'en êtes-vous pas sûr ?

— Non. Mon second prétend que nous avons souvent été escortés par un submersible lors de notre voyage, mais je ne l'ai personnellement jamais vu.

— Bien. Savez-vous en quel endroit M^me^ Atomos peut se réfugier ?

Un mince sourire plissa les lèvres d'Osuma.

— Elle dispose de plusieurs milliers de refuges, dit-il. Le yacht que je commandais était l'un d'eux, mais je n'en sais pas plus. Tout le monde travaille pour elle. Personne ne sait rien. Vous-même êtes peut-être à son service. La Tokkoka tout entière est peut-être à son service ! Dans le jury qui me jugera, il y aura peut-être beaucoup de serviteurs de M^me^ Atomos !

Il rit et reprit :

— Et elle ne pourra m'en vouloir, car je n'ai rien dit ! Je n'ai rien dit, parce que je ne suis qu'une infime partie de son organisation et que j'ignore totalement les autres ! Même sous la torture vous n'obtiendrez de moi aucun renseignement important… D'ailleurs, vous n'avez que peu de choses à me reprocher, n'est-ce pas, messieurs ? Juste une malheureuse affaire…

— Vous avez aidé à l'enlèvement de cinquante enfants et vous les avez séquestrés ! cria Beffort.

— C'est faux, protesta Osuma. Un chauffeur pilotant un car de la compagnie Baxter & Strong m'a demandé poliment de bien vouloir héberger des enfants pendant quelques heures. J'ai accepté. Vous ne pourrez jamais prouver le contraire ! Deux femmes se sont emparées de mon bateau sous la menace. J'ai voulu résister, et elles ont ouvert le feu. Deux de mes

hommes ont été tués, et j'ai reçu une balle dans le bras ! Sur la plage, vous trouverez également les cadavres de deux autres marins de mon équipage tués par ces mêmes femmes ! Messieurs, je suis une victime !

C'était un numéro très réussi, un revirement extrêmement spectaculaire, mais incompréhensible. Osuma aurait tout aussi bien pu éviter d'avouer qu'il travaillait pour la terrible Japonaise.

Sa version de l'affaire tenait debout. Pourquoi avait-il attendu si longtemps pour se défendre ?

Que s'était-il produit de nouveau, depuis le début de l'interrogatoire, dans la pièce étroite où étaient enfermés Osuma, Soblen, Beffort et Akamatsu ?

Smith Beffort ouvrit la porte, vit le G'man Packer qui patientait en fumant et en devisant avec le gardien d'étage. Cette aile de l'hôpital était réservée aux détenus de la prison. Ses fenêtres étaient munies de barreaux, ses portes bardées de serrures, son personnel hospitalier appartenait à l'administration pénitentiaire.

Packer décolla du mur ses larges épaules et demanda :

— C'est terminé ?

Beffort passa dans le couloir, ferma soigneusement la porte de la chambre où reposait Osuma.

— Pas tout à fait, dit-il. Depuis que vous êtes ici, personne n'est passé dans ce couloir ?

— Non. Quelque chose ne tourne pas rond ?

— Ce n'est pas exactement cela, murmura Beffort avec hésitation. Osuma se conduit de manière étrange depuis un instant… Il semblait prêt à coopérer dans la mesure de ses possibilités et, brusquement, sans raison apparente, il a complètement modifié sa façon de s'exprimer. Voyez-vous, Packer, si je n'avais pas été présent j'aurais cru qu'une tierce personne lui soufflait les paroles qu'il prononçait…

Packer se sentit mal à l'aise.

— Ce n'est pas possible ! dit-il.

Beffort montra les dents.

— Avec M^me^ Atomos, Packer, tout est possible. Osuma nous a dit que quatre de ses hommes avaient été tués…

— Des Japonais ? interrompit vivement le jeune G'man.

— Sans doute. Vous êtes au courant ?

— Je sais que deux cadavres ont été rejetés par la mer, que deux autres gisent au fond d'un grand canot abandonné sur la plage. Comme un hors-bord était échoué plus loin et que des armes se trouvaient dans les embarcations, la police municipale a conclu à un règlement de comptes. Actuellement, les corps sont à la morgue.

Beffort se mordit la joue. Il sentait qu'il tenait un fil conduisant à l'explication d'un fait particulièrement important, mais agissait instinctivement, dirigé par son subconscient vers un but qu'il ignorait complètement. C'était agaçant.

Il pénétra de nouveau dans la chambre, s'assit loin du lit, écouta distraitement Osuma et Akamatsu qui causaient dans leur langue natale. Le docteur Alan Soblen s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Cet homme est surprenant. Il vient de dire que le croiseur sauterait demain à midi juste ! Comment peut-il savoir cela, alors qu'il se trouvait déjà dans cette pièce quand le billet tomba entre nos mains ?

Il rencontra l'œil vague de Beffort, éprouva la sensation de ne pas avoir été compris.

— Voyons, Smith, insista-t-il, rendez-vous compte ! M^me^ Atomos a pris la décision de couler ce croiseur après que la radio de la Buick eut annoncé que son yacht avait été envoyé par le fond ! Je vous affirme…

— Ne vous énervez pas, doc ! coupa Beffort. J'ai très bien compris. Osuma ne peut pas savoir cela et, pourtant, il le sait. C'est très simple. Incroyable mais très simple…

Soblen le regarda avec étonnement.

— Que voulez-vous dire, Smith ?

Beffort ricana :

— Vous êtes marrant, doc ! Si Osuma connaît un fait qu'il était dans l'impossibilité d'apprendre, c'est que quelqu'un le lui a dit…

— Mais voyons, Smith, il n'a pas bougé de son lit, et nous sommes seuls à connaître la menace qui pèse sur le croiseur !

Beffort ne lui répondit pas. Il se leva, se mit à foire les cent pas en fixant la pointe de ses chaussures.

Désemparé, Soblen essuya ses lunettes, les remit sur son nez et s'efforça de ne pas voir Akamatsu, de repousser l'horrible soupçon.

Les pas de Beffort étaient étouffés par le revêtement insonore qui recouvrait le sol. Le murmure des voix d'Akamatsu et d'Osuma troublait à peine le silence.

Soudain, un poste de radio fut mis en marche quelque part dans le bâtiment et un speaker lança :

— *... À l'instant que cinq Japonais ont été arrêtés par la police de Pescadero. Ils sont soupçonnés de complicité avec M^me^ Atomos. L'un d'eux serait le capitaine du yacht tragique. Il est actuellement interrogé par des agents fédéraux...*

Une main baissa la tonalité, et les paroles du speaker devinrent inaudibles.

— Bon Dieu ! jura Beffort. Celui qui a commis cette indiscrétion mériterait d'être passé par les armes ! C'est la première fois que nous tenons des collaborateurs de M^me^ Atomos…

— Smith ! cria Akamatsu.

Beffort bondit vers le lit, vit qu'Osuma avait le regard fixe, qu'Akamatsu secouait sa main droite en grimaçant.

— Que lui avez-vous fait, Yosho ?

L'homme de la Tokkoka eut un rictus.

— J'écoutais cette damnée information lorsque Osuma m'a saisi la main, dit-il. Puis, on a baissé le poste, vous avez élevé la voix, et j'ai ressenti une terrible décharge électrique ! Voyez, Smith, Osuma est mort ! Je suis certain qu'il a été électrocuté !

Beffort rejeta les draps, déchira la chemise d'Osuma, secoua l'oreiller, la couverture…

— Comment aurait-il pu être électrocuté, Yosho ? Je ne vois aucun fil conducteur… Doc, voulez-vous appeler un médecin ?

Soblen se rua vers la porte, mais celle-ci s'ouvrit à la même seconde et Packer parut sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Beffort.

— Le médecin légiste de la morgue vient de faire une découverte stupéfiante, fit Packer. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais le lieutenant de police qui m'a téléphoné avait l'air bouleversé. Il demande que vous vous rendiez d'urgence à la morgue. Elle se trouve à deux pas d'ici.

Beffort rafla son chapeau, demanda au gardien d'étage de veiller sur le corps d'Osuma et suivit Packer en entraînant Soblen et Akamatsu.

Le médecin légiste les reçut dans son bureau, les fit asseoir sans un mot superflu et alla prendre un plateau de verre qu'il déposa sur sa table de travail.

Les quatre hommes virent que le plateau supportait quatre minuscules objets, et le légiste demanda :

— Savez-vous ce que sont ces petits appareils ?

Tous se penchèrent. Au bout d'un instant, Soblen dit :

— Je peux me tromper, mais il me semble que cela ressemble à de microscopiques réalisations électroniques. Je suis néanmoins incapable d'en déterminer l'utilisation. Qu'est-ce que c'est au juste, docteur ?

Le légiste secoua négativement le menton.

— Je n'en sais absolument rien ! Je peux simplement vous dire que j'ai trouvé chacun de ces objets dans le crâne de chacun des Japonais que l'on m'a livrés ! Les quatre hommes ont subi une extraordinaire opération du cerveau, au terme de laquelle l'un de ces appareils fut introduit en un point précis de leur encéphale. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est évident qu'aucun chirurgien ne peut réaliser cette opération sans tuer son sujet ! Messieurs, je suis stupéfait… Apparemment, il n'était pas le seul !

CHAPITRE XIV

Il se nommait Spencer Holliday, était ingénieur en électronique. Pendant plus d'une heure, il travailla avec des outils d'horloger en observant l'objet qu'il disséquait à travers une énorme loupe, puis il se redressa et dit :

— Ceci est sans aucun doute un cerveau électronique de conception révolutionnaire. Il est fait de pièces miniatures taillées dans un métal – si c'est bien un métal – que je ne connais pas. Quant à son utilisation, et bien que cela me paraisse délirant, elle confirme en tout point votre impression, monsieur Soblen : ce cerveau a été conçu pour diriger un cerveau humain par impulsions électriques ou électromagnétiques… Sans quoi, sa présence dans le crâne des Japonais serait inexplicable !

Plus tard, le médecin légiste qui venait d'autopsier Osuma, Yamaguchi et les trois matelots morts en même temps que lui affirma que les cinq hommes avaient été tués d'une violente décharge électrique produite par leur cerveau électronique.

À une heure du matin, Beffort, Soblen et Akamatsu parlaient encore de cette fantastique découverte en dévorant des sandwiches.

— M^me^ Atomos a entendu l'information signalant l'arrestation d'Osuma et de ses hommes, dit Beffort. Réalisant aussitôt que cela pouvait lui nuire, elle a appuyé sur un bouton portant le numéro du cerveau d'Osuma, et celui-ci est mort foudroyé. Elle a fait de même pour Yamaguchi et les matelots…

Soblen était effondré.

— La puissance de cette femme est effrayante, dit-il tristement. Demain, elle peut très facilement s'emparer de moi, ou de vous, Smith, nous faire opérer et nous relâcher dans la vie courante. Nous serions nous-mêmes

jusqu'au moment où M^me^ Atomos nous télécommanderait ! Alors nous exécuterions passivement ses ordres ! N'est-ce pas affolant ?

Akamatsu but une gorgée de bière, reposa son verre. Son visage était de pierre, ses yeux n'étaient plus que deux minces fentes dont il était quasiment impossible de saisir l'expression.

— Je me suis souvent demandé comment M^me^ Atomos pouvait trouver autant d'hommes haïssant les Américains et décidés à devenir des assassins ! Maintenant, j'ai la solution de cette énigme ! M^me^ Atomos a tout d'abord utilisé les services de fanatiques. Ceux-ci éliminés par nos bons soins, elle s'est résolue à fabriquer des robots vivants soumis aux ordres d'un cerveau électronique… Actuellement, à moins de passer les personnages suspects à la radiographie, nous ne pouvons savoir combien de malheureux répondent inconsciemment à ses commandements !

— Ce qui revient à dire, remarqua Beffort, qu'elle n'a pas besoin d'un sous-marin pour détruire le croiseur aujourd'hui à midi ?

— Comment cela ? s'enquit Soblen.

— Mais oui, doc ! Comprenez donc qu'un seul homme-robot faisant partie de l'équipage du bâtiment peut effectuer le sabotage au moment opportun. Il faudrait examiner un par un tous les matelots et tous les officiers du navire pour être certain que le danger n'est pas là… Bon sang ! Nous n'en viendrons jamais à bout !

Akamatsu alluma une cigarette, l'éteignit presque aussitôt et dit :

— La situation est terrible. Chaque personne qui se trouve en cet instant dans ce bar peut être dirigée à distance par notre ennemie… Désormais, il faudra redoubler de précautions.

— Quelles précautions, Yosho ? fit Beffort. Allons-nous inspecter le crâne de tous les Américains pour savoir s'ils n'ont pas été trépanés ?

Soblen sursauta.

— C'est la solution ! s'exclama-t-il.

— Vous déraisonnez, doc…

— Pas du tout, Smith. Il faut sur-le-champ avertir la population des États-Unis en usant de tous les moyens d'informations dont nous disposons.

— C'est un recensement gigantesque !

— Pas autant que vous l'imaginez, insista Soblen. La méthode consistant à insérer dans le cerveau humain un cerveau directeur a été inaugurée récemment par M^me^ Atomos. Disons que nous sommes intéressés par ceux ayant subi une opération dans les trois mois qui précédent.

Beffort avala son reste de bière, quitta son tabouret.

— O.K., doc, dit-il, occupez-vous de cela avec le Singe. Yosho et moi partons pour San Francisco. C'est là qu'est mouillé le croiseur.

---oOo---

Le commandant du Maine s'appelait Ernest Forest. C'était un grand type silencieux, célibataire, maigre, peu porté à la plaisanterie. L'affaire du yacht avait encore assombri son humeur, et il réceptionna Beffort et Akamatsu sans aménité.

— Qu'est-ce que c'est que ce conte de fées ! gronda-t-il. Vous prenez les hommes de la Navy pour des cinglés ?

— Avez-vous récemment subi une opération, mon commandant ? riposta Beffort.

Forest grimaça.

— Si vous jouez les devins, dit-il sèchement, c'est raté ! N'importe qui peut apprendre que j'ai été hospitalisé et que j'ai eu trois mois de convalescence pour une fracture de la clavicule droite ! C'était ça qui vous gênait aux entournures ?

Smith Beffort déposa son chapeau sur la table. Il se sentait fatigué, attristé par la mort de May Maxwell et n'était pas d'humeur à se laisser bousculer.

— Mon commandant, dit-il sur un ton encore poli, ne croyez pas que mon collègue et moi-même avons pris la liberté de vous réveiller à trois heures du matin uniquement pour admirer votre clavicule. Au téléphone, je vous ai dit très succinctement ce que j'attendais de vous et peut-être avez-vous mal compris ?

Le commandant Forest ferma les poings. Il était réellement furieux.

— Les trépanés, cracha-t-il, n'ont pas accès dans la Navy ! Votre enquête est grotesque, monsieur…

— Beffort. Spécialement détaché par le directeur du F.B.I. Et voici M. Akamatsu. À présent, veuillez jeter un nouveau coup d'œil sur nos cartes et dites-vous bien que vous n'êtes plus le seul maître à bord !

— Je vous interdis…

— Vous n'avez rien à me permettre ou à m'interdire, coupa férocement le G'man. Pour l'heure, je vous demande seulement de m'écouter. Vous avez expédié par le fond un bateau appartenant à M^{me} Atomos. En guise de représailles, elle va couler votre bâtiment aujourd'hui à midi.

Forest se raidit.

— Vous dites ?

— Vous avez bien entendu. Il se trouve que nous avons de bonnes raisons de croire qu'un ou plusieurs de vos hommes sont prêts à saboter le Maine !

Forest demeura bouche bée, et Beffort s'empressa d'ajouter :

— Je précise, d'ailleurs, que l'auteur du sabotage sera absolument irresponsable. Pour comprendre cette contradiction, il faut que vous lisiez ce rapport, mon commandant.

Il déplia le feuillet signé par le médecin légiste et l'ingénieur en électronique de Pescadero, le tendit à Forest qui en prit rapidement connaissance et demanda avec incrédulité :

— Ceci n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité, mon commandant. Mon collègue a vu comme moi le cerveau électronique qui fait l'objet de ce rapport.

Forest s'assit, desserra sa cravate. Il resta un court instant sans bouger et, alors que Beffort le supposait trop hébété pour raisonner sainement, il prononça les mots les plus sensés que Beffort et Akamatsu eussent entendus au cours des dernières heures :

— Admettons, dit-il, que tout cela soit vrai, que M^me^ Atomos ait décidé de couler mon navire afin de se venger. Bref, admettons ce que vous voudrez, sauf ceci : avant que le Maine ouvre le feu sur son yacht, M^me^ Atomos ne pouvait pas deviner que ce serait précisément mon bâtiment qui provoquerait la perte de son bateau ! D'accord ?

Troublés, Beffort et Akamatsu, qui sentaient où Forest voulait en venir, opinèrent.

— Alors, triompha l'officier, pourquoi aurait-elle « opéré » un membre de mon équipage en prévision d'un événement totalement imprévisible ?

Comme ses interlocuteurs restaient muets, il poursuivit sur sa lancée :

— Si j'ai à mon bord un saboteur en puissance, M^me^ Atomos n'a pu l'opérer en si peu de temps ! Il lui restait donc la possibilité d'introduire un étranger dans mon bateau. Or, depuis le naufrage du yacht, personne n'a été autorisé à descendre à terre ni à aborder le Maine. Excepté vous, messieurs !

— Les blessés du yacht ?

— Des enfants et une jeune fille. Une chaloupe les a transportés à terre. Là, des ambulances attendaient, et aucun de mes gars n'a quitté la chaloupe. Je puis affirmer que nul n'a pu prendre pied sur ce bateau !

— Vous avez certainement raison, mon commandant, admit Beffort. Le Maine est un navire de guerre, et il est évident qu'on ne peut y entrer comme dans un moulin. Cependant, nous ne pouvons rien négliger. M^me^ Atomos a dit qu'elle coulerait le Maine. Jusqu'à ce jour, cette diablesse de femme n'a presque jamais échoué dans la réalisation de ses projets criminels. Quand nous avons paru prendre l'avantage, c'était tout bonnement parce qu'elle venait momentanément d'abandonner la partie. Néanmoins, nous l'avons vaincue récemment, et elle n'a pu utiliser son fameux rayon paralysant. Donc, M^me^ Atomos est vulnérable, mais il faut avoir plus d'imagination qu'elle-même.

Il alluma une cigarette après avoir offert son paquet à la ronde et reprit :

— Mon commandant, comment vous y prendriez-vous pour détruire ce bâtiment ?

Forest plissa le front.

— Il n'existe que deux façons, dit-il. Par l'intérieur, je placerais une machine infernale près de la soute aux munitions. Par l'extérieur j'emploierais la torpille ou la mine.

— Il est quatre heures, dit Beffort. Avant neuf heures, ce bateau doit être fouillé de fond en comble, sa coque examinée, et l'équipage devra passer l'épreuve de la radiographie. En outre, la baie de San Francisco sera explorée. Il nous faut acquérir la certitude que nul submersible ne s'y embusque. À neuf heures, et quel que soit le résultat obtenu, le Maine sera complètement évacué. Qu'en pensez-vous, mon commandant ?

Forest resserra son nœud de cravate.

— Je suis d'accord sur tous les points, mais pas sur le dernier ! Je resterai sur mon bateau quoiqu'il arrive !

C'était dans la tradition, et Beffort ne fit pas d'objection.

---oOo---

À l'aube, la baie de San Francisco avait été ratissée par la Navy aussi parfaitement que possible, mais nul n'aurait pu jurer qu'un sous-marin n'était pas caché dans un recoin de l'immense baie. On isola le Maine et on l'entoura d'une ceinture de protection pratiquement infranchissable.

Parallèlement, le bateau fut visité, et son équipage passa une radiographie. Ces deux examens s'avérèrent négatifs.

À neuf heures, le Maine était abandonné par ses officiers encadrant le commandant Forest qui, la mort dans l'âme, obéissait à un ordre impératif

de la Maison-Blanche.

À dix heures, un message de M^me^ Atomos parvint à diverses agences de presse qui s'empressèrent de le diffuser à travers tout le pays. Le texte en était bref, sans équivoque :

De mon Q.G. de San Francisco, j'ai suivi avec amusement les ridicules précautions dont s'entoure la Navy. Je lance au gouvernement des États-Unis le défi d'empêcher la destruction du Maine ! Je tiens à préciser que je coulerai moi-même ce bâtiment !

Des patrouilles innombrables fouillèrent San Francisco rue par rue, maison par maison, mais M^me^ Atomos demeura introuvable. Dans le même temps, l'avertissement lancé par Soblen trouvait une large audience auprès de la population. Deux mille huit cents personnes ayant subi récemment une opération du cerveau furent examinées, et ce fut un nouvel échec, car on ne découvrit pas de cerveau directeur dans le crâne des patients.

À onze heures, le monde entier était au courant du duel étrange qui opposait M^me^ Atomos aux États-Unis.

À onze heures trente, le Maine s'imprima sur tous les écrans de télévision des cinq continents, et un extraordinaire suspense commença.

La « zone Atomos » devint zone opérationnelle. Son survol fut interdit, ses terrains d'aviation occupés par l'armée, les trains bloqués et toutes circulations suspendues.

À mesure que l'heure tournait, le silence devenait plus profond et pesait comme une chape de plomb sur la ville statufiée. Chacun retenait son souffle. La menace, bien qu'invisible, paraissait étendre ses ailes noires sur la baie de San Francisco pourtant illuminée par la limpidité d'un ciel sans nuage.

À moins dix, Smith Beffort examina pour la vingtième fois le Maine aux jumelles. C'était un magnifique bâtiment moderne, mais Beffort ne s'y intéressait plus beaucoup depuis que l'équipage ne risquait plus rien. S'il l'observait, c'était pour mieux se mettre à la place de M^me^ Atomos. Elle avait annoncé : je tiens à préciser que je coulerai moi-même ce bateau !

Comment la sinistre Japonaise comptait-elle opérer ?

— Ne vous creusez pas la cervelle, Smith, conseilla Akamatsu. Personne ne peut couler ce navire ! Tout a été prévu, et je suis prêt à parier que M^me^ Atomos sait déjà qu'elle échouera.

— Je ne suis pas de votre avis, Yosho. Nous savons qu'elle se cache en ville et nous avons été incapables de découvrir son refuge. Dans ce match,

elle vient ainsi de remporter la première manche. D'ailleurs, le sort du Maine m'importe peu.

— Je le sais. Vous voulez la peau de M^me^ Atomos, et tout le reste passe au second plan. Dites-moi, Smith, avez-vous été examiné ?

Beffort pivota vers son collègue.

— Non. Je suppose que vous parlez de mon crâne ?

— Exactement, fit tranquillement le Japonais.

— Où voulez-vous en venir ?

— Rien de précis. C'est une idée toute simple qui vient de me traverser l'esprit. Vous, moi, Soblen, le Singe, le président des États-Unis et l'amiral qui commande cette flotte avons échappé à cette formalité. Je trouve que c'est une grave négligence… Par ailleurs, et sous prétexte qu'il appartient à l'armée, le building où nous sommes en ce moment n'a pas été visité par les patrouilles. Si j'étais M^me^ Atomos, je placerais un cerveau directeur dans la tête d'une haute et insoupçonnable personnalité et je me cacherais dans cet immeuble…

Son ton était légèrement ironique, car il n'y croyait vraiment pas du tout. Comme il l'avait si bien dit, c'était « une idée toutes simple qui venait de lui traverser l'esprit » !

En d'autres temps, Smith Beffort aurait probablement cherché à creuser ce point de vue, et Akamatsu se serait souvenu que les idées les plus simples sont souvent les meilleures. Mais le moment n'était pas plus favorable à la réflexion qu'il ne l'était à l'action.

Au cours des heures passées, le maximum avait été fait.

Beffort, Akamatsu, le commandant Ernest Forest et bien d'autres s'étaient penchés sur le problème. Cet aréopage avait fini par se rassurer lui-même tant la compétence de ses membres était indiscutable, et chacun s'était dit que, s'il n'y voyait pas très clair, les autres devaient y voir beaucoup mieux.

Et puis, finalement, il ne s'agissait que de défendre un navire ! Cela ne présentait aucune difficulté…

À moins cinq, le poste de radio que Beffort avait laissé branché émit quelques bruyants craquements. Il y eut un bizarre décrochement de tonalité, puis une voix s'éleva :

— Ici M^me^ Atomos. Monsieur Beffort j'espère que vous m'écoutez ?… Je suis certaine que oui et, vous pouvez m'en croire très satisfaite, car, avant tout, c'est à vous que je m'adresse. Monsieur Beffort, vous avez commis

une impardonnable erreur ! Le ver est déjà dans le fruit ! Dans cinq minutes le Maine sautera…

Livide, Beffort se rapprocha du poste.

CHAPITRE XV

— … Et vous n'y pouvez rien ! continua la Japonaise. Pas plus que vous ne pourrez savoir de quel endroit je parle. J'ai pris mes précautions. Ainsi, les États-Unis vont être ridiculisés aux yeux du monde par votre faute ! Oh ! Monsieur Beffort, vous me décevez ! Après une pareille gaffe, j'espère que le directeur du F.B.I. va vous limoger…

Akamatsu augmenta la tonalité du poste, mais la voix de M^me^ Atomos n'en fut pas amplifiée pour autant. Alors Akamatsu stoppa sèchement l'émission et, à la stupeur de Beffort, la Japonaise continua sur le même ton :

— … Tout d'abord, vous me capturez, puis je vous mets dans l'obligation de me libérer. Vous subissez stoïquement cet affront, échappez à la bombe que j'avais déposée dans la Buick à votre attention, mais apprenez la mort de May Maxwell et d'un certain nombre d'enfants. Là monsieur Beffort, vous auriez dû réagir et vous poser la question suivante : pourquoi un navire de guerre tel que le Maine a-t-il tiré sur un bateau moins rapide que lui, non armé et qui, de surcroît, ne se trouvait qu'à quelques encablures ?…

Akamatsu profita d'une courte interruption dans le débit de la Japonaise pour dire :

— Ce poste a été trafiqué, Smith ! Voyez ce fil ! M^me^ Atomos parle devant un micro installé à proximité !

— … Tout simplement parce que j'en avais donné l'ordre à son commandant, monsieur Beffort ! continua M^me^ Atomos. Comment n'avez-vous pas été surpris par cette convalescence de trois mois accordée pour une simple fracture de la clavicule ? Ernest Forest était un sujet en or ! Célibataire, commandant du Maine, locataire de l'appartement que vous

occupez actuellement ! Je ne pouvais négliger de m'assurer le concours d'un homme aussi bien placé. J'ai donc fait opérer Forest par mon spécialiste et… Oh ! Vous avez découvert le fil !

Akamatsu et Beffort se figèrent.

— Dommage, déplora M^me^ Atomos, nous allons devoir nous quitter. Cependant, je pense que vous avez compris que c'est Forest qui a saboté le Maine ? Sa couchette, que personne n'a osé inspecter est bourrée d'explosifs ! Tenez, monsieur Beffort, écoutez ce bruit…

Une formidable déflagration ébranla le building. Beffort courut à la fenêtre, vit que le Maine était presque coupé en deux par la violence de l'explosion et qu'il commençait à couler.

— Qu'en dites-vous ? demanda la voix de M^me^ Atomos.

Puis elle ajouta avec reproche :

— Voyons répondez-moi ! Je suis dans la pièce voisine avec le cadavre de ce pauvre commandant qui ne pouvait plus m'être d'aucune utilité !… Si vous tardez trop, monsieur Beffort, vous allez trouver deux cadavres au lieu d'un dans… cette…

Il y eut un choc sourd. Beffort et Akamatsu se précipitèrent, enfoncèrent presque la porte dont il suffisait de tourner la poignée et firent irruption dans un bureau-bibliothèque meublé avec sévérité.

Le commandant Forest était mort, mais M^me^ Atomos, étendue sur le tapis, eut la force de sourire. Beffort se pencha sur elle.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

— Je ne pouvais sortir de cette ville, monsieur Beffort, répondit la Japonaise d'une voix éteinte. J'ai eu trop confiance en moi… La perte de mon yacht… n'était pas prévue…

Une mousse verdâtre coula de ses lèvres, et ses yeux se révulsèrent. Pendant une seconde, elle lutta contre la mort, puis le spasme passa, et elle ouvrit la bouche, aspira l'air et ses poumons sifflèrent violemment.

— Je me suis empoisonnée, souffla-t-elle. Mais rien n'est fini, monsieur Beffort… J'ai préparé l'avenir en prévision de cet instant. Catherine Lomakine deviendra M^lle^ Atomos… Vous vous souvenez, monsieur Beffort ?

Il se souvenait : Catherine Lomakine était la fille d'un couple de Polonais naturalisé américains. M^me^ Atomos avait enlevé leur fille un an auparavant afin de les obliger à lui obéir.

Ainsi, dernièrement(6), la maison des Lomakine, sise au bord du lac Whitney, avait été l'un des derniers refuges de la sinistre Japonaise.

— Lorsque vous serez morte, gronda Beffort, Catherine reprendra sa liberté !

M^me^ Atomos ricana :

— Lavage de cerveau, Beffort !… La petite est ma fille spirituelle… Elle est plus intelligente, plus terrible et plus ambitieuse que moi… Je voulais abattre les États-Unis… M^lle^ Atomos veut le monde !

— Vous mentez !

L'agonisante le fixa avec insolence.

— Pauvre monsieur Beffort… Vous me regretterez. Dans deux ou trois mois, alors que je pourrirai sous terre, M^lle^ Atomos s'attaquera à l'humanité… Ses moyens seront cent fois plus puissants que les miens, mais moins directs… La peur régnera sur cette planète que des monstres envahiront. Les bébés naîtront aveugles, déformés… Ce sera l'angoisse, monsieur Beffort… l'angoisse !… Les bactéries, les bacilles, les…

— Taisez-vous ! hurla Beffort.

— Du calme, ordonna Akamatsu. Elle délire.

M^me^ Atomos ferma les yeux et dit encore :

— J'ai toute ma lucidité, monsieur Beffort. Votre ami se trompe s'il croit que je divague. Le poison que j'ai choisi me laisse un peu de temps… Que voulez-vous savoir ?

— Comment avez-vous fait sauter le Maine ?

— La mise à feu du détonateur se trouvant dans la cabine du commandant Forest pouvait être télécommandée de ce bureau. Un jeu d'enfant…

— Où se trouve actuellement Catherine Lomakine ?

Un rire silencieux secoua M^me^ Atomos.

— Dans le Pacifique. La cité Atomos est une vaste île flottante qui peut disparaître sous les flots en cas d'alerte. Vous… vous n'avez pas la moindre chance de la découvrir.

Un rictus de souffrance déforma son visage. En un suprême effort, elle se souleva, agrippa le revers du veston de Beffort et dit :

— Je vais mourir, monsieur Beffort… Sachez que, dans ce que j'ai dit, il y a autant de mensonges que de vérités ! Catherine Lomakine est morte, l'île n'existe pas, et… je n'ai jamais été qu'une exécutante !

Elle éclata d'un rire terrible, se renversa en arrière et se raidit.

— Mme Atomos est morte, dit Akamatsu. À moins qu'il ne s'agisse encore d'une ruse ?

Smith Beffort opina.

— J'ai aussi cette idée, Yosho. Ne la lâchez pas de l'œil pendant que j'alerte Max Ritter…

Il passa dans la pièce voisine, décrocha le téléphone et demanda laconiquement à Ritter d'envoyer une ambulance, un médecin et de venir lui-même avec une équipe de tireurs d'élite.

— Bon sang ! s'exclama Ritter encore traumatisé par la destruction du Maine, auriez-vous capturé la mère machin ?

— Vous ne croyez pas si bien dire, répliqua froidement le G'man. Amenez-vous en vitesse !

Il raccrocha sans attendre la réaction de Ritter, revint rapidement dans le bureau-bibliothèque. Le cadavre de Mme Atomos gisait toujours à la même place, et Akamatsu était penché sur elle.

— Que faites-vous ? s'enquit Beffort.

L'homme de la Tokkoka écarta les cheveux de la Japonaise, poussa un sifflement entre ses dents.

— Venez voir, Smith, dit-il. Elle a dit la vérité en prétendant n'être qu'une exécutante !

Beffort s'accroupit à son tour, vit qu'une courte cicatrice traçait sur le crâne de Mme Atomos un sillon livide. Auparavant, Beffort avait pu voir exactement la même cicatrice sur les crânes du capitaine Osuma, de son second Yamaguchi et des trois matelots.

— C'est fantastique ! dit-il. Ainsi, cette femme diabolique n'était qu'un robot obéissant aux ordres d'un être supérieur ! J'ai peine à le croire, Yosho…

Akamatsu se redressa, alluma une Shinsei d'une main frémissante et dit :

— L'autopsie nous révélera si Mme Atomos est, comme nous le croyons, porteuse d'un cerveau directeur. Si oui, tout ne fait que commencer, Smith ! La cité Atomos existe probablement, et le monde devra se liguer pour la détruire… Nous sommes à la veille du plus formidable combat que l'humanité n'ait jamais livré ! Savoir à combien d'autres Mme Atomos nous devrons faire face ?

Atterrés, les deux hommes se dévisagèrent longuement. La terrible femme était morte, et les États-Unis allaient pousser des hurlements de joie.

Beffort et Akamatsu avaient-ils le droit de livrer leur horrible secret prématurément ?

— Si nous parlons, murmura Beffort, personne ne nous croira. D'ailleurs à quoi cela servirait-il ? Les armes modernes ne peuvent rien contre un invisible adversaire. Croyez-moi, Yosho, nous devrons lutter seuls…

Akamatsu opina.

— Smith, dit-il, je suis prêt à consacrer ma vie à cette lutte. J'agirai comme vous le déciderez…

À la même seconde la sonnette de la porte d'entrée stridula, et Beffort alla ouvrir.

— Où est-elle ? demanda Max Ritter.

Beffort regarda l'arme qu'il tenait fermement, eut un indéfinissable sourire et dit :

— Écartez-vous, Ritter. M^me^ Atomos est morte. Laissez donc passer ce brancard…

---oOo---

Plus tard, Akamatsu et Beffort regardèrent l'ambulance s'éloigner. La nouvelle se répandait déjà dans la ville comme une traînée de poudre. Bientôt, l'Amérique et le monde sauraient que la sinistre Japonaise était hors de combat…

Tous respireraient, sauf Akamatsu et Beffort qui, désormais, vivraient dans l'attente de la prochaine attaque.

— Yosho, proposa Beffort, puisque vous ne repartez pour le Japon que demain, si nous allions prendre une bonne cuite ?

Le Japonais grimaça.

— Pour oublier tout ça, estima-t-il, il faudra pour le moins que nous roulions sous la table !

Beffort lui prit le bras.

— Le plus difficile, dit-il avec un entrain simulé, sera de trouver une table ! Ce soir toute la population va vouloir fêter sa mort…

Akamatsu ne répondit pas à cette boutade.

Bizarrement, il avait la sensation de circuler sur une planète condamnée à disparaître sous peu, et ceux qu'il croisait n'étaient déjà plus que des morts… Pour lui et Beffort, un interminable cauchemar commençait.

C'était peut-être la dernière vengeance de M^me^ Atomos ?

FIN

1 Du même auteur, dans la même collection : *M^me^ Atomos sème la terreur* et *La sinistre M^me^ Atomos*.

2 Voir : *La sinistre M^me^ Atomos*.

3 Tokkoka : Police spéciale supérieure nippone.

4 Comment ça va ?

5 Oui. Venez ici, Smith.

6 Voir : *M^me^ Atomos sème la terreur*.